

71



TITANIC
autant en emporte l'océan



STARSHIP TROOPERS
Verhœven déclare sa guerre des étoiles

Belgique : 180 FB - RCI : 2800 CFA
Canada : 7,25 $ - Espagne : 700 Pts - Suisse : 8 F

M 3226 - 71 - 25,00 F - RD

DEMAIN NE MEURT JAMAIS
James Bond à l'assaut des médias

SOMMAIRE



TITANIC : P. 24.



U-TURN : P. 34.

IMPACT 71, une publication **Jean-Pierre PUTTERS/MAD MOVIES** 4 rue Mansart, 75009 Paris

directeur de la publication Jean-Pierre Putters **rédacteur en chef** Marc Toullec

secrétaire de rédaction Vincent Guignebert **comité de rédaction** Marcel Burel - Julien Carbon - Guy Giraud - Damien Granger - Vincent Guignebert - Jean-Pierre Putters - Marc Toullec **collaborateurs** Gilles Boulenger - Cyrille Giraud - David Martinez - Alexandre Nahon - Jack Tewksbury - Sandra Vo-Anh **correspondant à Los Angeles** Emmanuel Itier

maquette Vincent Guignebert

composition Cold Hands **photogravure** Beauclair **impression** SIEP **distribution** NMPP **dépot légal** décembre 1997 **commission paritaire** n°67856 **n°ISSN** 0765-7099 **n°71** tiré à 60.000 exemplaires

remerciements Denise Breton - Michel Burstein - Jean-Max Causse - Nathalie Chambon - Philippe Christin - Laurent Cotillon - Nathalie Dauphin - François d'Amécourt - Française Dessaigne - François Guerrar - Anne Lara - Henri Lenique - Etienne Lerbret - Bruno Maccarone - Aliette Maillard - Elizabeth Meunier - Gilles Polinien - Katherine Pongracz - Joseph Rémis - Alexis Rubinowicz - Jean-Pierre Vasseur - Jean-Pierre Vincent

ÉDITO

DEMAIN NE MEURT JAMAIS : P. 12.

Une année de cinéma s'achève. Riche puisqu'elle marque le retour d'un John Woo en grande forme, via **Volte/Face**. Une autre année commence. Déjà riche puisque sort, dès le 7 janvier, Titanic d'un James Cameron dont on ne saurait plus réduire le talent à celui d'un simple ordonnateur de spectaculaires fusillades et d'effets spéciaux digitaux. 1998 déjà riche du nouveau Paul Verhoeven, **Starship Troopers**, plus anti-**Independence Day** encore que **Mars Attacks !**. Aux Etats-Unis, certains esprits chagrins y ont vu un film nazi. Vraiment ? Ces détracteurs-là n'ont rien compris à la démarche de Paul Verhoeven. Ou, du moins, ils n'ont rien voulu comprendre, entendre. Probablement agacés qu'un cinéaste européen viennent enfoncer à grands coups de bottes le vibrant patriotisme national. Politiquement très incorrect qu'un Hollandais ait le culot de salir les grands idéaux de la nation, vienne décrire une garnison de crétins galvanisés s'en allant casser de l'araignée sur une lointaine planète. Pas très gentil, Monsieur Verhoeven, de se payer la tête d'un héros tellement américain dans son comportement, son physique, son œil clair et ses mâchoires carrées qu'il confine à la caricature. Pas très charitable non plus d'enfoncer plus bas que terre ses deux amoureuses, deux poupées Barbie animées des mêmes pulsions patriotico-belliqueuses, de la même haine de l'autre.

Certains critiques américains n'acceptent surtout pas que Paul Verhoeven assimile l'imagerie nazie (architecture, uniformes, cérémonie et orgueil exacerbé...) aux us et coutumes d'une armée américaine essentiellement composée d'aryens. Ça ne passe pas, ça bloque et ça déchaîne des colères. Surtout que l'ennemi n'est finalement pas plus mauvais que les prétendus «gentils». Araignées et Humains se valent dans la barbarie, la violence gratuite, le racisme, la méchanceté et la bêtise. Doit-on arriver à la conclusion que Paul Verhoeven ne voit dans la race humaine qu'une espèce teigneuse qui, à la seule différence des Araignées, marche sur deux pattes au lieu de quatre ou six ? Ben... oui ! Et, vlan, cela rompt avec les certitudes d'**Independence Day**, cette apologie réactionnaire de la toute puissance des Etats-Unis sur le reste de l'univers, ce film où l'extraterrestre s'affirme forcément comme hideux, disgracieux et idiot. .

En résumé, Paul Verhoeven explique qu'une planète de connards lobotomisés peut gagner une guerre des étoiles et en extraire du concentré de prestige, des médailles, des félicitations officielles et tout le bataclan. Ce conflit dont on peut aisément imaginer que les hommes sont responsables. Qui a commencé ? Paul Verhoeven se garde de le préciser.

Après **Starship Troopers**, il sera difficile de regarder un film d'invasion extraterrestre du même œil. Après **Starship Troopers**, il est déjà difficile de revoir un film sur le Vietnam sans ricaner du manichéisme ambiant, de la propagande et des doctrines. Après **Starship Troopers**, il est nécessaire de voir ou revoir **Titanic**, histoire de s'ébrouer par le romanesque du fiel, du cynisme d'un cinéaste pour qui la provoc' reste le carburant le plus adapté à son moteur à explosion.

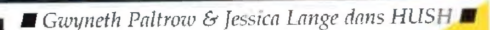
Marc TOULLEC

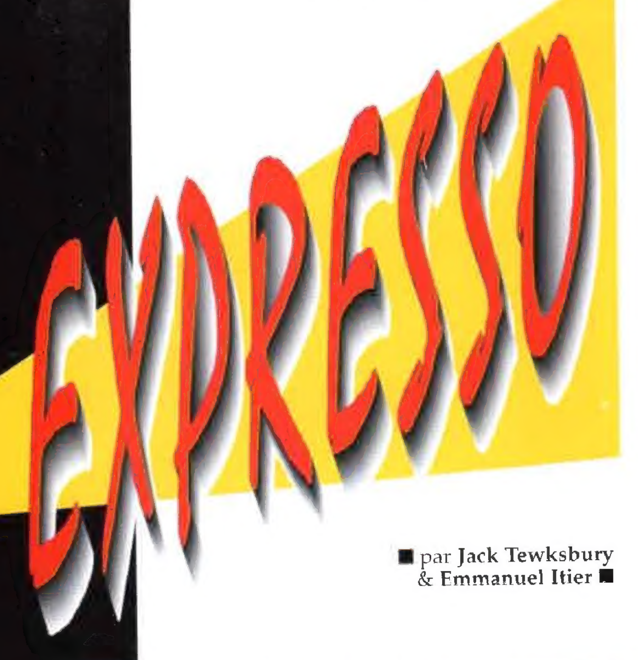


SPAWN - LA SÉRIE ANIMÉE : P. 38.

La fermière pète les plombs !

Dans **Les Nerfs à Vif**, Jessica Lange affronte le tatoué de partout Robert De Niro. Dans **Hush**, c'est désormais elle qui terrorise la cantonade. Une première pour cette comédienne dévouée aux personnages positifs. Positive, Martha Baring ne l'est qu'en apparence seulement. Veuve «charmante» d'un patelin perdu du Kentucky, Martha Baring prend très mal que son fils unique, Jackson, tombe éperdument amoureux de la radieuse Helen (Gwyneth Paltrow). Une rivale. Helen pense pourtant avoir débusqué l'oiseau rare, ce Jackson Baring promis à un bel avenir à Wall Street. Pas contente, sa blonde maman, que le fiston quitte le domaine familial, fuie la ferme qu'il devait prendre en charge. Au début, elle exprime calmement sa désapprobation. Puis c'est l'escalade. Son fils, Martha Baring le veut tout à elle, au domaine de Kilronan. Son fils et son petit-fils également. Lorsque Helen s'aperçoit que sa belle-mère est non seulement perturbée mais dangereuse, il est déjà trop tard.
Réalisé par Jonathan Darby, déjà auteur du téléfilm *HBO* **Un Ennemi Parmi nous** avec Forest Whitaker (remake du **7 Jours en Mai** de John Frankenheimer), **Hush** change agréablement des thrillers urbains. S'il apporte un peu d'air pur, de chlorophylle au genre, la folie et les coups de hache demeurent. Et c'est ce qui importe avant tout dans un suspense. ■


■ *Gwyneth Paltrow & Jessica Lange dans HUSH* ■



■ par **Jack Tewksbury** & **Emmanuel Itier** ■

Clint se parfume au vaudou

A 67 ans, Clint Eastwood ne lève pas le pied. Dans la foulée immédiate des **Pleins Pouvoirs**, il enchaîne sur **Midnight in the Garden of Good and Evil**, un film très différent de ces précédents. Un film qui distille une atmosphère sombre puisqu'il décrit méticuleusement un fait divers réel. Le 2 mai 1981, Jim Williams (Kevin Spacey), un riche notable de Savannah, antiquaire très porté sur les emblèmes du nazisme, tue son jeune amant Billy Hanson (Jude Law, bientôt héros de l'**eXistenZ** de David Cronenberg) d'un coup de revolver. Cette affaire serait passée inaperçue s'il ne planait pas sur le meurtre un étrange parfum de vaudou et de mystère glauque. C'est d'ailleurs à une prêtresse de ce culte que l'accusé recourt lorsque son avocat officiel patine dans la défense de ses intérêts. Le journaliste John Kelso (John Cusack) recolle les pièces du puzzle lors d'un reportage sur une bâtisse légendaire, partie intégrante du patrimoine américain, la Maison Mercer qu'occupait le présumé coupable. Le lieu du crime également. L'assassinat de Billy Hanson n'est pas vraiment ce qu'il semble être, une querelle passionnelle entre deux amants...
Adapté d'un best-seller de John Berendt, **Midnight in the Garden of Good and Evil** offre à Clint Eastwood d'enrichir son répertoire de cinéaste. Après quelques westerns, des chroniques telles que **Bronco Billy** et **Honkytonk Man**, une love-story (**Sur la Route de Madison**) et des thrillers (**Firefox**, **Les Pleins Pouvoirs**), il verse dans l'investigation criminelle fortement teintée d'ésotérisme et imprégnée de senteurs propres au Sud des Etats-Unis. Seulement derrière la caméra. Devant l'objectif, sa fille Alison, déjà ex-mannequin, décroche son premier rôle substantiel à l'écran.


■ *John Cusak & Kevin Spacey dans MIDNIGHT IN THE GARDEN OF GOOD AND EVIL* ■

EXPRESSIMO

● Martin Scorsese travaille actuellement à un surprenant projet, une biographie filmée du comédien-crooner Dean Martin récemment disparu et dont la vie ne fut pas de tout repos. Entre alcoolisme, cinéma, show-business et fréquentation de la Mafia, le film, titré **Dino**, mettra en scène John Travolta dans le rôle de Frank Sinatra, Jim Carrey dans celui de Jerry Lewis, deux membres éminents du «clan». C'est Tom Hanks, en rupture de politiquement correct dont il est pourtant l'un des chantres hollywoodiens, qui risque fort d'incarner le très politiquement incorrect Dean Martin.

● Joel Schumacher, le réalisateur des deux derniers **Batman** en date, s'encanaille via **8 Millemetre**, un polar qui donne à Nicolas Cage le rôle d'un détective privé. Enquêtant sur une disparition, celui-ci déambule dans les milieux du cinéma porno avant de lever un gros lièvre, des producteurs de snuff movies. Un sujet tabou pour un cinéaste qui n'a jamais brillé par son audace jusqu'à présent. Mais peut-être Joel Schumacher possède-t-il l'étoffe d'un William Friedkin période **Cruising** ! Qui sait...

● Simon West (**Les Ailes de l'Enfer**) dirigera prochainement Michael Douglas dans **The General's Daughter**, polar kaki qui suit l'enquête menée par un policier militaire pour démasquer le très adroit meurtrier d'un capitaine. Michael Douglas devra d'ailleurs recourir au clonage, comme le souligne ironiquement l'hebdomadaire *Entertainment Weekly*, s'il veut assumer tous ses projets avant d'atteindre la limite d'âge. Figurent ainsi sur son agenda une deuxième séquelle d'**A la Poursuite du Diamant Vert** après **Le Diamant du Nil**, puis un **Basic Instinct 2** aujourd'hui inévitable puisque Sharon Stone est tout à fait d'accord pour jouer à nouveau du pic à glace. Prudent, le comédien n'a pas encore donné son aval à **La Guerre des Roses 2** titré en version originale, **War of the Roses - The Children**.

● Pierce Brosnan produit et interprète **L'Affaire Thomas Crown**, remake du film réalisé par Norman Jewison en 1968. 007 reprend donc le rôle tenu par Steve McQueen et Cameron Diaz celui de Faye Dunaway dans ce policier décontracté et sophistiqué retraçant les exploits d'un couple de voleurs d'élite agissant plus pour le plaisir que par cupidité.

● Réalisateur de **Dernières Heures à Denver** et du **Collectionneur**, Gary Fleder planche sur **Thieves**, une sorte de **Guet-apens** des années 90 où Jennifer Lopez (**U-Turn**) et Johnny Depp forment un couple de voleurs rangés des voitures qui, sous la contrainte, reprennent du service.

- Convaincant dans le thriller (**La Rançon**) et l'héroïsme spatial (**Apollo 13**), Ron Howard flirte actuellement avec le western. Le cinéaste prépare effectivement **The Pretenders** qui, en 1973 à San Francisco, met en scène deux cousins (Brad Pitt et Matthew McConaughey) impliqués malgré eux dans une affaire d'escroquerie et de corruption.

- Une rencontre intéressante. Celle du premier James Bond, Sean Connery, et de Linda Fiorentino, la salope vénale de **Last Seduction**. Les deux comédiens se sont engagés à tourner **Where the Money is** de Marek Kanievska. Linda Fiorentino y interprète une infirmière travaillant à domicile et Sean Connery un braqueur de banques. Evidemment, leur relation débouche rapidement sur un casse dans les règles de l'art.

- On le croyait abandonné, le très onéreux projet de Paul Verhoeven, **The Crusades**, évocation des Croisades. Ben non. Le voilà qui réapparaît dans les projets à venir sur le front hollywoodien des méga-budgets. Avec toujours Arnold Schwarzenegger en chevalier délivrant le tombeau du Christ du joug Arabe, **Les Croisades** aurait un budget tel que le réalisateur de **Starship Troopers** pourrait reconstituer l'ancienne Jérusalem à l'échelle grandeur nature.

- Scénariste de **Seven**, Andrew Kevin Walker vient d'achever pour Walter Hill (**Dernier Recours**) la rédaction de l'histoire de **Red White Black and Blue**, un thriller sur les activités les plus suspectes et les moins légales de la police américaine. Woody Harrelson en sera le héros.

- Malgré l'échec artistique et commercial du **Saint**, Val Kilmer persiste dans l'espionnage Est-Ouest. Il s'attelle en ce moment même à **Killer Spy**, évocation de l'histoire vraie du transfuge Aldrich Ames qui, sous couvert d'un poste à haute responsabilité à la direction de la CIA, transmet des informations confidentielles au KGB. Même topo pour Leonardo DiCaprio dans **Bombshell**. L'amoureux tragique de **Titanic** y incarne le bio-physicien Theodore Hall (toujours de ce monde à l'heure actuelle), le plus jeune des savants participant au développement de l'arme atomique et dont la trahison au profit de Moscou est notoire. Très en vogue les tourments de la Guerre Froide à Hollywood, puisque Lawrence Kasdan (**Silverado**) bosse sur **Thirteen Days**, un film qui décrit comment, en octobre 1962, le monde échappa de peu à un conflit nucléaire lié à l'arrivée de missiles atomiques russes à Cuba.

L'ado et le nazi



Sir Ian McKellan dans APT PUPIL

Si depuis **Usual Suspects**, Bryan Singer n'a guère fait parler de lui, il risque fort de susciter de vives polémiques avec son troisième long métrage, **Apt Pupil**, d'après un roman de Stephen King que le cinéaste James Bridges tenta d'adapter il y a une dizaine d'années. Faillite de la production oblige, le tournage n'arriva jamais à son terme. Inachevé, cet **Apt Pupil** était interprété par Nicol Williamson (le Merlin d'**Excalibur**) et Ricky Schroeder. Le premier incarnait Arthur Denker, alias Kurt Dessander, l'un des rares criminels nazi encore vivant et incognito, et le second Todd Bowden, un adolescent de 16 ans. Qu'est-ce qui lie l'un à l'autre ? Il se trouve que Todd Bowden, étudiant, se lance dans des recherches sur l'Holocauste pour ses études. Dans le bus qui le ramène du collège, il croit reconnaître un homme figurant sur un cliché remontant à la Deuxième Guerre Mondiale, un nazi parmi les plus fanatiques. Un authentique bourreau des camps d'extermination. L'homme a bien sûr subi le choc des ans mais le teen-ager ne cultive aucun doute sur son identité réelle. Il lui propose un marché : une aide dans la rédaction de sa thèse sur l'Holocauste contre son silence. Au fil des rencontres, s'instaurent des rapports malsains de fascination de Todd Bowden pour Kurt Dessander qui, malgré un âge avancé, n'en demeure pas moins fidèle à la doctrine de son cher Adolf Hitler...
Illustrant le thème de la corruption d'un esprit par la fréquentation du mal absolu, **Apt Pupil** offre à Sir Ian McKellan (**Richard III**) le rôle de Kurt Dessander. Si **Apt Pupil** ne sort pas fin avril prochain, il sera probablement présenté au Festival de Cannes.

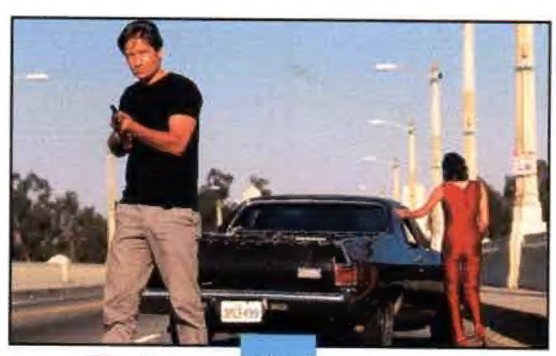
Une noble cause



Sean Penn dans THE THIN RED LINE

Après **Outrages**, Sean Penn repart au feu dans **The Thin Red Line** de Terrence Malik, un cinéaste sur le retour après une vingtaine d'années d'absence des écrans. Pendant ce temps, plutôt que de mettre son talent au service du tout-venant hollywoodien, il enseignait le cinéma à l'université.
Auteur de **La Balade Sauvage** (un road-movie façon **Bonnie & Clyde** avec Sissi Spacek) et des **Moissons du Ciel** (un superbe mélo paysan avec Richard Gere), Terrence Malik vient d'achever le tournage de **The Thin Red Line**, évocation réaliste de la Bataille de Guadalcanal dans une optique radicalement différente de la célébration patriotique à la John Wayne. Le film décrit scrupuleusement le quotidien d'une compagnie d'infanterie durant plusieurs mois. Un sujet à la Samuel Fuller donc, où une pléiade de stars et comédiens connus apparaissent furtivement. Ce sont notamment Woody Harrelson, John Travolta, John Savage, Nick Nolte, Elias Koteas, Bill Pullman, John Cusack... Et George Clooney, tellement heureux de participer à **The Thin Red Line** qu'il affirme qu'il aurait été prêt à balayer le plateau pour être de l'aventure. Un bel hommage rendu à un réalisateur qui a marqué le cinéma américain en seulement deux titres.

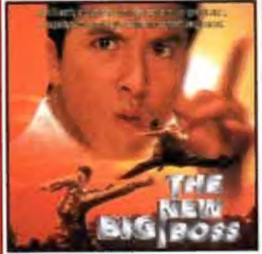
La vérité sur le billard



David Duchovny dans PLAYING GOD

David Duchovny a de quoi broyer du noir en ce moment. Son premier film en tant que vedette, **Playing God**, sombre dans les abîmes du box-office. Malgré son immense popularité TV, l'interprète de Fox Mulder n'attire personne ou presque dans les salles obscures. Dans **Playing God**, David Duchovny passe de l'autre côté de la barrière. Il y incarne Eugene Sands, un chirurgien indigne de figurer dans ***Urgences*** puisqu'il opère sous l'emprise de substances illicites. Radié de l'Ordre des Médecins, il sombre dans l'alcool jusqu'au jour où il rencontre Raymond Blossom, une fripouille en cheville avec de gros bonnets de la Mafia. A Sands, il propose le poste de chirurgien de la pègre. Un chirurgien à disposition des truands malades ou plombés. Un boulot très bien payé. L'ex-praticien s'y intéresse surtout pour Claire (Angelina Jolie, la fille de Jon Voight), petite amie de Blossom. Mais, dans un ultime sursaut, il prend conscience de ses erreurs et remonte la pente de la rédemption, histoire de se racheter une conduite. Pas évident lorsqu'on a mis le doigt dans l'engrenage de la criminalité, qu'on en sait trop pour rester en vie....
Réalisé par un jeune cinéaste anglais, Andy Wilson, **Playing God** se présente comme la réminiscence de grands polars des années 60/70 à l'image du **Guet-apens**, de **Bullitt** et du **Point de Non-retour** de John Boorman. Manifestement, ces références illustres n'ont pas fédéré un public américain très boudeur vis-à-vis de David Duchovny quand il change de registre.

Frères de crime



● Le cinéma de Hong Kong continue de soigner le culte de Bruce Lee. Pour des motifs essentiellement pécuniers. C'est le cas de **The New Big Boss** qui, pourtant, n'entretient aucun rapport avec le **Big Boss** du Petit Dragon. Produit, réalisé et interprété par Donnie Yen, un familier des polars teintés d'arts martiaux, il met en scène un mystérieux justicier, Le Loup, dont personne ne connaît le visage. Branché sur Internet, il raconte son histoire à un jeune tueur. L'histoire de son seul et unique amour... L'héritage de Bruce Lee dans **The New Big Boss** se résume finalement à la volonté de Donnie Yen, par ailleurs remarquable athlète, de chausser ses tongs !

● Plutôt que d'attendre que sa **Jeanne d'Arc** voie le jour et de broyer du noir dans l'attente du montage financier de cette biographie épique, Kathryn Bigelow se consacre à **Custer Marching to Valhalla** d'après un ouvrage de Michael Blake, le romancier à l'origine de **Danse avec les Loups**. Dans ce **Custer**, la réalisatrice de **Point Break** et de **Strange Days** retrace la guerre que mène le Général contre les Indiens jusqu'au fameux massacre de Little Big Horn.

● Jodie Foster sur les traces du **Fugitif** ? C'est du moins ce que laisse supposer **Double Jeopardy** de Bruce Beresford, ancien dur devenu mou ces dernières années (**Miss Daisy et son Chauffeur**). Dans **Double Jeopardy**, celle qui a récemment rencontré Dieu (merci **Contact**) interprète une épouse qui, un beau matin, se réveille couverte du sang de son mari disparu. Accusée du meurtre, elle purge une peine de plusieurs années de prison. Lorsqu'elle retrouve la liberté, c'est pour s'apercevoir que son conjoint n'est pas aussi mort que la justice voulait bien le dire. Une bonne histoire de série noire concoctée par le scénariste de **Rock**, David Weisberg.

● Visiblement féru d'altitude, Roger Donaldson (**Le Pic de Dante**) montera sous peu les pentes de l'Everest dans... **Everest**, description méticuleuse d'une expédition vers le toit du monde.



Skeet Ulrich, Julian Carbone, Matthew McConaughey, Vincent D'Onofrio & Ethan Hawke dans THE NEWTON BOYS

Le cinéma américain raffole des grandes figures du crime, des gangsters de l'âge d'or. Capone, Dillinger, Bonnie & Clyde, Ma Barker... Tous ont bénéficié de l'admiration, de la fascination plus ou moins exprimée des scénaristes, réalisateurs et producteurs. Tous ou presque car des gangsters illustres, les annales de la criminalité américaine en connaissent d'autres. Les frères Newton par exemple. Dans les années 20, ils vidaient coffre sur coffre avant que l'attaque d'un train et le vol de trois millions de dollars, un record pour l'époque, ne scellent leur tragique destin. Baptisés «plus prolifiques braqueurs de banques des Etats-Unis», ils étaient quatre. Comme les Dalton. Quatre malfrats incarnés aujourd'hui par Matthew McConaughey, Ethan Hawke, Skeet Ulrich et Vincent d'Onofrio, quatre jeunes comédiens parmi les plus prometteurs d'Hollywood. A leurs côtés, Julianna Margulies, la révélation féminine d'*Urgences*. Réalisé par le débutant Richard Linklater, **The Newton Boys** permettra sous peu d'entendre le doux crépitement des vieilles pétoires et le démarrage brinquebalant des tacots. A l'exception des rediffusions sur le câble des ***Brigades du Tigre***, les occasions se font rares d'entendre ces sons rétro !

Flic stories



Stephen Baldwin dans ONE TOUGH COP

Deux nouveaux titres à rajouter à la liste déjà interminable des policiers américains à l'écran. Deux nouveaux flics qui se réclament de traditions passées. Celui de **One Tough Cop** signé du Brésilien Bruno Barreto doit beaucoup à **Serpico**, y compris son couvre-chef et les bonnets. Celui de **Phœnix** pourrait remercier tous les ripoux en fonction dans les années 50. Ripoux mais néanmoins en accord avec leur conscience.
One Though Cop porte au cinéma les déboires professionnels de Bo Dietl (Stephen Baldwin, l'un des **Usual Suspects**), un flic anticonformiste opérant au sein de la police new-yorkaise. Accusé par le FBI d'entretenir des liens étroits avec une famille de la Mafia, les Florio, il n'est pas le pourri dont certains aimeraient bien se débarrasser. En fait, ses amis de la Mafia, dont le copain d'enfance Richie LaCasa, Dietl et son partenaire Duke (Christopher Penn) les mettent à contribution dans leurs enquêtes. Dans la recherche du tueur qui a mutilé une religieuse à l'intérieur même d'une église par exemple. Une pratique vraiment pas catholique. Surtout dans ce secteur. C'est ce genre d'investigation qui contribue à faire de Dietl le flic le plus décoré de la police new-yorkaise, avant qu'il n'ouvre une agence de détective privé et ne s'engage en politique auprès de George Bush. Une légende vivante dont l'un des coéquipiers fut d'ailleurs Frank Serpico.
One Tough Cop s'offre au passage la présence de Gina Gershon, récemment maîtresse de John Travolta dans **Volte/Face** et anciennement meneuse de revue dans **Showgirls**.
Phœnix, c'est une autre histoire d'intégrité chez les poulets. Réalisé par Danny Cannon (**Judge Dredd**), le film, comme son titre l'indique, se déroule dans la plus grande ville de l'Arizona. Harry Collins (Ray Liotta), criblé de dettes de jeu, réunit trois autres keufs pour monter un hold-up. Ce sont Mike (Anthony LaPaglia), James (Daniel Baldwin, tiens donc) et Fred (Jeremy Piven). Pas des mauvais bougres, simplement d'honnêtes citoyens qui ont chacun leur problème, qui ont chacun besoin de se renflouer. Masqués, ils font irruption dans le club de strip-tease de Louis, un véritable requin, dans le but de le soulager d'un bon paquet d'oseille. Malheureusement, à l'image de **Reservoir Dogs**, le casse ne prend pas la direction prévue...
Principale promesse de Danny Cannon : **Phœnix** sera un film noir, vraiment noir. Ecrit par Eddie Richey, coupable du scénario du remake TV de **La Nuit du Chasseur** avec Richard Chamberlain, il se réclame ouvertement de la tradition des années 50, de **Quand la Ville Dort**. Quand on cite des ténors pareils, donner le change à ses références tient souvent du défi impossible à relever. Est-ce une coïncidence si Anjelica Huston (fille de John, réalisateur de **Quand la Ville Dort** justement) tient ici un rôle de barmaid ? Oh que non !



Ray Liotta dans PHOENIX

OUVREZ-LA !

my name is Devoe, Tom Devoe !

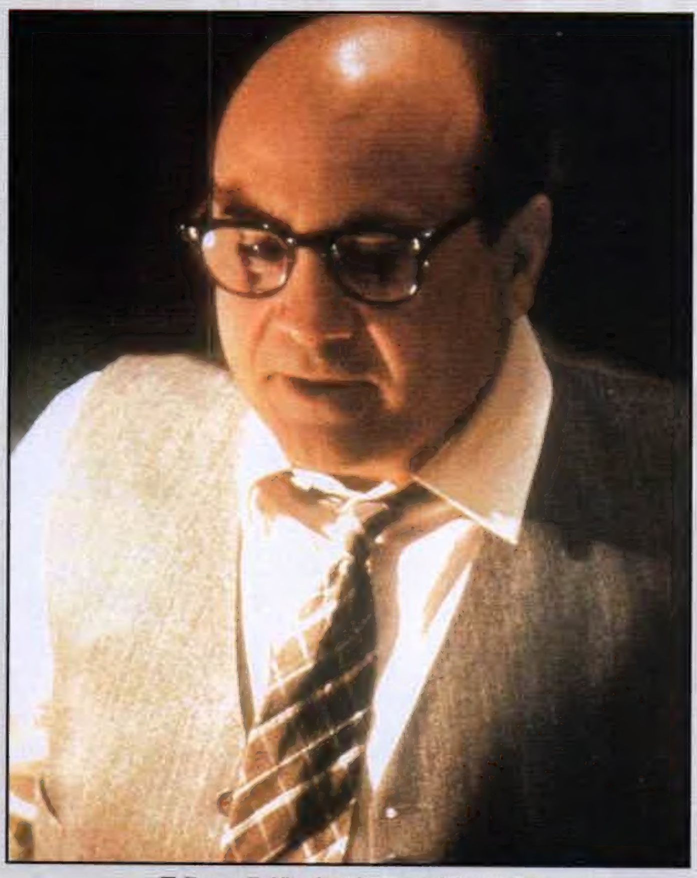
Si les pop-corn movies de Joel Silver ont fait la loi sur les écrans pendant les années 80, il semble qu'un nouveau type de blockbusters s'apprête à régner sur cette fin de siècle : des films sans concession, à la réalisation sèche, des tragédies bien plus que de simples films d'action. Ainsi, la réalisation du **Pacificateur** par Mimi Leder est à mi-chemin entre celle de **La Rançon** de Ron Howard et celle d'**Une Journée en Enfer** de MacTiernan (ne manquent d'ailleurs que les flairs chers à Big Mac pour que l'illusion soit parfaite). Mais chez Leder, il y a plus : le désir caché (comme chez Cameron qui, lui, a concrétisé avec **True Lies**) de filmer les exploits du plus célèbre agent britannique. Car, même s'il a troqué le Walther PKK pour un automatique et le smoking contre un treillis, Tom Devoe ne trompe pas : il est James Bond. Même regard, même attitude à la fois cool et extrêmement brutale que le Sean Connery d'**On ne Vit que deux fois** ou **Opération Tonnerre**. Clooney atomise Pierce Brosnan et **GoldenEye** en un plan. Ce film est une véritable bénédiction. Amen.

Rémi Yerma

carré d'as

Quatre stars à l'affiche de ce que vous appelez à juste titre «un western contemporain», j'ai nommé **Copland**. Il s'agit d'un véritable retour aux sources pour Stallone, 20-25 kilos de plus, un ventre plutôt proéminent, la démarche pataude. Il incarne le shérif de Copland, Freddy Heflin, un brin porté sur la bouteille, sourd d'une oreille, épris d'une jeune femme mariée malheureuse en ménage (la toujours sublime Annabella Sciorra) et qui se refuse à ouvrir les yeux sur ce qui se trame dans sa ville, jusqu'au jour où...
Harvey Keitel joue Ray, un flic pourri jusqu'à la moelle, le vrai patron de Copland qui, pour couvrir une bavure faite par son neveu Bobitt, va le faire passer pour mort et le cacher. De Niro, alias Moe Tilden, fait partie de la police interne et mène l'enquête sur cette bavure. Il compte sur l'aide de Freddy pour faire tomber Ray et toute sa clique. Quant à Figs, superbe Ray Liotta, il a un penchant pour la coke et est l'un des meilleurs amis de Freddy, rongé par les remords et son passé.
Magnifique, **Copland** n'est pas un vulgaire film commercial, un simple coup de pub visant à attirer le plus grand nombre de spectateurs dans les salles de cinéma comme on pouvait le craindre à la vue d'un tel casting. **Copland** est un film réussi sous toutes les coupures. Servi par quatre superbes acteurs et des «seconds couteaux» non moins remarquables (Robert Patrick, Robert Berg, Michael Rapaport), il offre à Sly son meilleur rôle à ce jour depuis Rocky : humble, seul, émouvant, désireux de faire quelque chose de bien dans sa vie. **Copland** est un pari audacieux qui, là où on attendait le pire, nous laisse pantois, le souffle coupé. Du grand art.

Tatiana Delavallée



■ *Danny DeVito dans **L.A. Confidential*** ■

la belle déception

A voir les dix premières minutes de **L.A. Confidential**, je me dis que je vais pouvoir savourer une superbe adaptation du chef-d'œuvre de James Ellroy. Hélas, je déchante rapidement, et de façon plutôt paradoxale puisque le film est très bon. Seulement voilà, c'est pas vraiment ça ! Stensland qui fricote avec Meeks, Bud White qui emmène Lynn Bracken voir **Vacances Romaines**, le gag Lana Turner, Dudley Smith qui descend Jack Vincennes et Sid Hugens... Tout ça n'est pas du Ellroy dans le texte, et surtout, il n'y a plus rien de l'effervescence du roman, l'intrigue perd toute sa complexité, sa profondeur, ça en devient presque banal, malgré quelques belles trouvailles scénaristiques pour raccourcir le récit touffu du romancier. Quant au canardage final dans le motel (excellent par ailleurs), il reprend le début du livre, qui voyait l'exécution par Smith de Buzz Meeks, le seul survivant des trois héros du «Grand nulle-part», précédent opus de la saga criminelle d'Ellroy. Vous me suivez ? *(attends, je relis le livre vite fait...)*
Enfin bon, vous m'avez compris, le fan de James Ellroy reste un peu sur sa faim, mais un petit peu seulement, car pour le reste, ça tient la route. Les acteurs principaux sont tous impeccables (Russell Crowe EST Bud White), l'atmosphère est là, bien là, la réalisation parfaite. Bref, dommage pour ces satanés films que le lecteur se fait dans sa tête, et tant mieux pour le cinéphile. Parce que **L.A. Confidential**, c'est du vrai grand cinéma, et venant de Curtis **La Main sur le Berceau** Hanson, c'est déjà pas si mal. Maintenant, il y a le livre... et le film. Un régal !

Carlos Do Moinho

Une satire cinglante de l'héroïsme patriotique sous forme de GUERRE DES ETOILES arachnéenne !

STARSHIP TROOPERS

le maître de guerre

PAUL VERHOEVEN

Troisième film de science-fiction au palmarès d'un Paul Verhœven remis de l'échec mondial de SHOWGIRLS. Après le flic d'acier de ROBOCOP, la schyzophrénique révolution martienne de TOTAL RECALL, Paul Verhoeven tourne sa GUERRE DES ETOILES à lui. Des hostilités qui n'ont rien à voir avec George Lucas, Luke Skywalker et Dark Vador. De la Force, il y en a pourtant dans STARSHIP TROOPERS, la force brute des soldats vidant des chargeurs sur des créatures monstrueuses, très mal intentionnées vis-à-vis de l'espèce humaine. Le cinéaste hollandais exilé à Hollywood dit pourquoi il en veut tant aux araignées...



■ *Johnny Rico (Casper Van Dien) : John Wayne Jr contre les aliens !* ■

A quand remonte votre intérêt pour le roman de Robert Heinlein à l'origine de *Starship Troopers* ?

Le projet remonte au tout début des années 90. Le scénariste Ed Neumeier, avec qui j'avais travaillé sur **RoboCop**, et moi nous retrouvions alors une fois par semaine pour développer la trame et les personnages du film. Nous avons passé beaucoup de temps à évoquer nos souvenirs personnels : nos études secondaires, mon propre service militaire dans la marine... Chemin faisant, nous notions toutes sortes d'idées propres à enrichir les personnages du film. Je ne me souciais pas trop de coller au roman à l'origine de **Starship Troopers** car je savais qu'Ed, qui l'avait étudié en profondeur, y veillerait. Ma contribution a essentiellement porté sur l'aspect visuel et la création des personnages. Nous en avons inventé plusieurs et développé certains qui ne tenaient qu'un tout petit rôle dans le livre. Nous avons ainsi donné une importance accrue aux deux héroïnes, parce que l'idée d'une société égalitaire où les femmes auraient les mêmes responsabilités que les hommes nous séduisait. Nous avons aussi très largement développé les affrontements avec les araignées géantes. Les progrès en matière d'images digitales nous permettant ce qui n'aurait pas été possible il y a trois ou quatre ans, nous ne nous sommes pas privés comme vous avez pu le constater.

Pourquoi avez-vous choisi de donner à vos extraterrestres un look arachnéen, un look de grosse araignée ?

Parce que je pense que tout être humain a une peur farouche de ces créatures, même si elles sont, à quelques rares exceptions près, parfaitement inoffensives. Je pense également que la morphologie des insectes correspond étroitement à une configuration extraterrestre. Les insectes ne possèdent aucune caractéristique humanoïde. Ils présentent donc une opportunité unique de visualisation d'une race radicalement différente de l'espèce humaine. Je ne crains absolument pas les insectes mais je reconnais que leur aspect peut rebuter. C'était pour **Starship Troopers** le moyen le plus efficace de susciter des réactions de rejet. J'y tenais car c'est le propos même du film. De toute manière, nous n'avons eu qu'à lire le roman original de Robert Heinlein pour trouver une description assez précise des extraterrestres. Nous avons cependant opéré un changement : dans le livre, les aliens utilisaient des armes. Très peu pour nous car, si nous avions choisi cette option, nos araignées n'auraient été que des imitations des envahisseurs de **Mars Attacks !**. Nous avons choisi un «équipement» naturel pour ces extraterrestres. Leur corps devait être leur seule arme, comme l'immense majorité des insectes d'ailleurs. Antennes, mandibules, haleine, rejets gastriques... Tout ceci compose un véritable arsenal. En résumé, les armes des Araignées sont d'ordre «biologique» et contribuent à créer une civilisation d'autant plus violente, d'autant plus troublante.

***Starship Troopers* décrit une société future où tout racisme, toute discrimination sexuelle a disparu. Est-ce le regard que vous portez sur l'avenir ?**

Tout à fait ! Le 21ème siècle sera celui de l'égalité non seulement entre les sexes, mais aussi entre les races. On ne fera plus de distinction entre une femme et un homme, un Noir et un Blanc. La discrimination ne sera alors qu'un mauvais souvenir, de l'histoire ancienne. On jugera alors les gens sur leurs actes, leurs capacités. Sur des faits. Pas sur la couleur de la peau. J'ai repris cette idée du roman de Robert Heinlein. Il exploite brièvement ce que j'ai développé dans le film. Montrer une femme combattre avec le même acharnement qu'un homme m'a

■ *Scène de combat ordinaire d'une guerre sans panache...* ■

considérablement fait plaisir. D'autant plus que ce concept rejoint quelques-uns de mes précédents films. Dans **Basic Instinct**, une femme rivalise avec les hommes dans l'accomplissement du mal. Dans **Showgirls**, des femmes révèlent les mêmes penchants «animaux» pour le sexe que les hommes. Je pourrais encore citer **Le Quatrième Homme**, **RoboCop** pour le personnage de Nancy Allen. Je crois que les deux sexes sont beaucoup plus proches, beaucoup plus semblables qu'on veut bien le dire. En tout cas, je m'efforce de le prouver à travers mes films.

Beaucoup de gens sortent des projections de *Starship Troopers* choqués par ses excès de violence. Sans être bégueule, on ne peut pas dire que vous vous soyez retenu...

Connaissez-vous des guerres sans morts et sans bains de sang ? Non. Même la guerre technologique, la guerre dite «propre», aboutit à des horreurs, à la seule différence que les combattants ne se salissent pas les mains du sang de leurs adversaires. La violence extrême de **Starship Troopers** se justifie car elle est réelle.



■ *Carmen Ibanez (Denise Richards) : entre la Rambette et la poupée Barbie* ■

Starship Troopers est un film violent parce que c'est un film de guerre. Et, par essence, la guerre est violente. Je n'allais tout de même pas, sur un thème pareil, réaliser un film familial, pour tous les publics. **Starship Troopers** n'est pas aussi monstrueusement sanglant qu'on veut bien le dire car tout ce gore, cette tripaille, verse dans de tels excès, dans un tel grand guignol que l'ironie saute aux yeux. La violence est telle qu'elle en devient absurde. Absurde comme la guerre en fait. De plus, j'ai vécu un conflit, la Deuxième Guerre Mondiale. Je n'avais que sept ans, mais je me souviens encore du sifflement des bombes... De telles images impriment les mémoires, résistent aux années. D'une certaine façon, **Starship Troopers** constitue donc un exorcisme pour moi. Toutefois, voir le film comme une condamnation sans appel de la guerre serait une erreur. Je condamne la guerre mais pas toutes les guerres. Certaines se justifient, d'autres non car elles sont motivées par le racisme, la religion, des intérêts économiques. La guerre est parfois la seule solution pour ramener la paix. Sans guerre de réplique, tous les européens parleraient aujourd'hui allemand, marcheraient au pas et auraient «Mon Combat» d'Adolf Hitler à leur chevet.

Pas de demi-mesure dans *Starship Troopers*. Les extraterrestres sont des ennemis ignobles, à exterminer jusqu'au dernier, et l'espèce humaine se présente sous un jour hautement chevaleresque...

Durant la Deuxième Guerre Mondiale, nous étions confrontés à des ennemis dont personne ne pouvait contester le caractère maléfique. Tout le monde pensait qu'il était légitime de se battre contre ces gens-là. Dans **Starship Troopers**, les insectes sont aussi pervers, malfaisants et décidés à exterminer ce qui leur barre la route que les nazis. C'est pourquoi le film rappelle fréquemment les produc- ■■■

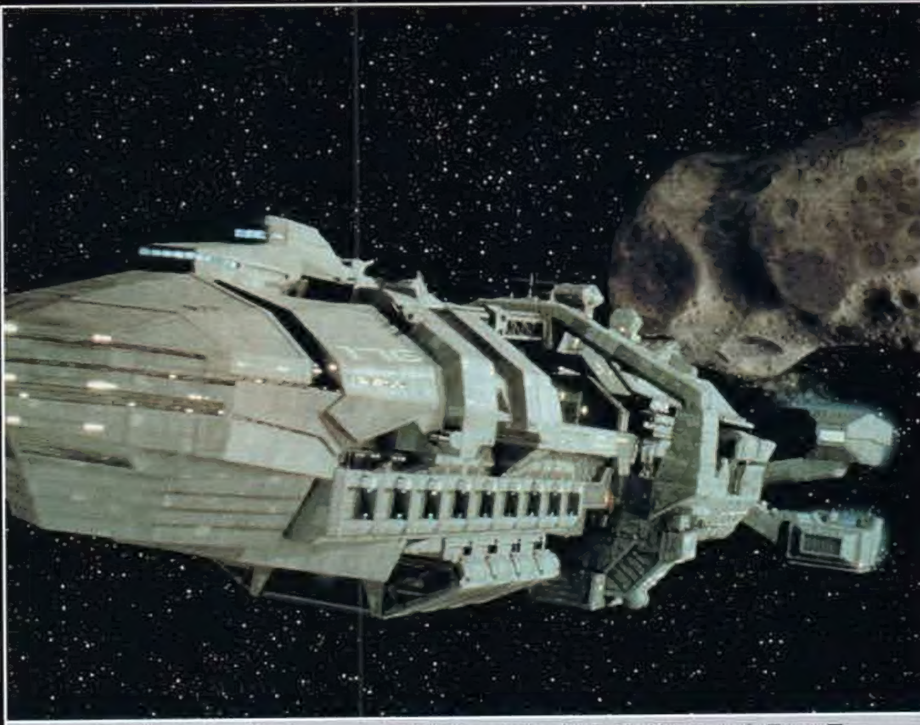
■■■ tions consacrées à la Deuxième Guerre. Nous savons bien sûr aujourd'hui que tous les Allemands et tous les Japonais n'étaient pas mauvais. A l'époque toutefois, on les percevait de manière uniforme. On les mettait tous dans le même sac. Ce schématisme moral, ce manichéisme servait bien le propos de **Starship Troopers**.

Vos biffins emploient des armes certes sophistiquées, mais des armes à feu. Ce n'est pas commun dans un film de science-fiction où le rayon laser règne en maître...

Je n'aime pas vraiment les armes laser au cinéma. Les employer dans **Starship Troopers** aurait donné au film un aspect **Guerre des Etoiles** trop marqué. Les armes laser étaient trop propres, trop silencieuses pour donner l'impression d'un véritable chaos, d'un véritable enfer. Les armes à feu grondent comme la foudre, le tonnerre. Les armes laser sifflent. Cette option n'est pas une exclusivité **Starship Troopers** puisque James Cameron l'a retenue pour **Aliens**.

Comment avez-vous abordé la création des araignées extraterrestres ? En vous référant à de vieux films de science-fiction, à des documentaires animaliers...

Jadis, les films d'horreur nous permettaient à peine d'entrevoir les créatures. La terreur résidait dans le pouvoir de suggestion de l'image, dans l'attente, dans le choc d'une attaque inopinée. Aujourd'hui, la technologie numérique nous permet de faire sortir ces créatures de l'ombre et de les mettre pleinement à contribution. On le constate tous les jours depuis **Jurassic Park**. Le challenge, pour Phil Tippett et moi, consistait à faire évoluer nos insectes au grand jour et à les rendre parfaitement crédibles. Nous avons tout deux décidé que ces araignées se conformeraient aux lois de la biologie, qu'ils ne feraient rien de plus que leurs homologues réels, mais à une échelle très supérieure. Cette engeance féroce se bat donc avec ses armes naturelles, ses pattes, ses pinces et ses mandibules, en frappant, secouant ou écrasant ses victimes humaines. Nous avons pu l'observer dans des documentaires. Nous avons étudié de près diverses variétés d'araignées et autres bestioles sur des macrophotographies qui en offraient des vues extrêmement détaillées. Nous avons ainsi pu combiner les caractéristiques de diverses familles d'insectes pour inventer de nouvelles espèces, qui tiennent à la fois des arachnides et de la punaise...



■ *Le lancer de météorite : une arme de longue portée des arachnides contre la Terres* ■

■ Propos recueillis et traduits par **Emmanuel ITIER** ■

COMMENT NE PAS SE FAIRE RÉFORMER !

De **Starship Troopers**, on sort abasourdi, retourné, exalté, bluffé, amusé, impressionné, choqué. Des réactions sans doute contradictoires mais qui conviennent à un film monstrueusement culotté, tellement excessif et teigneux qu'on a peine à croire que la petite souris de *Walt Disney*, via sa filiale *Touchstone*, y a mis un bon paquet de dollars. Car, oui, **Starship Troopers** ne ressemble pas à un film de science-fiction classique. Le terme «science-fiction», mieux vaut l'oublier d'emblée car Paul Verhoeven établit son style sur les normes du cinéma guerrier. Du cinéma patriotique, propagandiste et foncièrement belliqueux. La science-fiction ? Un prétexte à une guerre totale dans les étoiles, caricature extrémiste des conflits du vingtième siècle sur le plancher des vaches. La Terre entière, une fédération désormais, s'unit contre les Arachnides, une espèce extraterrestre à la morphologie aussi redoutable que les desseins. Elle en veut aux hommes qui le lui rendent bien. Qui a le premier déterré la hache de guerre ? Il ne serait pas étonnant d'apprendre que les humains aient construit sans permis quelques colonies sur le sol extraterrestre. L'hospitalité n'étant pas le fort des Arachnides, les colons paient de leur vie l'irrégularité de leur séjour. Réplique des autorités terrestres qui envoient l'infanterie massacrer les araignées. Contre-offensive des Araignées qui expédient une pluie de météorites sur Buenos Aires et rasent donc la ville. Réplique nouvelle des humains qui montent un remake live du **Jour le plus Long** en débarquant en rangs serrés sur la planète des monstres. Lesquels monstres canardent au pifomètre la flotte spatiale à grands de jets de plasma. Un tir de DCA organique terriblement efficace. Efficaces, les araignées le sont au combat car leur société belliqueuse possède un arsenal adapté composé de soldats (les plus nombreux), de cuirassés (des forteresses lance-flammes au look de scarabée), de patrouilles volantes et de péteurs dont les effluves embrasent l'espace comme des feux d'artifice un soir de 14 juillet. Les hommes, quant à eux, ont l'Infanterie Mobile, l'orgueil de la Terre. De véritables Spartiates du futur, prêts au sacrifice ultime pour servir la Patrie. C'est dans cette unité que s'engage Johnny Rico au grand désespoir de ses parents. Tout ça pour plaire à sa belle, Carmen Ibanez qui, quant à elle, rêve de piloter des cargos interstellaires et de briller en uniforme. L'uniforme en a, du prestige, dans cette société du 21ème siècle, monde totalitaire calqué sur une sorte d'idéal nazi où la citoyenneté se gagne au son du canon. Intrépide comme G.I. Joe, bulldozer comme Sergent Rock et plus généreux en distribution de pruneaux que Rambo, Johnny Rico grimpe quatre à quatre les échelons de la hiérarchie après une bourde à l'entraînement qui coûte la vie à un troufion. Le voilà plus décoré qu'un sapin de Noël et prêt à casser de l'araignée tant qu'on lui en donnera l'ordre. En souvenir de son sergent-instructeur. En souvenir de Dizzy, si amoureuse qu'elle le suivrait n'importe où...

Cette histoire édifiante d'héroïsme et de sacrifice pour la Terre patrie, Paul Verhoeven la filme avec une hargne féroce. Avec l'énergie d'un cinéaste zélé auquel le Ministère des Armées aurait demandé un spot publicitaire vantant les mérites du service. Au second degré évidemment. Ce qui n'enlève rien aux très impressionnantes et sanglantes batailles entre Arachnides et Hommes. Des morceaux de bravoure d'une violence inouïe, aux effets spéciaux incroyablement réalistes, si crédibles que les comédiens semblent réellement en présence d'araignées géantes. Un miracle technique. Interaction parfaite entre le «réel» des interprètes de chair et d'os et le «virtuel» des monstres digitaux. Dans un amoncellement de barbaque, de ruines et de caustiques brèves d'actualité sur le modèle de l'info selon *CNN*, Paul Verhoeven aboutit à une grandiose satire de la guerre, du patriotisme fanatique et des valeurs nationalistes. Véritable machine à broyer et fondre les militaires, les médailles et les arsenaux, véritable incinérateur de manuels militaires et d'uniformes trop bien repassés, **Starship Troopers** est certes un salut au drapeau. Un salut qui se présente sous la forme d'un magistral bras d'honneur.

■ **Marc TOULLEC** ■

Gaumont Buena Vista International présente une production **Touchstone Pictures & TriStar Pictures** *STARSHIP TROOPERS* (USA - 1997) avec Casper Van Dien - Dina Meyer - Denise Richards - Jake Busey - Michael Ironside - Clancy Brown - Neil Patrick Harris - Patrick Muldoon - Marshall Bell - Seth Gilliam **photographie de** Jost Vacano **musique de** Basil Poledouris **effets spéciaux créatures de** Phil Tippett **scénario de** Ed Neumeier d'après le roman de Robert Heinlein **produit par** Alan Marshall & Jon Davison **réalisé par** Paul Verhoeven

21 janvier 1998 **2 h 15**

■ *Un raid aérien des forces arachnides contre la réplique de* **Fort Alamo** *!* ■

■ *Le bombardement de la planète alien : un aérosol aussi radical que le napalm du Vietnam !* ■

Dix-huitième JAMES BOND officiel : l'heure d'un discret lifting pour 007 !

DEMAIN NE M

permis de changer

ROGER SPOTTISWOODE

Anglais, car il faut impérativement l'être pour réaliser un JAMES BOND, Roger Spottiswoode n'est pas n'importe qui. Monteur de documentaires, de spots publicitaires et d'émissions pour la BBC, il colle bout à bout les images de trois films de Sam Peckinpah : LES CHIENS DE PAILLE, GUET-APENS et PAT GARRETT & BILLY LE KID. Une expérience qui marque son homme. Collaborateur régulier de Walter Hill pour qui il monte LE BAGARREUR et écrit 48 HEURES, Roger Spottiswoode passe discrètement à la mise en scène par l'intermédiaire du MONSTRE DU TRAIN, un estimable sous-VENDREDI 13 ferroviaire que suit 200.000 DOLLARS EN CAVALE. Mais c'est UNDER FIRE et sa peinture du travail des correspondants de guerre qui scelle sa réputation. Ce niveau, Roger Spottiswoode ne l'a plus atteint depuis, préférant des projets plus commerciaux comme le thriller montagnard (RANDONNÉE POUR UN TUEUR), la comédie policière (TURNER & HOOCH, ARRÊTE OU MA MÈRE VA TIRER !) et la dérision guerrière (AIR AMERICA) avant de revenir à des thèmes plus ambitieux via deux téléfilms, LES SOLDATS DE L'ESPÉRANCE à propos de la lutte contre le SIDA, puis HIROSHIMA.

Après *Les Soldats de l'Espérance*, *Arrête ou ma Mère va Tirer !* et *Turner & Hooch*, on ne vous attendait pas précisément à la réalisation d'un *James Bond*. En rêviez-vous ?

Non. Bien avant **Demain ne Meurt Jamais**, j'ai rencontré les producteurs des **James Bond**. C'était à l'époque de **Permis de Tuer**, après sept ans d'arrêt de la série pour des raisons juridiques. Si j'ai refusé leur offre, c'est notamment parce que je ne savais pas très bien comment m'en tirer avec Timothy Dalton, quel ton donner au film avec lui. De plus, le récit m'apparaissait trop sombre, trop déprimant à mon goût. J'aime ce qui se situe à la lisière des choses. Pas les climats dépressifs. Comme la réalisation d'un **James Bond** n'a jamais constitué une priorité dans ma carrière, j'ai refusé la proposition de diriger **Permis de Tuer**, pensant toutefois que je me jetterais un jour à l'eau en cas de bon scénario. Il y a aujourd'hui un peu plus d'un an, les gens de *Eon Productions* m'ont recontacté pour **Demain ne Meurt Jamais**. Je me suis d'abord dit que ce serait de la folie d'assumer la préparation, le tournage et la post-production d'un tel projet en douze mois. J'ai encore réfléchi pour arriver à la conclusion que ce serait probablement une expérience amusante. J'ai accepté alors que nous n'avions pas encore de scénario. Disons qu'il y en avait un, mais les producteurs ne voulaient pas s'en servir. L'histoire concernait le retour de Hong Kong dans le giron de Pékin. Pour que le film ait un quelconque retentissement commercial, il aurait fallu qu'il sorte en mai 1997. Quelques semaines après, il aurait été déjà périmé ! Le concept de ce scénario devait donc être totalement remanié. De ce récit, nous avons seulement conservé le personnage du méchant, Elliot Carver.



■ Roger Spottiswoode : illustrateur révolutionnaire d'un mythe ■

Les *James Bond* comptent parmi les films les plus codés qui soient. Cela ne constitue-t-il pas un obstacle au travail du metteur en scène ?

En arrivant sur le projet, j'ai d'abord réfléchi à ce que je voulais garder et ce que je devais changer. Il n'était pas question d'emboîter le pas aux **James Bond** de la dernière décennie. Ces **James Bond**-là sont trop fantaisistes à mon goût, trop fantastiques même. Je ne tenais pas à m'engager dans cette voie car je ne crois pas être très compétitif dans ce domaine. A ces films, je préfère de loin les **James Bond** des années 60, ceux de Sean Connery. J'ai donc immédiatement envisagé de ramener 007 vers une aventure plus réaliste tout en conservant cet humour un peu décalé, un peu crispé. Pas question que je donne dans la nostalgie, le rétro. Dans le but de faire un peu bouger les choses, j'ai viré toutes ces bonnes femmes aux gros seins qui grouillaient dans les parages de James Bond au profit de femmes modernes, typiques des années 90. Au fil des films, les James Bond girls sont devenues ridicules. James Bond, je le voyais plus nerveux, plus drôle que dans les trois précédents films. Je le voyais également faire bon usage de ses gadgets. Dans **Permis de Tuer**, **Tuer n'est pas Jouer** et **GoldenEye**, ils ne tenaient pas une grande place. En tant que spectateur, j'adore les jouets de Q. J'en ai donc introduit un maximum dans **Demain ne Meurt Jamais**. J'adore ces personnages incontournables que sont Miss Moneypenny, Q et M, mais j'ai essayé de les aborder différemment. Des premiers **James Bond**, j'ai également repris les décors gigantesques, écrasants. Bref, j'ai essayé de faire évoluer la gigantesque machinerie bondienne, de faire bouger les choses. Pas facile dans la mesure où la plupart des personnes décisionnaires sont là depuis de longues années et veulent continuer comme par le passé. Du fait de la disparition d'Albert Broccoli, qui produisait les **James Bond** depuis **Dr. No** en 1962, j'ai pu ébranler la forteresse, apporter des idées un peu différentes, engager des collaborateurs qui amènent un souffle nouveau. Ce sont notamment les monteurs canadiens-français, Dominique Fortin et Michel Arcand, le directeur artistique Allan Cameron avec qui j'ai



■ Pierce Brosnan dans la séquence d'ouverture : une tradition à respecter ■

EURT JAMAIS



■ Le super-espion anglais menotté à la Chinoise Wai Lin (Michelle Yeoh) dans l'un des morceaux de bravoure de Demain ne Meurt Jamais ■

travaillé sur **Air America**... J'ai embauché des gens que je connaissais pour éviter de parlementer, de discuter à chaque fois qu'il fallait prendre une décision. Tout s'est finalement bien déroulé après que les producteurs ont vu les premiers rushes. De plus, ils ont mis l'argent qu'il fallait dans le film. Je n'ai pas eu à me plaindre de la moindre pingrerie. J'ai également veillé à ce que la durée de **Demain ne Meurt Jamais** n'excède pas les deux heures. Pour qu'un film dépasse cette durée, il faut que ce soit un chef-d'œuvre. Ce n'est pas la vocation d'un **James Bond**. Un **James Bond** doit raconter clairement une histoire, présenter clairement des personnages clairs. Au-delà des deux heures, l'histoire se brouille, la confusion gagne. C'est malheureusement le cas de trop de **007**.

Comment, justement, avez-vous marqué à l'écran la différence entre *Demain ne Meurt Jamais* et *Dangereusement Vôtre*, par exemple ?

Je tenais à donner à **Demain ne Meurt Jamais** une esthétique contemporaine, directement entraînée par le monde technologique très sophistiqué d'Elliot Carver. Je tenais à une esthétique crédible, un environnement crédible, éloigné de l'étiquette science-fiction très marquée de certains Roger Moore. **Demain ne Meurt Jamais** ressemble finalement à un thriller conventionnel, à la seule différence que son héros porte pour nom James Bond. J'ai ainsi pu travailler une ambiance plus sombre, plus dure et réelle que les atmosphères un peu délirantes du passé. Le vilain, Elliot Carver, est à cette image. Plus vrai, plus actuel. Il demeure néanmoins à la mesure de James Bond, à savoir un géant des médias d'une puissance démesurée. Elliot Carver s'avère nettement moins improbable que les méchants des **James Bond** de la période Roger Moore, des méchants si irréels qu'ils en deviennent presque gentils. Trop fantaisistes pour susciter la moindre peur. Pas question que nous le montrions dans le cratère aménagé d'un volcan en train de manipuler un appareillage démentiel, entouré de vingt-cinq plantureuses créatures. Elliot Carver fascine parce qu'il appartient à notre époque. Il s'inspire de barons de la communication que nous connaissons tous, des gens comme Ted Turner et Rupert Murdoch dont nous avons à peine exagéré les ambitions dans **Demain ne Meurt Jamais**.

Un temps, il fut question que *Demain ne Meurt Jamais* se tourne au Vietnam, bastion du communisme. Ce qui est un comble pour *James Bond* qui fut l'un des plus acharnés adversaires de cette doctrine...

Je voulais tourner au Vietnam d'autant plus que l'on ne voit pas souvent ce pays au cinéma. Nous avons officiellement transmis une demande. On nous a répondu que cela prendrait un mois, mais que nous obtiendrions probablement un accord. Convaincus, nous avons donc commencé à sélectionner les cadres, les décors naturels, avec la collaboration de sociétés locales. Après cinq ou six voyages sur place, nous avions en poche les autorisations pour tourner à Hanoï, à Saigon et sur la Baie d'Along. Tout se déroulait comme sur des roulettes. La production avait même donné le feu vert à la construction de gigantesques échafaudages. Puis, tout d'un coup, volte-face de la part des autorités. Paniqué, le gouvernement a changé d'avis. Pourquoi ? Il craignait qu'un **James Bond** situé au Vietnam amène du jour au lendemain des flots de touristes. L'ouverture sur l'étranger, le gouvernement vietnamien veut l'effectuer à son rythme, ■ ■ ■

■ ■ ■ sans accélération brutale du processus. Voilà pour la version officielle de ce coup de théâtre dont les services gouvernementaux se sont d'ailleurs excusés. Je crois que le Ministère de la Culture et le Premier Ministre ont changé d'avis sous la pression des vieux communistes conservateurs, rancuniers de l'embargo des Etats-Unis. Devant ce refus, nous avons reconstitué des parcelles d'Hanoï et de Saigon à Bangkok, en Thaïlande.

Entre le premier jour de tournage de *Demain ne Meurt Jamais* et la date de sortie, il s'est écoulé une période anormalement courte. Comment avez-vous vécu les contraintes de ce calendrier hautement acrobatique ?

Il faut être un peu fou pour accepter de boucler un tel film avec un agenda pareil, aussi serré. Il ne faut surtout pas se ménager. Tous les jours, je me levais vers les cinq heures du matin. Une heure plus tard, j'étais au laboratoire pour visionner les rushes de cinq ou six équipes, de celle de Mexico à celle des séquences d'action en passant par les prises de vues aériennes et sous-marines. Dès sept heures trente, je commençais à tourner. Quand je ne dirigeais pas moi-même les comédiens sur le plateau principal, je m'enfermais dans la salle de montage ou je rentrais en contact téléphonique avec les autres équipes au travail, pour leur donner des instructions. Tout ou presque devait être fait parallèlement au tournage. Généralement, sur un film, vous bénéficiez d'une longue période de post-production. Ce n'était pas le cas sur **Demain ne Meurt Jamais**. Nous avons achevé le tournage à peine trois mois avant la sortie mondiale du film. Nous l'avons totalement bouclé un mois avant cette échéance. Les premières projections-tests ont été organisées deux semaines après la fin des prises de vues. Une véritable course contre la montre !



■ *Bond : des retrouvailles tragiques avec Paris Carver (Teri Hatcher)* ■



■ *Sur la moto, le Français Jean-Pierre Goy, doublure occasionnelle de Pierce Brosnan* ■

RETOUR EN FORCE

Dix-huitième **James Bond**, vingt et unième si l'on prend en compte les «pirates» que sont les deux **Casino Royale** (le téléfilm de 1957 et l'hénaurme loufoquerie de 1967) et **Jamais plus Jamais**, **Demain ne Meurt Jamais** surpasse aisément **GoldenEye** sur tous les plans. Une évidence, les yeux fermés même car la partition à la fois moderne et traditionnelle de David Arnold efface en quelques notes le souvenir fâcheux de la soupe servie par Eric Serra. Dans le domaine de l'oculaire, Roger Spottiswoode balaie d'un trait l'accumulation molle des péripéties filmées sans âme par Martin Campbell, depuis passé au **Zorro** produit par Spielberg.
Non pas que le réalisateur d'**Arrête ou ma Mère va Tirer !** affirme ici une personnalité hors du commun, une inspiration visuelle de tous les instants et une très orthodoxe sensibilité envers le mythe. Il ne révolutionne rien, il illustre modestement mais efficacement, avec la compétence d'un solide technicien, d'un professionnel doué d'un sens de l'action, que relaie un collaborateur précieux, Vic Armstrong, l'homme derrière la caméra lorsque cascades et explosions dégagent Pierce Brosnan et les autres protagonistes au profit de doublures dévouées. Un «second unit director» comme on dit au générique. Une fonction capitale sur ce **James Bond** parce que, de l'action, il y a en beaucoup. Trop même selon les puristes. Un reproche justifié dans la mesure où les producteurs cherchent par la surenchère à satisfaire la gourmandise du public américain, à rivaliser avec de récents blockbusters hollywoodiens. Dommage, car l'injection massive de sauts dans le vide, course folle sur les toits, d'épave à flanc d'abysse et autre attaque contre le repaire du méchant s'opère sur le dos d'un rythme flegmatique, d'une certaine british touch. Pas vraiment lente, mais laissant tout de même le temps à Bond de mêler son breuvage préféré, de jouer sentimentalement les plus malins avec un nouvel adversaire. Le temps de l'élégance en somme, le temps des cascades et de l'humour.

A l'exception de l'apparition trop brève du Dr. Kaufman, tueur professionnel méticuleux et suave, **Demain ne Meurt Jamais** s'écarte sensiblement de la mythologie bondienne. De l'esprit de la saga du moins, car les indispensables balises répondent présent au rendez-vous. La séquence pré-générique où 007 réduit à néant le camp afghan de trafiquants d'armes, le générique cette fois érotico-cyber-kitsch de Daniel Kleinman, James Bond convoqué depuis le lit d'une blonde professeur de langues, la mission exposée par M, les joujoux de Q que sont une robuste BMW télécommandée et un téléphone mobile épineux... Pas question de bousculer ce rigoureux cahier des charges imposé à un scénariste qui travaille sur de solides références, **L'Espion qui m'Aimait** et **Goldfinger** avec lesquels **Demain ne Meurt Jamais** partage notamment la personnalité des vilains. Le même type de richissime mégalomane. Elliot Carver est cet individu. Magnat de la communication, il dirige le quotidien Tomorrow, journal dont la diffusion se fait à l'échelle de la planète. Carver n'aspire qu'à un nouvel ordre mondial dont il serait le grand Ayatollah cathodique. Il devrait patienter s'il ne s'amusait pas de prendre le pouvoir en montant la Grande-Bretagne contre la Chine. La Chine accusée du torpillage d'un bâtiment de guerre de sa Gracieuse Majesté. A tort évidemment puisque Carver, fort de moyens considérables, tire les ficelles et jette de l'huile sur le feu via la une de sa gazette. Heureusement, James Bond intervient. Pékin réagit de même en envoyant sur le terrain la fine fleur de ses agents secrets, Wai Lin, l'attraction majeure de **Demain ne Meurt Jamais**. Wai Lin, c'est une James Bond girl qui ne répond pas aux caractéristiques du poste, une partenaire qui ne s'efface pas comme son homologue soviétique de **L'Espion qui m'Aimait**. Le triomphe d'une femme dans les anciennes terres du machisme ! Triomphe musclé, souple et survitaminé pour marquer le caractère progressiste de ce Bond moderne, revigoré, plus performant que Timothy Dalton et Roger Moore sur la fin. Plus humain et plus faible également, car il lui faut avaler une demi-bouteille de vodka pour trouver le courage d'affronter son ex. En dépit d'un scénario trop linéaire, sans surprise dans son déroulement et d'un excès d'action, **Demain ne Meurt Jamais** rachète le faux départ de **GoldenEye**.

■ Marc TOULLEC ■

UIP présente Pierce Brosnan dans une production **Eon Productions/MGM/Les Artistes Associés** ***DEMAIN NE MEURT JAMAIS (TOMORROW NEVER DIES*** - Grande-Bretagne/USA - 1997) avec Michelle Yeoh - Jonathan Pryce - Teri Hatcher - Ricky Jay - Gotz Otto - Judi Dench - Desmond Llewelyn - Samantha Bond - Geoffrey Palmer - Vincent Schiavelli - Joe Don Baker **photographie de** Robert Elswit **musique de** David Arnold **scénario de** Bruce Feirstein **produit par** Barbara Broccoli & Michael G. Wilson **réalisé par** Roger Spottiswoode

17 décembre 1997 1 h 55

au nom du père

BRUCE FEIRSTEIN

Ex-journaliste pour le WASHINGTON POST, VANITY FAIR, le NEW YORK OBSERVER et le LOS ANGELES TIMES, scénariste et réalisateur de quelques épisodes de la série MONSTERS, auteur de deux ouvrages humoristiques sur les travers de ses contemporains et d'un court métrage sur les problèmes de l'architecture moderne (HOME), Bruce Feirstein assume une part importante du retour de 007 sur le devant de la scène. Au niveau de l'écriture...

Dans quel état d'esprit avez-vous écrit *GoldenEye* et *Demain ne Meurt Jamais* ?

Lorsque j'écris un **James Bond**, j'ai l'impression que son créateur, l'écrivain Ian Fleming, se trouve là, près de moi, à regarder par dessus mon épaule pour surveiller mon travail. Au stade de l'écriture de **GoldenEye**, l'image de Sean Connery me hantait littéralement. J'entendais sans cesse sa voix. Ce n'est pas Pierce Brosnan que je visualisais en permanence, mais lui.

James Bond est-il pour vous un héros à l'image de ceux du cinéma américain contemporain ?

Pas du tout. Pour renouer avec l'esprit Bond, il faut impérativement relire les romans de Ian Fleming, revoir les premiers films. Les films et les livres vous permettent de capturer l'essence du personnage. C'est indispensable pour ne pas se laisser influencer par les stars actuelles du film d'action. James Bond n'est ni Bruce Willis, ni Harrison Ford. Il faut en être conscient pour éviter la dérive vers d'autres références. La différence majeure ? James Bond est un adulte, un homme qui agit en conséquence. Il prend ses responsabilités. S'il n'est pas marié, c'est pour deux raisons. Dans ses missions à travers le monde, il se laisse aller à de multiples aventures avec une gamme très étendue de femmes. Seconde raison : il met sa vie en jeu tous les jours, et il ne veut pas laisser une veuve éplorée derrière lui. Les personnages qu'interprètent Bruce Willis, Mel Gibson et Arnold Schwarzenegger ne possèdent pas cette maturité.

Votre James Bond est-il exactement celui des origines ?

A un détail près, oui. [illegible] d'adapter James Bond aux années 90. L'ancien 007 se montrait froid, sexiste et cruel. Le nouveau l'est également, mais seulement quand il le faut. C'est la seule différence entre Sean Connery et Pierce Brosnan.

Travailler sur un James Bond implique le strict respect d'une «Bible»...

Ce n'est pas à proprement parler une «Bible», mais des éléments avec lesquels le public s'est familiarisé au fil des années. Il aime les retrouver comme il retrouve des amis. En fait, les figures imposées de Bond tiennent aux grandes histoires que l'on raconte depuis des siècles dans les vieux pays. Des histoires que les gens connaissent mais qu'ils continuent d'apprécier. Elles les rassurent. [illegible] François Truffaut a écrit un article à ce sujet : «Les attentes au cinéma». Il analyse pourquoi les gens [illegible]. Dans les James Bond, c'est du pareil au même. S'il n'y avait pas tous ces rendez-vous, les **James Bond** ne seraient pas ce qu'ils sont. La série n'aurait pas duré très longtemps.

Ecrire les aventures de 007, c'est quoi au juste ? Beaucoup de compromis et peu de satisfaction ?

Ecrire un **James Bond** passe par des réunions parfois houleuses où les producteurs, Barbara Broccoli et Michael Wilson, et moi nous engueulons copieusement. Lorsqu'une de mes idées ne leur plaît pas, je les accuse de chercher à affadir mon travail. Le soir venu, on dîne, on boit du bon vin comme si rien ne s'était passé. Dès le lendemain, on remet ça. Ecrire un **James Bond**, c'est également prendre le risque de voir la belle scène sur le papier disparaître au moment du tournage. Pour **GoldenEye**, j'avais prévu davantage de tanks dans les rues de Saint Petesbourg. Les autorités de la ville nous soupçonnant de vouloir détruire leur belle cité, nous avons dû mettre un bémol à nos débordements. Pour la scène d'ouverture de **Demain ne Meurt Jamais**, je montrais James Bond escaladant une cascade gelée. Trop dangereux à mettre en pratique. On s'en est rendu compte sur le plateau. Bref, vous devez transiger. Y compris avec le metteur en scène. A son arrivée, Roger Spottiswoode a demandé à deux autres scénaristes (1) de travailler sur mon manuscrit. Finalement, ne trouvant pas le résultat satisfaisant, Barbara Broccoli et Michael Wilson m'ont rappelé. Voilà pourquoi ne figure que mon nom au générique. Ecrire un **James Bond**, c'est aussi travailler au jour au jour, s'adapter constamment aux circonstances, aux conditions de tournage. Par contre, sur le plateau, pas question d'improviser tellement la logistique exige une préparation minutieuse. Sur **GoldenEye**, une ligne de dialogue a été improvisée. Sur **Demain ne Meurt Jamais**, deux !

■ Propos recueillis par **Marc TOULLEC** et traduits par **Damien GRANGER** ■

(1) Il s'agit du scénariste-réalisateur Nicolas Meyer (**C'Etait Demain**, **Star Trek 2 & 6**) et de Daniel Petrie Jr. (**Le Flic de Beverly Hills**).

N'empêche, malgré des délais aussi périlleux et une somme considérable de travail, c'est le plaisir qui l'emporte, non ?

Si vous ne vous amusez pas à tourner un **James Bond**, vous allez vers de gros problèmes. Evidemment, tout n'est pas follement rigolo sur le plateau. Mais si vous n'en tirez pas le moindre plaisir, le défi devient impossible à relever. Surtout que vous avez à composer avec une foule de gens. Des gens très compétents à qui vous devez transmettre votre passion, que vous devez motiver, encourager. Réaliser un **James Bond** est pourtant une entreprise lourde à porter, pleine de restrictions. Il faut parfois faire l'impasse sur sa propre volonté car le cahier des charges impose tel personnage, telle séquences à telle place. Tous les ingrédients doivent se retrouver dans le film. Un **James Bond**, c'est une sorte de puzzle extrêmement compliqué à agencer. Ce n'est pas comme tourner un autre film. Les complications n'excluent cependant pas le plaisir qu'on peut y prendre.

Est-il exact que Michelle Yeoh, l'interprète de Wai Lin, s'est vue retirer les cascades qu'elle voulait pourtant effectuer par ses propres moyens ?

Michelle Yeoh se passe de doublure pour un pourcentage important de ses cascades. D'autres par contre lui ont été refusées par les compagnies d'assurance. On ne peut décemment pas risquer la vie de l'une des vedettes d'un film, ou même qu'elle se blesse gravement alors qu'il reste encore trente jours de travail sur les soixante avec les comédiens. Si nous avons permis à Michelle Yeoh de tourner certaines séquences délicates, ce n'est pas pour lui faire plaisir. C'est simplement parce qu'elle est presque impossible à doubler. Elle est si petite, si rapide, qu'on ne peut pas trouver un cascadeur qui puisse la doubler à l'écran. Particulièrement dans la scène où elle démolit à coups de pied une demi-douzaine d'agresseurs, des gens que nous avons dû faire venir de Hong Kong. C'est mon neveu qui m'a permis de découvrir Michelle Yeoh. Je ne la connaissais absolument pas avant de voir quelques-uns de ses films chinois. Elle m'a impressionné. J'ai, quoiqu'il en soit, auditionné une trentaine d'autres actrices asiatiques avant de revenir à elle. Selon moi, par son courage, sa confiance en elle et ses tripes, Michelle Yeoh est davantage qu'une comédienne. Dans **Demain ne Meurt Jamais**, elle est vraiment Wai Lin.



■ *Q (Desmond Llewelyn) et Bond : la classique démonstration d'un nouveau gadget* ■

Ne croyez-vous pas qu'il y a overdose de scènes d'action dans la deuxième partie de *Demain ne Meurt Jamais* ? Ça n'arrête pour ainsi dire pas...

Le public a considérablement évolué ces dernières années. Surtout aux Etats-Unis, depuis **Piège de Cristal**, ses suites, et les films de James Cameron qui reposent en grande partie sur de gigantesques scènes d'action. Les jeunes spectateurs sont désormais habitués à ce genre de spectacle, d'effets spéciaux. De nos jours, il faut être visuel pour capter leur intérêt. Dans le cas contraire, vous courez à l'échec. Honnêtement, je préfère les **James Bond** des années 60 à ceux d'aujourd'hui. Ils contenaient certes moins d'action, mais s'avéraient par contre plus inquiétants, plus effrayants même. Si quelqu'un reproche à **Demain ne Meurt Jamais** d'accumuler trop de séquences d'action dans sa deuxième moitié, je peux le comprendre puisque c'est la vérité.

Quel regard portez-vous sur James Bond. Qui est-il à vos yeux ?

Un anachronisme ambulant. Les espions britanniques ont disparu depuis longtemps déjà. James Bond est intelligent, pas spécialement intéressé par la violence. Il préfère régler les problèmes avec sa tête avant d'employer la méthode dure. Il est sophistiqué. Si le public l'aime encore, plus de trente ans après son apparition, c'est essentiellement à cause de son humour, de l'auto-dérision, de son élégance. C'est justement sur ce terrain que Sean Connery et Pierce Brosnan sont très forts. Ils savent se moquer d'eux-mêmes, de leur personnage, tout en demeurant macho, capables de prouesses sans pour autant être les plus performants dans tous les domaines.

■ Propos recueillis pas **Marc TOULLEC** et traduits par **Alexandre NAHON** ■

le changement dans la continuité

PIERCE BROSNAN

Traumatisé dans son enfance par GOLDFINGER, privé en 1986 de la succession de Roger Moore pour cause de contrat le liant à la série REMINGTON STEELE, Pierce Brosnan s'est désormais confortablement installé dans les pantoufles de James Bond. Mais, plutôt que de polir les icônes du passé, le comédien britannique envisage de dépoussiérer la maison Bond. Autant chercher à déplacer une montagne...



■ *James Bond : il est aussi «commander», officier de la marine* ■

Dans **GoldenEye**, on devinait Pierce Brosnan si impressionné d'incarner James Bond qu'il en perdait tous ses moyens ou presque. Il y était exactement comme un homme qui aurait rêvé d'une femme des années durant et qui n'oserait pas la toucher au premier rendez-vous galant. De 007, le comédien possédait le physique, l'enveloppe matérielle, mais certainement pas l'âme et les attitudes. Depuis, deux années se sont écoulées. Deux années pendant lesquelles Pierce Brosnan s'est enfin fait à cette idée : il est James Bond. *«Lorsque je me suis lancé dans* **GoldenEye**, *j'ai abordé le personnage comme si je m'étais posé cette question : Qui est ce type ?. J'avais à le rendre aussi réel que possible dans un monde fantastique. J'avais à lui donner une réalité non seulement pour que le public croit en lui, mais aussi pour moi en tant que comédien. Pour éviter que je m'efface totalement dans une accumulation d'effets spéciaux et de cascades».*
Hier amidonné par le trac, Pierce Brosnan s'épanouit dans un dix-huitième **Bond** porté sur la vague du succès mondial de **GoldenEye**. *«Interpréter un film ayant bénéficié d'un tel retentissement vous apporte accomplissement et fierté. Evidemment, vous trouvez toujours quelques rabat-joie qui prétendent que la franchise* **James Bond** *arrive à son terme, qu'il paraît désormais impossible d'en produire un autre. Mais le succès amène également une certaine confiance en soi, davantage de décontraction dans l'approche d'un rôle»* souligne le comédien irlandais, satisfait que **GoldenEye** ait ramassé plus de dollars que le plus rentable des **Bond** précédents. A savoir des recettes cinéma de 350 millions de dollars contre exactement 203 pour un **Moonraker** en deuxième position au box-office de l'espion britannique. Pas de quoi rendre jaloux les précédents interprètes du rôle. Tous, ou presque, se sont félicités des recettes et de la performance pourtant piètre de Brosnan. Tous à l'exception de George Lazenby, le maudit d'**Au Service Secret de sa Majesté**. *«Pierce Brosnan est un James Bond trop gentil. Je convenais bien mieux au personnage»* répondait-il à qui voulait l'entendre. Très peu de gens en fait. Pendant que George Lazenby crache son venin, Pierce Brosnan manie une deuxième fois le Walther PPK. Avec ce naturel cette apparente désinvolture que transmet l'apparition d'interminables files d'attente devant les cinémas.

La décontraction récemment acquise, Pierce Brosnan la manifeste essentiellement à travers une action non-stop. Une action soutenue de la première à la dernière image. Trop soutenue d'après les propos du comédien. *«C'est sûr, j'aurais préféré que* **Demain ne Meurt Jamais** *se concentre un petit peu plus sur les personnages. Les séquences d'action sont si abondantes que le scénario minimise l'importance des protagonistes. Le jeu des acteurs ne figure pas parmi les priorités de ce* **James Bond**. *Reste qu'il contient tout de même quelques séquences très intéressantes d'un point de vue purement dramatique. Il y a notamment les retrouvailles de Bond et de Paris Carver, une maîtresse qu'il a jadis plaquée par peur de s'engager dans une relation sérieuse. Et également la party dans le quartier général de Elliot Carver à Hambourg, toutes les scènes avec Michelle Yeoh et Jonathan Pryce. La liaison de James Bond et de Paris Carver, je l'ai suggérée. J'ai demandé aux scénaristes de développer un personnage de femme qui signifie réellement quelque chose pour Bond. Une sorte d'antidote à toutes ces groupies dotées de poitrine généreuse. Bond aime profondément Paris. Elle compte beaucoup à ses yeux»* Quelques minutes d'émotion dans un océan de cascades, de fusillades et de poursuites. La pause «sentiment» en somme. Une pause tout court pour un Pierce Brosnan soumis à certaines obligations pour garder la forme

«Tourner un **James Bond** *constitue toujours une expérience éprouvante.* **Demain ne Meurt Jamais** *l'a été bien plus que* **GoldenEye**. *Vous vous devez de tenir une forme physique excellente. Généralement, je me lève à 6 heures 30 du matin. Peu après, je fais un peu de gymnastique. Ce n'est pas toujours le cas, surtout lorsque je suis trop fatigué pour m'y plier, comme le lendemain d'une séquence d'action*



■ *Roulé-boulé et Walther PKK dans le quartier général d'Elliot Carver* ■



■ *La pose avantageuse, immuable depuis plus de trente ans, du plus aristocratique agent de sa Gracieuse Majesté* ■

par exemple. L'entraînement ne constitue pas une obligation, mais il faut toujours veiller à ne pas se laisser aller. D'ailleurs, à ce titre, les producteurs m'ont gratifié d'un entraîneur personnel. Je ne l'ai pas demandé, mais ils tenaient à ce que quelqu'un surveille ma ligne et me nourrisse donc en conséquence. Ce qui ne m'empêche pas, le soir après le dernier «coupez» du réalisateur, de me sauver du plateau pour siffler deux ou trois bières dans la roulotte qui me ramène chez moi. Si les séquences d'action fatiguent, les dialogues exigent de vous une grande concentration. Il faut dès lors se focaliser sur le script, ne pas se laisser divertir par autre chose. Si vous êtes concentré, si vous connaissez votre texte, alors c'est simple comme bonjour. Si, pour une raison quelconque, vous n'avez pas suivi ces consignes à la lettre, s'il subsiste quelque chose de confus dans votre tête, il faut impérativement reprendre vos esprits, mettre de l'ordre dans vos idées et retravailler le texte avec le scénariste et le réalisateur». James Bond, ce n'est pas du Shakespeare, mais cela demande tout de même un minimum d'attention.

Le plus dur dans un **James Bond**, est-ce les cascades ou les instants plus intimistes ? *«Je vais vous dire ce qui est le plus dur. Ce que je suis en train de faire en ce moment même. Répondre à vos questions, parler du film. Fondamentalement, cela revient toujours au même. N'empêche que vous vous devez de passer par là. Lorsque vous investissez autant d'énergie et de temps dans un film, vous risquez fort de ruiner tous vos efforts si vous refusez la promotion»*. Le mérite de la franchise au moins. Suivi d'un clin d'oeil lorsque l'interlocuteur le questionne sur la petite cicatrice qui lui barre la lèvre supérieure. *«N'allez pas croire que Teri Hather m'a mordu. Un cascadeur m'a simplement donné un coup de tête ! Un peu gênant certes, mais, à un moment ou à un autre, il faut bien qu'un pépin de ce genre vous arrive, surtout sur un film de cette dimension»*. Rien de grave quoiqu'il en soit. Pas de quoi faire passer l'envie à Pierce Brosnan de remettre le couvert dans un troisième **James Bond**. Un dix-neuvième **007** qu'il souhaite plus audacieux que les précédents. Un film qui changerait un peu le mobilier et prendrait quelques initiatives.

«J'*espère que nous irons plus loin encore dans la rénovation du mythe. Si* ***Demain ne Meurt Jamais*** *triomphe, j'espère que ce sera le cas car c'est un putain de bon film, rien ne s'opposera vraiment à des changements plus marqués. Pourquoi des cinéastes comme John Woo, Quentin Tarantino et John McTiernan ne mettraient-ils pas leur propre style au service de l'univers Bondien ? Je ne suis pas convaincu que les producteurs voient les choses dans cette optique, mais ne serait-ce pas excitant ?»*. Faudrait, pour réaliser ce rêve, violer l'une des chartes du code bondien : la nationalité du réalisateur. Tout réalisateur d'un **James Bond** doit être né sur le sol britannique. Pas de passe-droit à ce sujet. A moins, bien sûr, que les chiffres du box-office finissent par accroître le pouvoir de l'acteur au sein de la production. *«Je ne suis pas dupe à ce sujet. Je vis depuis suffisamment longtemps à Hollywood pour connaître tous les coups tordus et les revers de fortune. Les studios ne reconnaissent qu'une chose : la propension des comédiens à rapporter le plus d'argent possible. Je ne me fais donc aucune illusion sur la façon dont la plupart des producteurs me considèrent»*. Comme une poule aux oeufs d'or pour l'instant. Comme une star à soigner, à payer grassement.

Nourrissant des projets dans la production, Pierce Brosnan reconnaît que son nom associé à celui de James Bond lui a permis de réunir facilement les 5 millions de dollars nécessaires à **The Nephew**, un petit film tourné dans son Irlande natale. Il n'aurait certainement jamais vu le jour si **GoldenEye** avait bu la tasse. D'où son jeu rigide, mécanique. L'enjeu était d'importance. Car, en situation d'échec, il n'y aurait eu ni **Pic de Dante**, ni **Mars Attacks** ! Ni **Demain ne Meurt Jamais** !

■ M.T. ■

si James Bond était une femme...

MICHELLE YEOH

Révolution culturelle sur le front des aventures machistes de 007 : une femme se révolte en brisant à coups de lattes la tradition des beautés passives attendant que l'espion fasse d'elles son casse-croûte. Casse-tout, la Chinoise Michelle Yeoh se hisse au niveau de James Bond pour une version féminine du super-espion...



■ *L'union sacrée entre l'Asie et l'Occident* ■

Dans **Demain ne Meurt Jamais**, Michelle Yeoh interprète Wai Lin, agent secret déléguée par Pékin auprès du mogul mégalomane Elliot Carver, le milliardaire qui cherche à déclencher une troisième guerre mondiale afin d'asseoir son pouvoir. Une Bond girl dans la tradition des beautés en péril, ligotées sur des rails tandis que la locomotive arrive à vive allure ? Niet catégorique de l'intéressée. *«Quand vous pensez à une James Bond girl, vous visualisez immédiatement une greluche pleurnichant quelque chose comme «A l'aide James. Sauvez-moi !». Mon personnage ne leur ressemble pas. Je le considère comme l'équivalent de 007. Son égal. Elle possède son intelligence, le même instinct. Il n'y avait donc aucune raison que Wai Lin soit une comparse ordinaire, une faire-valoir. Mon personnage et James Bond ne tombent pas dans les bras l'un de l'autre. Ils ne couchent pas ensemble. Le scénario et les événements ne leur en donneraient d'ailleurs pas le temps».*
Bref, selon Michelle Yeoh, Wai Lin est la version féminine de James Bond. Une espionne qui n'a rien à envier à son homologue britannique. Une militante active du MLF en somme. *«Dans* ***GoldenEye****, M devenait une femme. Beaucoup ont réagi par «Une femme ? Drôle d'idée !», avant de découvrir Judi Dench dans le rôle et de se rattraper par «Mais pourquoi n'y avait-on pas pensé plus tôt ?». Vous vous devez d'apporter à* ***James Bond*** *une dimension nouvelle, quelque chose de neuf et d'excitant parce que les girls et les paysages exotiques ne peuvent plus seulement être des jolies filles et des cartes postales. Chaque* ***James Bond*** *nécessite une innovation. Wai Lin est l'innovation majeure de* ***Demain ne Meurt Jamais****».*

En experte de l'espionnage, Wai Lin s'introduit dans l'antre du méchant, décime sa garde prétorienne, n'hésite pas un seul instant à glisser à flanc de building, plonge et mitraille. Ce que fait James Bond, elle le fait. Rien à voir avec la soviétique Anya Amasova, alias Barbara Bach, alliée de Bond dans **L'Espion qui m'Aimait**. Une conquête nettement plus pondérée dans ses initiatives sportives et à la présence purement décorative. Un passé révolu. *«Lorsque j'ai commencé à tourner des films d'action, à la fin des années 80, mes producteurs et moi n'étions pas sûrs de l'accueil du public. C'était assez risqué dans la mesure où les hommes tenaient le haut du pavé, que les filles n'avaient que le droit de se taire et d'être belles. Finalement, l'engouement fut tel que Hong Kong continue encore aujourd'hui de produire des films de ce genre. A l'époque, les femmes tenaient à être vues et à se voir ainsi.* ***Demain ne Meurt Jamais*** *se place dans la même mouvance anti-machiste. D'ailleurs, les femmes asiatiques jugent Wai Lin avec fierté. Les hommes semblent enfin avoir compris qu'une personne de l'autre sexe peut rivaliser avec un personnage masculin comme James Bond, lui tenir tête et montrer que la femme des années 90 n'accepte pas la docilité comme une qualité».*

Michelle Yeoh ne cache pas son bonheur de ne pas être la nième victime du charme ravageur du barbouze britannique.
Comment cette action-star du cinéma de Hong Kong est-elle arrivée sur le projet **Demain ne Meurt Jamais** ? Un peu par hasard. Via le remake américain sans cesse ajourné de **The Killer** de John Woo. Il fut question, quelques semaines durant, que Michelle Yeoh féminise le rôle tenu par Chow Yun-Fat dans l'original. *«J'ai eu la chance de rencontrer Jeff Kleeman, un cadre important de* Metro Goldwyn Mayer/Les Artistes Associés. *C'était il y a bientôt deux ans à Los Angeles. A ce moment là,* ***GoldenEye*** *était en train de marcher du tonnerre. Jeff Kleeman m'a confié que je serais parfaite pour un prochain* ***James Bond****. J'étais très contente car j'adore le personnage depuis mon enfance. Je me souviens qu'à la maison mon frère rêvait tout haut d'être 007, d'être entouré de belles nanas ! Jeff Kleeman s'est mis en rapport avec mon manager, Terence Chang, pour lui dire qu'un scénariste travaillait déjà sur un personnage écrit sur mesures pour moi. Nous avons accordé nos emplois du temps».* Voilà comment Michelle Yeoh, star dans toute l'Asie, se retrouve sur une production internationale de 80 millions US à distribuer des baffes et des coups de pied plus cinglants que ceux d'un Van Damme. Voilà également comment elle répète son numéro de **Police Story 3** où, partenaire de Jackie Chan, elle incarne une femme-flic de Pékin associée à un flic de Hong Kong dans la chasse d'un puissant trafiquant de drogue. Entre **Police Story 3** et **Demain ne**



■ *Seule erreur de Wai Lin : elle ne frappe pas à la porte avant d'entrer !* ■



■ *Wai Lin : l'égal féminin et chinois de James Bond. Une girl qui en remontre à l'espion britannique !* ■

Meurt Jamais, les similitudes abondent, notamment une étourdissante poursuite usant à la fois d'un hélicoptère et d'une moto. Pas étonnant puisque le scénariste Bruce Feirstein avoue qu'il compte parmi les fans de longue date de Michelle Yeoh. Une évidence.

Si Michelle Yeoh intéresse les huiles de *Metro Goldwyn Mayer* et des *Artistes Associés*, elle passe néanmoins par la case «auditions», pratique fort répandue aux Etats-Unis et à laquelle se soumettent même les noms les plus illustres. *«C'est sûr, les producteurs de* **Demain ne Meurt Jamais** *tenaient à ma participation. Il fallait néanmoins que je prouve à la cantonade que le duo que Wai Lin forme avec James Bond fonctionne selon une «chimie» cinématographique. Les auditions furent une expérience enrichissante. Comme le passage d'un examen. Pierce Brosnan et moi avons donc interprété une scène absente de la version définitive du scénario. Elle montrait James Bond et Wai Lin discutant de leur passé, du business de l'espionnage, des contraintes de l'espionnage. Mon personnage évoquait notamment la disparition tragique de certains de ses proches. Pierce Brosnan fut d'une aide précieuse dans la mesure où il a immédiatement compris quel défi ce bout d'essai constituait pour moi»*. Une formalité en somme, histoire de rassurer les bailleurs de fonds sur le potentiel de cette Malaysienne de 35 ans, célébrissime en Asie mais rigoureusement inconnue en Occident. Mais, au-delà de ses compétences de comédienne, Michelle Yeoh ne tarde pas à rogner des parts de terrain qui composent traditionnellement le patrimoine de 007. *«Sur le tournage de ma première séquence d'action, j'ai littéralement bluffé l'équipe. J'y cognais quatre adversaires en simulant des coups de pied en pleine tête. Les gens, médusés, se regardaient en disant : «Tu as vu ça ?». Les producteurs ont réagi en donnant à la scène une importance qu'elle n'avait pas à l'origine. Ils ont donc engagé le chorégraphe en arts martiaux avec qui j'ai l'habitude de travailler, mon équipe personnelle de cascadeurs. Soyons honnête. Dans le domaine de l'action à mains nues, les Chinois surpassent nettement les spécialistes hollywoodiens. Mieux vaut nous laisser faire dans ce cas. En montrant ce dont j'étais capable, j'ai ainsi pu obtenir quelques minutes de bagarre rien qu'à moi. Wai Lin rentre donc dans les annales de l'histoire des* **James Bond** *pour être la seule femme qui ait sa propre scène d'action»*. Très fière Michelle Yeoh de cette empoignade acrobatique dans une remise servant de façade à une installation ultra-sophistiquée d'espionnage et de communication. Une empoignade courte et percutante qui semble extraite d'un polar de Hong Kong.

Grâce à la baston et à la régression du machisme, Michelle Yeoh s'impose au générique de **Demain ne Meurt Jamais** comme l'alter-ego de 007. Elle se place si bien qu'elle intervient même sur le nom de son personnage. *«Au départ, Wai Lin s'appelait Lin Pow. En chinois, Pow signifie littéralement «petite friandise». Ce n'était pas de mon goût de porter un nom aussi typique des* **James Bond** *que Pussy Galore et Xenia Onatopp. En sortant un soir avec un couple d'amis à Hong Kong, j'ai eu l'idée de proposer Wai qui se traduit par «patriote». Un choix qui définit clairement le rôle»*. Ce rôle que Michelle Yeoh défend bec et ongles, au point de s'identifier totalement au personnage, d'en faire sa propriété exclusive. *«Nul autre que moi aurait pu incarner Wai Lin»*. La karatigresse aurait-elle la grosse tête ? *«En travaillant sur* **Demain ne Meurt Jamais**, *j'ai toujours gardé à l'esprit que je jouais dans un* **James Bond** *dont le héros central demeure, par conséquent, James Bond lui-même»* termine Michelle Yeoh rattrapée par une modestie obligée. Peut-être le plébiscite de Wai Lin dans ce dix-huitième **007** offrira-t-il à la comédienne chinoise et à l'espionne qu'elle interprète un film tout entier ? Une possibilité à prendre au sérieux pour celle qui reste au générique de tant de films d'action made in Hong Kong sous le nom de Michelle Khan.

■ M.T. ■

le Napoléon de la communication

JONATHAN PRYCE

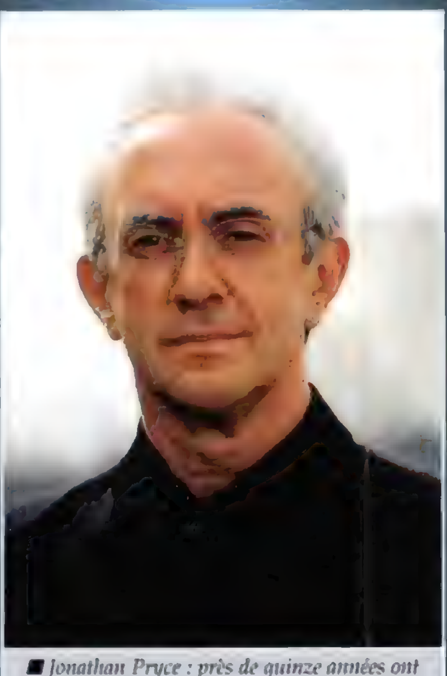
Il était le petit fonctionnaire rêveur de BRAZIL, le président Peron aux côtés de Madonna dans EVITA et une foule d'autres personnages au cinéma, à la télévision et au théâtre. Comédien caméléon, rompu à tous les registres, à l'humour débridé et à la plus sombre des tragédies, Jonathan Pryce s'essaie à l'interprétation du vilain en chef d'un JAMES BOND, un titre honorifique auquel il apporte une touche toute personnelle...



■ *Elliot Carver : tous les coups sont permis dans la conquête de nouveaux marchés* ■

«Je n'ai jamais ressenti l'ardent besoin de jouer le grand vilain d'un ***James Bond****»* lance aussitôt Jonathan Pryce, interprète d'Elliot Carver, un patron de presse qui se targue d'une diffusion de 100 millions d'exemplaires pour son quotidien mondial *Demain*. *«Bien sûr, j'ai toujours pensé qu'une telle possibilité serait une expérience réjouissante. Ça ne m'aurait pas fendu le cœur que les producteurs de* ***Demain ne Meurt Jamais*** *ou d'un prochain film ne pensent pas à moi. Quand le scénario de celui-ci est arrivé dans ma boîte à lettres, j'ai trouvé Elliot Carver très séduisant et très intéressant dans sa manière de pasticher, de dire la vérité sur des magnats de la communication comme Ted Turner, William Randolph Hearst et Rupert Murdoch. Elliot Carver n'est pas un vilain ordinaire, une caricature. Il se base sur des gens réels, des faits tout aussi tangibles, des vérités, via les observations d'un scénariste qui connaît le milieu des médias pour y avoir longtemps travaillé. Le manuscrit de* ***Demain ne Meurt Jamais*** *m'a été envoyé à un moment de ma carrière où producteurs et réalisateurs ne me proposaient que des rôles d'homosexuel, succès de* ***Carrington*** *oblige»*. Carver, c'est un méchant du nouveau millénaire, forcément mégalomane, charismatique et avide de puissance. Un méchant qui dispose d'un satellite, d'une base marine et des services d'un techno-terroriste. Le mogul total trônant sur un arsenal que certaines nations ne peuvent s'offrir.

«Après avoir accepté le rôle, j'ai tenu à m'investir dans sa construction. Roger Spottiswoode et moi avons développé ensemble la personnalité d'Elliot Carver. Nous nous sommes ainsi constamment référé à Ted Turner et CNN. Avant que la Guerre du Golfe éclate, CNN était au bord du gouffre, prête à déposer le bilan. Le conflit a vraiment sauvé la chaîne de la faillite. Elliot Carver agit exactement comme ses responsables. Il met en scène l'information, crée sa propre guerre et des situations dont il possède l'exclusivité absolue, ce qui lui permet toutes les manipulations». Et, notamment, de faire monter la tension entre la Chine et la Grande-Bretagne en insistant sur le meurtre de l'équipage du bâtiment de guerre envoyé par le fond. *«Je crois que nous avons réussi à créer non pas un énième méchant face à Bond, mais un monstre étroitement lié au pouvoir croissant des médias»*. Un Ted Turner qui s'identifie à un grand conquérant aux armes aussi efficaces que discrètes. Dans un discours, Elliot Carver abat ainsi ses cartes. *«César avait ses légions, Napoléon ses armées et j'ai mes divisions : les journaux, la télévision, les magazines. 8.000 journalistes dans 132 pays. Au siècle prochain, Monsieur Bond, les grandes batailles ne se livreront pas pour des motifs territoriaux ou politiques, mais pour le contrôle de l'esprit de la population. Pour savoir ce que les gens pensent. Ce qu'ils mangent. Ce qu'ils portent. Ce qu'ils achètent. L'information est le pouvoir»*. Une tirade édifiante qui situe un individu que James Bond prend d'autant plus en inimitié qu'il donne son nom à une femme cher à son cœur, la belle Paris. Quand celle-ci s'offre à son amour passé, Carver le prend mal. Très mal. A James Bond, il en veut pour sa curiosité professionnelle, sa propension à mettre le nez dans ses affaires. Mais également pour les cornes du cocufiage qu'il lui fait porter. Par conséquent, logique que Carver prenne un malin plaisir à écrire lui-même la nécrologie de l'espion. Avant même qu'il ne soit exécuté selon une méthode asiatique qui consiste à écorcher un homme tout en le maintenant le plus longtemps possible en vie. Avouable pour un Gengis Khan. Certainement pas pour un capitaliste a priori respectable.



■ *Jonathan Pryce : près de quinze années ont passé depuis le mémorable* ***Brazil***... ■

«Élément très intéressant : Carver présente deux visages. En public, il se montre sous l'aspect d'un homme généreux, œuvrant pour la charité. En privé, c'est quelqu'un d'extrêmement dur, qui prend un plaisir sadique à anéantir ses rivaux. Le sadisme physique, il le délègue à son homme de main, Stamper. A dire vrai, Carver ne tire aucune jouissance à assister aux séances de torture. Pour lui, c'est seulement une nécessité en termes de business».

Que ne ferait pas Elliot Carver pour croquer seul dans la pomme du marché chinois des médias ? Il fait le mal et le clown lorsque Wai Lin, dans un ultime sursaut, tente de se jeter sur lui. Amusé, Carver lui réplique par une humiliante imitation de Bruce Lee improvisée sur le plateau par son interprète. Une initiative heureuse de la part d'un comédien finalement très satisfait de rentrer dans la famille Bond. *«En tant que méchant, vous n'avez droit qu'à un film. Pas plus. Mais Elliot Carver pourrait être le premier adversaire de 007 à réapparaître car, grâce à la technologie et la communication, il aurait pu prendre la précaution de programmer son double infographique dans le cyberspace»*. Et James Bond d'affronter un ersatz du Cobaye dans sa prochaine aventure !

■ M.T. ■

l'étoile filante
TERI HATCHER

Révélée par la série LOÏS & CLARK : LES NOUVELLES AVENTURES DE SUPERMAN, Teri Hatcher n'a guère brillé au cinéma jusqu'à présent. Passent inaperçus son interprétation de l'épouse d'un gangster cajun dans VENGEANCE FROIDE et son rôle de salope de DEUX JOURS À LOS ANGELES. Ce n'est pas le cas de sa brève apparition dans DEMAIN NE MEURT JAMAIS...

Teri Hatcher n'occupe pas l'écran plus de dix minutes dans **Demain ne Meurt Jamais**. Elle tient toutefois un rôle crucial. *«Un rôle plus important par ce qu'il implique que par la durée. Paris Carver motive l'histoire et les actes de James Bond. C'est la première fois en dix-huit films que l'on évoque son passé émotionnel. Cela rend unique la présence de cette ex-maîtresse brutalement abandonnée. Plus consistante également dans la mesure où elle n'est pas une récréation pour le héros. Paris fait également face à un douloureux dilemme. Elle doit choisir entre la loyauté à un mari cruel, peu scrupuleux, et l'aide qu'elle pourrait apporter à son amant. Sa décision détermine une large part de l'action»*. Ainsi, Teri Hatcher dépeint l'épouse rayonnante d'un requin de la communication dont les mâchoires finissent par se refermer sur elle sans qu'il ne manifeste le moindre regret. Un rôle effectivement éclair, en rupture de la classique et très décorative James Bond girl dont Teri Hatcher dépasse d'ailleurs l'âge. Différent et davantage dans les normes bondiennes, il l'aurait été si Monica Belluci, un temps pressentie, l'avait effectivement tenu. Le rôle de Paris Carver, Teri Hatcher l'interprète quasiment à la sauvette. *«Le lundi, je terminais le tournage d'un épisode de* **Loïs & Clark**. *Le mardi, je prenais un vol pour Londres et le mercredi j'étais au lit avec Pierce Brosnan. Etant dans le métier depuis un moment, ce n'est pas la première fois que je suis confrontée à un emploi du temps serré. A peine débarquée de mon avion, j'étais déjà dans les mains de Lindy Hemming, la costumière. Le lendemain, j'étais au travail, réveillée à 5 heures 30 pour passer au maquillage une heure plus tard, même si je ne tournais pas avant 11 heures. Tout est allé si vite que je n'ai pas eu le temps de penser à quoi que ce soit pendant mes neuf jours sur le plateau. Neuf jours pendant lesquels je n'ai pas beaucoup fermé l'oeil. Au moment où James Bond découvre le cadavre, je n'avais dormi que six heures en quatre jours. Cela m'était donc extrêmement aisé de faire la morte toute la journée pendant que les autres comédiens s'activaient autour de mon cadavre !»*. Autrement dit, Teri Hatcher plonçait du sommeil du juste pendant que Pierce Brosnan manifestait son chagrin en tuant son exécuteur, le Dr. Hoffman



■ *Teri Hatcher : la fiancée de Superman en ex-maîtresse de 007 !* ■

Autre singulier «détail» à l'actif de la comédienne : enceinte, elle cache à tous une grossesse de trois mois certainement liée à son désir d'interpréter un personnage furtif. «C'est *mon conjoint qui m'a poussée à accepter malgré mon état. Pour me convaincre, il m'a lancé quelque chose comme : «Tu dois vraiment le faire car je réaliserais un rêve en pouvant dire que je suis marié à une James Bond girl !». Je ne pouvais pas lui refuser ça»*. Et Teri Hatcher, pour lui donner satisfaction, de cacher la vérité aux cadres de la *Metro Goldwyn Mayer*, de peur que ceux-ci la remplacent au pied levé. *«L'idée de leur révéler mon état me rendait si nerveuse»* plaide aujourd'hui la comédienne dont la silhouette à l'écran, mise en valeur par une superbe robe noire Versolato, ne trahit pas un seul instant la maternité.

■ M.T. ■

le bonheur d'avoir mal
GOTZ OTTO

A 29 ans, Gotz Otto rentre dans le bestiaire des méchants auxiliaires de la saga bondienne en tant que chef de la sécurité d'Elliot Carver. Une occasion en or pour ce comédien très actif à la télévision allemande, sur les planches, et dont la filmographie intègre un certain film de Steven Spielberg, LA LISTE DE SCHINDLER...

Deux mètres ou presque, une tignasse blanche coupée en brosse, des yeux perçants, un visage dur taillé à la serpe... L'allemand Gotz Otto en impose dans le style Dolph Lundgren à ses débuts. Le style tueur froid, méthodique, chargé des basses œuvres d'Elliot Carver. C'est par le biais de la responsable de casting Debbie Mc Williams que Gotz Otto arrive sur **Demain ne Meurt Jamais**. Il y a de cela trois ans, celle-ci le retient pour une coproduction TV entre l'Allemagne et la Grande-Bretagne, **The Wanderer**. Chargée de donner à chaque protagoniste du dix-huitième **James Bond** le visage qui lui convient le mieux, Debbie McWilliams pense immédiatement à lui. *«Debbie m'a contacté pour me demander si cela m'intéressait de rencontrer la productrice et le réalisateur du prochain* **James Bond**. *A peine avait-elle terminé sa phrase que j'avais déjà répondu oui. Là-dessus, j'ai pris le premier avion pour Londres où j'ai fait la connaissance de Roger Spottiswoode et de Barbara Broccoli. Lorsque je suis entré dans son bureau, elle était au téléphone. Interrompant sa conversation, elle m'a offert de me présenter en cinq secondes. Ce à quoi j'ai répondu : «Je suis grand, je suis méchant, j'ai du culot, je suis allemand». Je pense que ma répartie l'a persuadée de me confier le rôle de Stamper»*. Ou le poste de Lieutenant d'Elliot Carver, une brute sadique qui mitraille des marins à la mer, qui menace Bond de venger la mort de son mentor, le Dr. Koffman, en battant un record d'écorchage à vif. Caractéristique particulière : Stamper ne réagit pas à la douleur. La douleur, il l'apprécie même, fort d'une intervention sur son code génétique qui change la souffrance en plaisir. Pratique dans l'exercice de la profession de malabar psychotique.



■ *Gotz Otto est Stamper, l'exécuteur des basses œuvres d'Elliot Carver* ■

«Physiquement, j'ai dû sensiblement me métamorphoser. Roger Spottiswoode tenait à ce que [illegible] les cheveux et que je porte des verres de contact pour changer la couleur de mes yeux. Il voulait que Stamper ait un aspect étrange. Tout le monde s'est habitué à ma nouvelle tête, à l'exception à la plus jeune de mes filles, Mia. Il a lui fallu quelques secondes pour se rendre compte qu'elle avait son père face à elle. Ce look, elle le haïssait». Résultat à l'écran : un balèze glacial dont le sourire tordu traduit de sombres pensées. *«Stamper, c'est le genre de peau dont il faut se débarrasser une fois que vous quittez le plateau. Pas question de l'amener chez soi sous peine de lui ressembler à longue échéance, de devenir un mass murderer. A Stamper, je n'ai pas essayé d'inventer un passé, de lui trouver des circonstances atténuantes. Je le vois simplement dans le prisme d'un sujet excessivement loyal, qui obéit immédiatement aux ordres de son boss, qui en tire un plaisir évident. Dangereux de l'ébranler dans ses convictions tellement il est replié sur lui-même. C'est précisément ce que je ressens lorsque je porte ses vêtements, lorsque je tiens fermement une arme»*. La pilosité capillaire blanche comme neige coiffée façon George Clooney, à savoir à l'antique, l'oeil clair et vif, Gotz Otto est un donc un récif à peine humain à contourner impérativement.

■ M.T. ■

Un remake de plus à l'actif d'Hollywood... Un remake de trop !

CHACAL

Un sujet prometteur, un matériau de base solide, deux stars charismatiques, des moyens considérables... A première vue, ce CHACAL possédait tous les atouts pour ne pas tomber sous le coup d'une comparaison fâcheuse avec l'original de 1973. A première vue seulement, car le résultat laisse à désirer. C'est le moins que l'on puisse dire de ce remake qui collectionne les bourdes avec une constance forçant le respect !

Lorsque les idées viennent à manquer aux employés des studios hollywoodiens, ceux-ci promènent leur regard sur les rayons de leur vidéothèque personnelle, en quête d'une antiquité qui aurait grandement besoin d'un lifting. Une fois repérée, une fois vérifié qu'un autre prédateur n'en aurait pas acquis les droits, la relique n'a plus qu'à se soumettre de la manière la plus docile du monde à un nouveau traitement. Un mauvais traitement pour ce qui relève du roman de Frederick Forsyth et de sa première adaptation à l'écran, le **Chacal** que Fred Zinnemann tourne en 1973. Un bon livre, un bon film dont il fallait mettre l'histoire au goût du jour pour intéresser le public des années 90. Le producteur James Jacks s'y attelle. C'est lui le coupable, c'est lui qui découvre à la télévision le **Chacal** original et se prend d'affection pour son haletant compte à rebours.
*«**Chacal** inaugura à son époque une nouvelle génération de thrillers, ainsi qu'un nouveau genre de héros : le tueur était beaucoup plus intéressant que l'austère policier qui le traque»* plaide Jacks pour sa défense. *«Je me suis dit : on peut en faire un remake, parce que l'idée est excellente. Mais comment ? Ma première pensée fut qu'il était hors de question de reprendre l'histoire de l'attentat contre le Général de Gaulle. Il fallait que ce soit un film contemporain. Et puis, s'il y avait une faille dans le film original, c'est que l'on n'est pas sans ignorer que De Gaulle n'a pas été assassiné».* Une... faille dites-vous ? Si il y a une «faille» dans le **Chacal** original, il y a carrément erreur dans le remake. Une monumentale erreur qui dure deux heures quatre minutes très exactement. Ce qui n'empêche pas Jacks de considérer le film de Fred Zinnemann avec une certaine hauteur. *«Je voulais que notre **Chacal** soit conçu comme un film à part entière, pas comme un documentaire».* Le terme «documentaire» désigne le style neutre, limpide et ultra-réaliste de la très efficace mise en scène de la première adaptation du roman de Forsyth. Un style effectivement proche du documentaire, très puissant dans la mesure où il colle à une réalité sans fioriture. D'où le sentiment que De Gaulle échappa de peu aux balles du tueur.

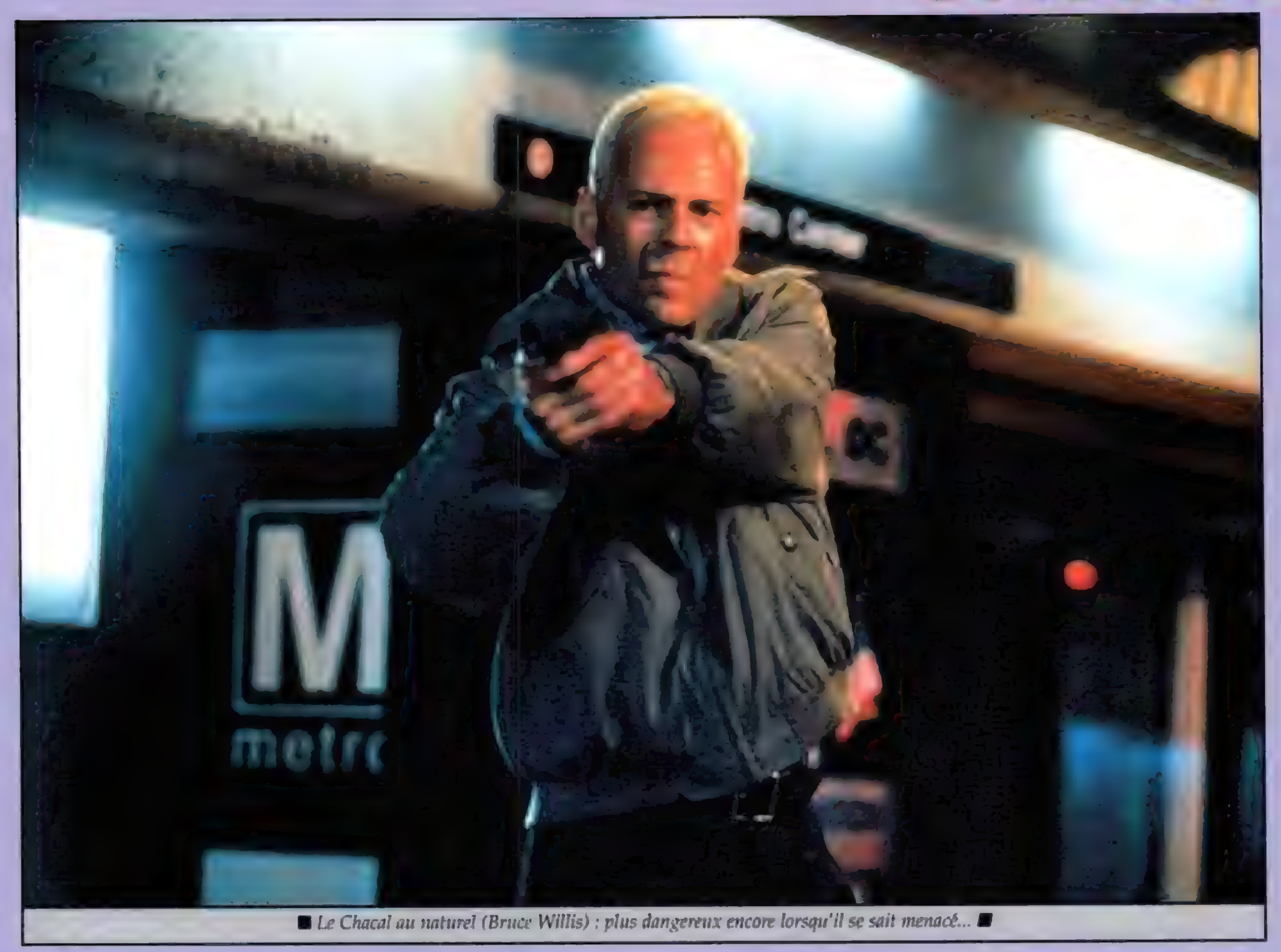


■ *L'un des monstrueux déguisements du Chacal, représentant en postiches* ■

Un remake pur et simple de **Chacal** constituant un anachronisme, James Jacks demande au scénariste Chuck Pfarrer, avec qui il avait déjà bossé sur **Chasse à l'Homme**, de rédiger un nouveau scénario. Amnésique, Chuck Pfarrer rend sa copie en oubliant un détail qui porte pour nom **Dans la Ligne de Mire**. Ben oui, d'une pierre, il fait deux coups : il signe deux remakes sans même s'en rendre compte. Celui de **Chacal** et celui du thriller présidentiel interprété par Clint Eastwood. Merveilleux !
Qui Chacal vise-t-il en 1997 ? Un puissant homme d'Etat ? Un gêneur qu'un gouvernement terroriste aimerait bien refroidir ? Pas du tout. Rien qu'une rombière emperlousée, la femme du Président des Etats-Unis. Pourquoi ? Parce que le nouvel ordonnancement de son chignon déplaît à un admirateur maniaque de bon goût capillaire ? Non, parce qu'un mafieux russo-tchétchène veut venger la mort de son frère, tué par le FBI lors d'une opération à Moscou. Le chagrin et l'honneur d'un criminel n'ayant pas de prix, Terek Murad investit 70 millions de dollars dans sa revanche contre les USA. Inflationnistes les cachets des tueurs. Il recourt donc aux services d'une fine gâchette rentrée dans la légende, un certain Chacal dont personne ne connaît la véritable identité. Mais c'est Bruce Willis bien sûr ! On l'a reconnu avec sa tignasse jaune poussin du **Cinquième Elément**, son sourire enjôleur et son œil de velours. Il pourrait égorger une mémé, violer son chienchien qu'on le trouverait quand même sympathique le Bruce. Problème, dans **Chacal**, il s'efforce à ne pas l'être. Visage fermé, expressions réduites au minimum, verbe rare... Il en fait effectivement peu dans le genre glacial, sans plus de coeur qu'Alain Juppé.
Son image lui collant à la peau, il ne fait pas plus illusion dans le rôle que John Wayne dans celui de Gengis Khan. Et on le couvre de postiches, de grosses lunettes, de perruques, de faux bides comme s'il incarnait l'un des espions-caméléons de ***Mission : Impossible***. Ce qui fait marrer les enfants au pied du sapin de Noël ne marche pas forcément à l'écran. Bruce Willis et sa clique auraient dû demander conseil à Val Kilmer, ridiculisé par les inénarrables déguisements du **Saint**.



■ *Declan Mulqueen (Richard Gere) : la rédemption d'un ancien armurier de l'IRA* ■



■ *Le Chacal au naturel (Bruce Willis) : plus dangereux encore lorsqu'il se sait menacé...* ■

Voilà, Monsieur James Jacks, c'est là que vous auriez pu faire preuve d'intelligence. Bruce Willis coûte cher. Pas 70 millions de dollars, disons dans les 15-20. Il coûte la peau du cul. Un inconnu ou presque aurait pris 500.000 dollars à tout casser et aurait aussitôt convenu. Par sa seule présence et son anonymat. Exemple : Edward Fox dans le premier **Chacal**. Une tête pas très connue, une bouille de contrôleur SNCF, un physique passe-partout et les gestes, les expressions d'un robot. Et il faisait peur, on y croyait à ce Chacal estampillé 1973. Pas à Bruce Willis auquel on brûle en permanence de lancer «Allez Bruce ! Enlève ton masque. Ça suffit !». Effectivement, ça ne dure que trop. Et James Jacks de poursuivre dans la justification de ses choix hasardeux.

«Peu importe que le personnage soit du bon ou du mauvais côté, mais il doit exceller dans ce qu'il fait. C'est le cas du Chacal : il est si performant dans son domaine qu'il gagne le soutien du public. Il fallait donc lui opposer un protagoniste à son niveau, doué dans son domaine, afin qu'il ait un crédit équivalent, pour qu'il soit un peu «notre» Chacal. C'est ainsi qu'a été conçu Declan Mulqueen. Dans le passé, il a travaillé pour l'IRA, côtoyé le Chacal et purge à présent une longue peine de prison». Pourquoi aux Etats-Unis et pas en Grande-Bretagne ? Le scénario ne le précise nullement. *«Il saura mieux que quiconque comment arrêter le Chacal, parce qu'il est finalement très proche de lui».* D'où, pour sceller des liens très forts, une sombre histoire de femme entre les deux hommes. Si sombre que le récit l'évoque en deux mots. Faut suivre pour comprendre. Armurier de l'IRA, Declan Mulqueen piste son vieil ennemi, flanqué du directeur adjoint du FBI (Sidney Poitier) et de Valentina Koslova (Diane Venora, la seule qui tire son épingle du jeu), transfuge des Services Spéciaux russes.

■ *Valentina Koslova (Diane Venora) et Mulqueen : quand l'ex KGB rencontre l'ex-IRA* ■

«*J'ai voulu faire un film qui échappe aux traditionnels stéréotypes hollywoodiens*» affirme Michael Caton-Jones, réalisateur de **Memphis Belle**, **Rob Roy** et **Chacal**. *«Les personnages de **Chacal** n'ont rien de manichéen et le ton s'avère très sombre».* A croire que le cinéaste parle d'un autre titre parce que, justement, **Chacal** présente à peu près toutes les caractéristiques d'un produit hollywoodien pesé, calibré, minuté pour que les deux stars aient le même temps de présence à l'écran. Pas de jaloux. Pas non plus de face-à-face anthologique façon Al Pacino/Robert De Niro dans **Heat**. Pas de ça ici, mais deux stars qui font soit leur numéro soit du contre-emploi guère convaincant. A sauver la forme olympique de Sidney Poitier qui, à plus de 70 ans, court comme un beau lièvre ; la présence de Mathilda May dans la peau d'une ex de l'ETA toujours d'attaque malgré une planque de mère de famille aimante ; ou encore ce mafieux cabotin qui plante une francisque dans le crâne d'un lieutenant qu'il aimait pourtant comme un fils...

La véritable vedette de **Chacal**, c'est le sidérant fusil de Bruce Willis. Une arme de science-fiction qui se passe de tireur derrière la lunette. Un discret ordinateur portable, un stylo-guide, une caméra miniaturisée et un téléphone portable... L'arme parfaite dissimulée dans un van. Un calibre de 20 millimètres, une puissance de feu de 2.100 balles à la minute... Ancien des commandos de marine, le scénariste Chuck Pfarrer se félicite de ce joujou digne d'un tir de DCA. Le seul mérite de ce film dont Hollywood aurait très bien pu se passer. Dont ses producteurs doivent regretter la «bonne idée». Avec 28 millions de dollars de recettes en deux semaines, soit un tiers de son budget, c'est loin d'être le coup juteux escompté.

■ **Marc TOULLEC** ■

UFD présente Bruce Willis & Richard Gere dans une production **Mutual Film Company/Alphaville** *CHACAL* (*THE JACKAL* - USA - 1997) avec Sidney Poiter - Diane Venora - Mathilda May - J.K. Simmons - Richard Lineback **photographie de** Karl Walter Lindenlaub **musique de** Carter Burwell **scénario de** Chuck Pfarrer d'après le scénario de Kenneth Ross et le roman de Frederick Forsyth **produit par** James Jacks - Sean Daniel - Kevin Jarre - Michael Caton-Jones **réalisé par** Michael Caton-Jones

28 janvier 1998 **2 h 04**

Dans l'écrin d'une titanesque épopée maritime, une bouleversante love-story...

TITANIC

ATTENDUE, ÉPIÉE, AJOURNÉE, LA MÉGA-PRODUCTION DU RÉALISATEUR DES TERMINATOR ET DE ALIENS FAIT ENFIN RETENTIR SES CORNES DE BRUME. LA TRÈS SONORE MÉLODIE D'UN CHEF-D'ŒUVRE DONT L'ÉMOTION POIGNANTE N'A D'ÉGAL QUE LE GIGANTISME DU ROMANESQUE...

Était-ce bien raisonnable, Monsieur Cameron, d'engloutir la bagatelle de 200 millions de dollars dans un film ? 200 millions de dollars puisés majoritairement dans les comptes en banque de la *20th Century Fox*. L'argent bien mal gagné d'**Independence Day** en somme. Autant réinvestir ces recettes dans un projet qui en vaille la peine, même inflationniste, glouton. Mais James Cameron n'est pas le Michael Cimino qui, sur **La Porte du Paradis**, ne maîtrisa jamais ses dépenses. James Cameron sait parfaitement où il va. Il sait précisément ce qu'il veut. Et ce qu'il veut a un coût. Le coût exorbitant de la reconstitution incroyablement détaillée du Titanic. Il ne manque ni une petite cuillère aux couverts, ni une dorure aux uniformes, ni une dentelle aux toilettes. Ni une cerise sur les pâtisseries. Un travail proprement démentiel, digne d'un historien maniaque. James Cameron est cet historien, attentif à ce que beaucoup auraient jugé superflu. Attentif même à ce que le regard ne perçoit pas immédiatement à l'écran. Pourquoi dans ce cas attacher une telle importance à la moindre sculpture sur une boiserie, à la petite serviette de table ? Pour créer une illusion qui rejoint la réalité. Pour créer une réalité dont on ne saurait remettre en doute l'authenticité. Pour que les interprètes eux-mêmes soient leur personnage, collent intimement à leur rôle. Pour que Kate Winslet soit Rose Dewitt Bukater, que Leonardo DiCaprio soit Jack Dawson. Pour qu'ils aient le sentiment de tourner sur les lieux mêmes de l'action, sur le pont et dans les cabines du Titanic, James Cameron crée cette réalité dans un gigantisme qui renvoie directement à l'âge d'or hollywoodien des fresques épiques doublées d'histoire d'amour. Du grand romanesque, puis la tragédie, lorsque le 14 avril 1912, la coque du paquebot réputé le plus grand, le plus robuste du monde percute un iceberg. Tout ça parce que, occupés à regarder deux tourtereaux s'étreindre, les deux vigies n'auront pas détecté à temps, dans une nuit noire, la montagne blanche de glace. Des ■ ■ ■

■■■ lors, James Cameron aurait pu céder aux clichés du film catastrophe, au pathos puéril. Non. Il persévère dans le récit de la love-story entre l'adolescente riche Rose Dewitt et le globe-trotter Jack Dawson, passager de la troisième classe. Tandis que le titan des mers entre dans la légende, Rose Dewitt et Jack Dawson se cherchent, se trouvent, échappent à Cal Hockley, le fiancé férocement jaloux de la jeune femme.

Cette histoire, c'est Rose Dewitt elle-même qui la narre. Quatre-vingt ans plus tard, à l'équipage ému d'un navire de recherche, mouillant au-dessus de l'épave du Titanic où il espèrent trouver un trésor, un précieux pendentif. Ils récoltent quelques bibelots, quelques objets et, dans un coffre, un dessin miraculeusement préservé. Un nu. Celui de la jeune femme que fut Rose Dewitt. Sur le Titanic, la pimbêche gâtée qu'elle était s'est métamorphosée au contact de l'homme de sa vie. Brock Lovett et ses chasseurs de trésor ne ramènent pas de pierres de grande valeur, d'inestimables rubis. Ils ramènent plus précieux encore. L'histoire de Rose Dewitt et de Jack Dawson que James Cameron dépeint avec le faste, le panache qui s'impose. Avec cette ampleur logistique qui s'accorde avec la force émotionnelle des sentiments comme le plus discret des violons s'accorde à un orchestre symphonique. Emotions et grand spectacle ne forment finalement qu'un dans **Titanic**. Plus qu'une habitude chez James Cameron, une volonté de traiter les affaires du coeur sans remettre en cause la notion de grand spectacle. La réconciliation des couples défaits ou menacés de **Abyss** et de **True Lies** ne se déroule-t-elle pas ainsi ? L'intimiste, James Cameron le mêle au spectaculaire. Ce spectacle qu'il préfère à l'illustration minimaliste de thèmes propres à s'exprimer dans une chambre de bonne.

Les dollars, James Cameron ne les jette pas par les hublots comme Jan de Bont sur le misérable **Speed 2**. Il en fait un bel usage, au service d'une histoire bouleversante, immortelle. Pas d'un ego surdimentionné. Pas née d'un impérieux besoin d'intégrer le Livre des Records. Même usage des effets spéciaux, à la fois si discrets et si présents, indétectables malgré leur évidence dans la méticuleuse description du naufrage. Impressionnants et crédibles au point de reculer très loin les limites du possible. De plonger les spectateurs dans l'eau glaciale. De montrer ce qu'on n'a jamais encore vu à l'écran. Objectif atteint au-delà de toutes les espérances par un James Cameron qui se risque même à récupérer l'un des clichés éculés jusqu'au comique du naufrage du Titanic, cette poignée de musiciens qui s'acharnent à jouer «Plus près de toi mon Dieu» au pire de la débâcle. Cela aurait pu être ridicule. Cette initiative aurait pu casser la magie, la tragédie, des années d'efforts et faire passer le cinéaste pour un candide. James Cameron prend là un risque énorme. Un de plus. Un risque payant puisque **Titanic** grimpe encore de plusieurs barreaux l'échelle de l'émotion intense, totale, sur trois heures vingt de projection dont le moindre instant participe au miracle.

■ Marc TOULLEC ■

UFD présente Kate Winslet & Leonardo DiCaprio dans une production **Lightstorm Entertainment/20th Century Fox/Paramount Pictures TITANIC** (USA - 1996/97), avec Bill Paxton - Billy Zane - Kathy Bates - David Warner - Bernard Hill - Frances Fisher - Suzy Amis **photographie de** Russell Carpenter **musique de** James Horner **produit par** James Cameron & Jon Landau **écrit et réalisé par** James Cameron

7 janvier 1997 3 h 20

capitaine au long cours

JAMES CAMERON

James Cameron, il ne faut surtout pas le juger comme un mégalomane accro aux projets gigantesques dans le but de ruiner ses bailleurs de fonds et de se faire plaisir. Le réalisateur des TERMINATOR, de TRUE LIES et d'ABYSS demande seulement les moyens de ses ambitions à des structures qui les possèdent. Véritable bourreau de travail, homme-orchestre capable de manier le marteau sur un plateau comme de diriger une star d'une main de fer, c'est un cinéaste qui prend le risque de couler avec le navire qu'il jette à la mer. TITANIC aurait pu être son naufrage. Ce n'est manifestement pas le cas.



■ *James Cameron, maître à bord, en compagnie de Kate Winslet et Leonardo DiCaprio* ■

Comment réagissez-vous aux nombreuses attaques dont *Titanic* continue de faire l'objet ?

Titanic compte bien plus de détracteurs au sein des médias que tous mes précédents films. Je ne comprends pas que la presse puisse déverser autant d'encre pour dénoncer le manque de substance des productions hollywoodiennes, les carences de l'industrie cinématographique américaine et, parallèlement, tirer à boulets rouges sur un film qui essaie d'éviter le moule du marketing, du merchandising. C'est le cas de **Titanic**. Il n'entretient aucun rapport avec ces produits imprimés sur pellicule pour développer ensuite des lignes de jouets, de gadgets. Reste que la presse ne l'épargne pas. Pire, elle tape dessus dix fois plus fort qu'une production hollywoodienne basique. Elle ne trouve rien de mieux que de la descendre, que de la mettre en pièces. Je le déplore. Aujourd'hui, certaines personnes prétendent que la sortie retardée de **Titanic** constitue une manœuvre pour les Oscars. Croyez-moi, lorsque vous avez un négatif qui revient à plus de 190 millions de dollars, vous ne prenez aucune décision basée sur le prestige ou en faveur d'une cérémonie aussi important soit-elle.

Et comment les spectateurs, eux, devraient-ils réagir ?

Ils devraient célébrer ce morceau de bravoure, peut être bien de bêtise, mais surtout de bravoure. Notamment la bravoure de certains responsables de la *20th Century Fox* qui ont pris le risque de donner le feu vert au film. Ils se sont dits : «Nous allons faire confiance à ce réalisateur et faire quelque chose d'incroyable. Parce que nous le connaissons, nous lui faisons confiance». C'est de cette bravoure dont je parle. Un autre exemple de courage : avoir balayé le doute légitime qu'un réalisateur de techno-thrillers ne soit pas en mesure de se tirer d'affaire avec une histoire d'amour.

***Titanic* ne se vend-il pas d'une certaine manière sur votre nom ?**

J'ignore à quel niveau vous pouvez vendre un film sur le simple nom du réalisateur. A moins de vous appeler Steven Spielberg. Mais il y a Spielberg et tous les autres. Pour le public moyen, s'il sait qui je suis, c'est essentiellement pour les **Terminator**. Et aimer **Terminator** et **Titanic** sont deux choses bien distinctes. De toute manière, je ne cherche pas avec **Titanic** à vendre un style. Je ne suis pas Brian de Palma. Je veux que mon prétendu style soit invisible. Après une projection, j'aime entendre les spectateurs dire qu'il s'agit là d'un film qui vit vraiment, qui possède de vrais personnages. C'est ce qui me plaît.

Le budget de *Titanic* a-t-il été pour vous un poids, un boulet ?

Le coût d'un film ne peut être analysé qu'en termes de gains. Lorsque j'étais directeur artistique pour *New World*, Roger Corman venait régulièrement visiter mes décors. Plutôt que de me féliciter sur mon travail, il me répondait : «C'est trop parfait, bien trop parfait !». Je pouvais traduire par : «Tu dépenses bien trop de dollars pour quelque chose dont je me fous éperdument».

Certains journaux vous ont accusé de gaspiller sans compter l'argent du studio, de ne vous être jamais soucié de savoir si le film allait amortir son budget...

C'est injuste. En tant que réalisateur, j'ai la responsabilité d'utiliser mon point de vue, mon jugement, de manière à ce que le studio puisse récupérer son argent. Je prends cette responsabilité très au sérieux. Je ne suis pas du genre à jeter l'argent par les fenêtres, à me foutre des conséquences de mes dépenses. Il arrive toujours un moment où un studio constate que



■ *Le troisième classe Jack Dawson apprend le baise-main avec l'aristocrate Rose Dewitt* ■

vous ne prenez pas les décisions comme lui les aurait prises. Ou que vous ne faîtes pas les choses comme lui les aurait faites. C'est arrivé sur **Titanic**. Un gros problème de conscience pour moi. Il a alors fallu que je leur explique que je dépensais leur argent pour produire un film plus épatant encore. Pour les tranquilliser et continuer à bénéficier d'une totale autonomie, je leur ai donc fait cadeau de mon salaire, de mes pourcentages sur les recettes. De tout. C'était capital de prouver aux cadres de *20th Century Fox* que **Titanic** ne constituait en rien un caprice de cinéaste, que j'étais concerné par leurs intérêts. Moralement, je suis heureux d'avoir renoncé à mon salaire et au reste. Car, même si nous avons exécuté notre plan tel que nous l'avions envisagé au départ, le projet a englouti un budget nettement plus important que celui prévu à l'origine. Donc, pendant trois ans, j'ai travaillé gratuitement. Je n'en tire aucune gloire mais, au moins, j'ai le sentiment d avoir honorablement agi.

Avez-vous relevé des erreurs dans les articles qui ont décrit le tournage de *Titanic* ?

Au moins deux. D abord, le tournage n'a pas présenté de risques particuliers. Ensuite, on raconte encore que je me comporte en bourreau avec les comédiens. Je dirais plutôt que je suis très à cheval sur la discipline avec mon équipe. C'est tout à fait normal lorsque vous êtes à la barre d'un projet comme **Titanic**, très complexe au niveau logistique.

Parlez-nous de ce jour où vous avez dû annoncer au président de la *20th Century Fox*, Peter Chernin, que *Titanic* n'était plus en mesure de sortir à la date prévue...

Je m'étais vraiment préparé à un coup de téléphone difficile. En ligne, j'ai eu l'impression qu'il s'y attendait, qu'il en était arrivé à la même conclusion que moi. Valait mieux attendre, laisser passer tous les mastodontes commerciaux de la saison. Sans amertume. A ce moment-là, les gens de la *20th Century Fox* possédaient déjà une version non terminée de **Titanic**. Ils savaient à quoi il ressemblerait une fois achevé. Ils savaient qu'ils détenaient un film susceptible de marcher très fort. Personne n'a donc voulu tout gâcher en précipitant la sortie. A l'époque, j'étais parvenu à une version de trois heures trente. J'ai dit à Peter Chernin qu'il me serait impossible de raccourcir **Titanic** de vingt minutes sans le tronçonner grossièrement, sans le massacrer. De plus, nous n'aurions jamais le temps de tester l'impact de ces coupes. Il savait que j'avais raison et, par conséquent, ne m'a jamais contredit. Reste que j'ai quand même dû amputer le film de vingt minutes, un exercice très délicat de véritable chirurgie esthétique.

■ *Pendant que les premiers canots sont affalés, des passagers, pris de panique, sautent déjà par dessus bord* ■



■ *Cal Hockley (Billy Zane), fiancé de Rose : le naufrage n'atténue en rien sa jalousie* ■

Votre volonté de réaliser un film long, un film qui dépasse les trois heures pour bien raconter l'histoire de Rose Dewitt et de Jack Dawson, n'a jamais constitué un obstacle...

Les gens de *20th Century Fox* y ont pensé en me donnant le feu vert. A ça et au caractère atypique du film dans la production hollywoodienne. **Titanic** ne peut donner ni séquelle, ni merchandising, ni décor pour un parc d'attractions. Et, circonstance aggravante, il n'a qu'un nombre limité de séances quotidiennes vu sa durée. Le problème économique se posait en des termes assez inquiétants. L'horizon n'était pourtant pas aussi sombre dans la mesure où de nombreux films franchissant la barre des trois heures ont remporté un succès énorme. Il existe toujours une demande du public pour des productions aussi amples que **Le Parrain**, **Danse avec les Loups** et **Autant en Emporte le Vent**.

Qu'est-ce qui vous a amené à choisir Kate Winslet plutôt qu'une autre comédienne ?

Je n'ai d'abord pas retenu Kate Winslet, bien qu'elle m'ait été chaudement recommandée. Je me suis dit : «Elle ne tourne que des films d'époque, je ne veux pas de ça». Je voulais transporter le public au-delà de cette barrière, avec quelqu'un de totalement vierge de tout préjugé. Puis Kate a passé une audition filmée. Dès lors, la décision de l'engager a été très simple à prendre. J'avais face à moi la comédienne la plus douée de sa génération. Je ne pouvais pas lui annoncer : «Merci, on vous rappellera !».

Pourquoi Leonardo DiCaprio ? Parce qu'il est le plus en vue de tous les jeunes comédiens américains ?

De Leonardo DiCaprio, je n'avais vu que **Gilbert Grape** avant de le choisir. Il n'avait pas encore cette cote car **Roméo et Juliette** n'en était qu'au stade de la préparation. Il représentait parfaitement ce type charmant qui pouvait tirer son épingle de n'importe quel jeu : c'était l'une des qualités fondamentales que je recherchais dans l'interprète de Jack Dawson. Il fallait ensuite que je sois certain de la qualité de son jeu. Je lui ai donc demandé de répéter avec Kate. Ma première impression fut négative. On avait la sensation que Leonardo ne prêtait aucune attention à ce qui se ■ ■ ■

■■■ déroulait autour de lui. Qu'il était là sans y être vraiment. C'est ce que j'ai pu observer avant de lui demander de se lancer. Dès qu'il a joué la scène, ce fut comme... boom ! C'était lui, c'était mon acteur. M'en rendre compte m'a demandé une seconde. Si j'étais convaincu de mon choix, j'avais encore à persuader le studio. Je compare cela à l'apparition d'un OVNI dans le ciel. Si vous le dîtes aux gens, tous pensent que vous planez. S'ils lèvent la tête, ils vous croient parce qu'ils voient la même chose que vous. Imposer Leonardo DiCaprio à la *20th Century Fox* ne fut pas vraiment facile. Les gens de la *Fox* voulaient avoir la preuve de son talent, des images de l'audition avec Kate Winslet. Mais Leonardo refusait de se laisser filmer. Le scepticisme régnait donc. Puis il a décidé de ne plus tourner dans **Titanic**. Ce n'était pas assez sarcastique à son goût. Il recherchait un rôle qui lui permettrait de se couvrir de verrues, de plaies et bosses. Un rôle de junkie en somme. A son refus temporaire, j'ai réagi par : «Non, ce n'est pas notre homme. Je veux quelqu'un à l'image de James Stewart, un type au coeur pur».

La prestation de Billy Zane dans *Titanic* constitue une grande surprise...

Je voulais un interprète un peu décalé car je redoutais, tel que ce personnage était sur le papier, qu'il ressemble à l'écran à un méchant de carte postale. Une caricature. Billy Zane m'a impressionné par sa complexité psychologique, sa vive intelligence. C'est un cerveau. Dans sa tête, les idées fusent, souvent excellentes. Si vous ne les utilisez pas, il reviendra à la charge, avec d'autres idées encore.

Un film de la dimension de *Titanic*, avec deux jeunes comédiens commercialement peu sûrs en tête d'affiche, cela n'a pas dû rassurer les responsables de la *20th Century Fox* !



■ *Jack Dawson (Leonardo DiCaprio), injustement accusé du vol d'un bijou par l'entourage de Rose* ■

Les gens du studio m'ont demandé si j'avais en tête une autre vedette que Leonardo DiCaprio. Je leur ai répondu «Qui ?». Qui a 19-20 ans et possède toutes les caractéristiques du rôle ? Personne ! Tom Cruise est trop vieux. Pourtant, il aurait aimé tourner dans **Titanic**. Il aurait aimé personnifier Jack Dawson. C'est ce que son agent m'a dit. Tom ne m'ayant pas adressé directement la parole, je ne sais pas si c'est fondé ou non. J'aurais certainement pu réaliser **Titanic** avec Tom Cruise au lieu de Leonardo DiCaprio. Sa présence aurait amené certains bouleversements. A 35 ans, il aurait dû tomber amoureux d'une femme de 25 ans afin que la love-story soit crédible. Ce qui fait que la vieille dame que devient Rose Dewitt raconterait aujourd'hui son histoire du haut de ses 110 ou 115 ans. Hors de question d'en arriver à une telle extrémité ! **Titanic** devait, tel que je le voulais, baigner dans ce sentiment de pureté et d'innocence. Une innocence que seuls deux enfants pouvaient symboliser. Elle a 17 ans, lui 19...

Qu'est-ce qui vous a le plus motivé dans la réalisation de *Titanic* ?

J'aime m'aventurer en territoire inconnu, prendre des risques pour voir si je suis à la hauteur. J'ai également pris des risques sur **Terminator 2**. Sa seule raison d'être, c'est d'ailleurs d'amener le public à pleurer pour celui qui le terrorisait dans le premier film de la série. Voir naître ce sentiment de compassion, de chagrin, constitue pour moi une véritable réussite cinématographique. Je considère que tous mes films sont des histoires d'amour. Difficile de prétendre ouvertement que **Terminator** en est une, mais c'est pourtant le cas. Tout comme **Aliens**, une histoire d'amour maternelle entre Ripley et Newt, la petite fille. Contrairement à mes précédents films, il fallait que **Titanic** soit ainsi perçu. Tous mes films présentent en premier lieu ce gabarit émotionnel. Ce n'est qu'en second lieu que viennent se greffer les autres éléments, l'action, l'angoisse et les effets spéciaux.

Comment, précisément, avez-vous opéré pour reconstituer avec un tel réalisme l'épave du *Titanic* ? ■■■

■ *11 avril 1912 : le Titanic quitte le port de Queenstown avec 2277 passagers à bord : l'histoire comme si vous y étiez...* ■

l'invisible artiste

ROBERT LEGATO

Diplômé du Brooks Institute of Photography, Robert Legato fait ses premières armes dans la publicité avant de devenir superviseur des effets visuels et réalisateur de seconde équipe sur les séries STAR TREK : THE NEXT GENERATION et STAR TREK : DEEP SPACE NINE. Pour sa première incursion au cinéma, il conserve les mêmes fonctions sur ENTRETIEN AVEC UN VAMPIRE, puis rejoint la société d'effets spéciaux de James Cameron, DIGITAL DOMAIN, pour faire décoller la fusée APOLLO 13. Perfectionniste, ce que lui vaut de bien s'entendre avec le réalisateur de TITANIC, Robert Legato s'emploie à faire embarquer le spectateur à bord de «l'insubmersible» pour un voyage sans retour...

Il y a un travail tellement colossal niveau effets spéciaux dans *Titanic* qu'on a envie de commencer par le commencement. Quelle a été la première étape ?

Sur un film de cette envergure, il faut toujours commencer par définir ce que vous allez faire, quels sont les plans que vous aurez à créer, et cela ne peut se faire qu'en compagnie du réalisateur. J'ai donc demandé à James Cameron ce qu'il avait en tête, quel résultat il désirait obtenir, quelle serait la taille des décors, quelles parties de ces décors devaient être remplacées par des miniatures... Après ce premier travail de réflexion, nous avons construit une réplique du Titanic d'une longueur de sept mètres et demi dans laquelle nous avons installé une petite caméra et des figurines pour représenter les passagers. Avec ce que nous avons obtenu, nous avons élaboré un photo-board qui a servi à la création d'un story-board très rigoureux. A ce stade, il ne nous restait plus qu'à nous demander comment, concrètement, parvenir à filmer le story-board !

Comme ces plans de survol du paquebot avec des centaines de passagers prenant l'air. Comment y êtes-vous parvenu ?

James Cameron tenait absolument à ces vues aériennes pour mettre en valeur le Titanic. Cela fait partie des plans que tout le monde s'attend à voir, et l'on ne pouvait donc pas se camoufler derrière une quelconque originalité. Il fallait que ce soit parfait. Ces vues d'hélicoptère nécessitaient ce que personne n'avait réussi à faire jusqu'à maintenant : l'animation de plusieurs centaines de personnages. Chaque passager est une création infographique, et c'est la première fois qu'on s'attaque à l'image de synthèse pour obtenir un rendu humain réaliste (1). Nous avons utilisé un processus de multiplication de mouvement et de déplacement qui avait plutôt servi jusqu'ici pour l'animation de personnages fantaisistes : squelettes, extraterrestres... Là, il s'agissait de créer avec les logiciels ce qu'auparavant on obtenait avec une scène à forte figuration. A partir de deux ou trois modèles infographiques de personnage dont le rendu était crédible, nous avons obtenu quelque mille passagers : il suffisait de les habiller différemment, de coiffer certains d'un chapeau, de leur attribuer un comportement programmé... Il nous était possible de les placer n'importe où sur le Titanic, sans aucune restriction quant au positionnement de la caméra, sans aucune limitation dans la durée du plan.

J'étais certain que, dans ce plan, les passagers étaient de vrais figurants ! Et vous avez donc, ensuite, incrusté les effets spéciaux à des plans de survol de l'océan ?

Non, l'eau est également digitale ! Pourtant, nous avons toujours pensé qu'il serait impossible de produire de tels effets. J'avais même vu un test que quelqu'un avait fait pour un autre film, et ce n'était guère convaincant. Mais comme nous n'avions pas le choix, nous nous sommes lancés. Cela nous a demandé énormément de temps, car la crédibilité de notre océan digital dépendait de facteurs incroyablement compliqués comme la réverbération et les reflets du Titanic. Pour qu'il y ait une interaction parfaite entre le ciel et la mer, nous avons créé un ciel également digital. Chaque particularité de ce ciel entraînait des modifications de teinte de la mer, et le fait que les deux soient digitaux nous permettait d'avoir un contrôle total sur ce travail d'ajustement. Il fallait vraiment tout surveiller, afin que les effets soient crédibles. Une autre grosse difficulté venait de la réaction de l'eau au passage du paquebot. L'ancienne technique consistait à placer une grande maquette dans de l'eau de mer et à filmer au ralenti. Au final, les plans pouvaient bluffer au niveau des proportions, mais les réactions de l'eau, évidemment au ralenti, ne supportaient pas une durée supérieure à quelques secondes. Dans Titanic, il y a des plans du paquebot qui approchent la minute ! Il était donc impératif de concevoir par ordinateur de l'écume et des vaguelettes conformes à ce qui passe lorsqu'un paquebot tel que le Titanic fend la mer.

En fait, les effets spéciaux du naufrage ne présentent pas davantage de difficultés que les plans apparemment plus simples du Titanic naviguant en eau calme ?

C'est exact. Le naufrage est bien entendu plus spectaculaire, mais utilise à peu près les mêmes techniques mises au point pour le reste. James Cameron a fait construire un décor de 20 mètres de long, monté sur vérins hydrauliques pour qu'il puisse s'incliner et s'enfoncer dans l'eau. Dans le film, à ce stade du récit, le Titanic est coupé en deux et la partie arrière qui se redresse mesure 150 mètres. Pour certains plans larges, nous devions donc ajouter digitalement 130 mètres de bateau, avec les mêmes contraintes concernant les passagers. Là, il fallait combiner les plans réels de James Cameron avec des cascadeurs, aux images de synthèse avec les centaines de passagers infographiques s'accrochant au paquebot ou chutant dans le vide. Nous avons développé un logiciel, «Stunt capture», permettant aux différents modèles de passagers d'effectuer des actions comme sauter, tomber, grimper... Parallèlement, il fallait s'occuper des victimes dans l'eau, de l'eau elle-même, de la fusion entre les éléments réels et infographiques. Certains plans ont nécessité jusqu'à 200 éléments différents.

Peut-on encore dire, après *Titanic*, que quelque chose est impossible à faire en matière d'effets spéciaux ?

Non. Désormais, tout est question de temps et d'argent. Et comme nous n'avons manqué ni de l'un ni de l'autre sur ce film...

Justement, est-il possible d'évaluer précisément le coût d'un plan intégrant quelque 200 éléments différents ?

C'est très difficile, notamment parce qu'on a construit des maquettes qui nous ont servi ensuite dans 60 plans. Certaines scènes, comme celle où Jack et Fabrizio parcourent le bateau d'un bout à l'autre, nous ont demandé plusieurs mois de labeur. Sur la fin, 300 personnes travaillaient sur les effets, soit l'intégralité de l'effectif de *Digital Domain* plus des extérieurs. Budgéter un plan à lui tout seul s'avère donc compliqué, mais je dirais quand même que ça s'approche du million de dollars...

L'un des défis de *Titanic* est d'utiliser les effets spéciaux pour servir la réalité historique, permettre la reconstitution exacte du naufrage. N'était-ce pas parfois frustrant de savoir que pour le public, la plupart des effets spéciaux seraient impossibles à déceler ?

Pas vraiment, car c'est précisément ce que l'on recherchait : faire fondre les effets spéciaux et les plans «live» dans une même réalité. **Titanic** fonctionne du début à la fin sur la force de son histoire, et les effets devaient disparaître, se rendre totalement invisibles sur un plan à la fois technique et émotionnel. A aucun moment il ne fallait que le spectateur puisse se dire «Quel effet incroyable !». James Cameron a travaillé de la même façon sur les décors, d'abord en reconstituant à la perfection, jusque dans les moindres détails, les intérieurs du Titanic, puis en prenant garde à ce qu'ils ne détournent jamais le public de l'histoire qu'il raconte. La récompense sur **Titanic**, on l'obtient dans le regard surpris d'un spectateur, quand on vient de lui apprendre que ce qu'il prenait pour du vrai est entièrement faux. D'après moi, à cet instant, on touche la dimension artistique de notre domaine.



■ *La construction des décors monumentaux de **Titanic**, prélude à des effets spéciaux totalement révolutionnaires* ■

■ Propos recueillis par **Vincent GUIGNEBERT** et traduits par **Damien GRANGER** ■

(1) On peut voir dans le développement de cette technique un premier pas vers **Avatar**, projet de James Cameron où les acteurs de chair et de sang seront remplacés par des interprètes infographiques.

■ ■ ■ C'est simple : je l'ai réellement explorée ! Nous avons installé une cabine de «pré-visualisation» à bord du Kelsydh, notre bateau, et monté un petit camescope sur un submersible miniature équipé de mini-spots alimentés par un réseau de fibres optiques. Nous avons ainsi effectué des simulations, durant lesquelles j'ai décrit très précisément aux pilotes russes du submersible les trajectoires que devrait emprunter son engin. Lors de nos premières plongées, je me suis comporté en réalisateur, consacrant tous mes efforts à enchaîner les plans avec un maximum d'efficacité. C'est seulement à la troisième plongée que j'ai ressenti la beauté de cette expérience si rare : un face-à-face avec les restes du plus majestueux des bateaux, par 3.800 mètres de fond. Nous avons ramené une ample moisson d'images en envoyant nos robots téléguidés à l'intérieur de l'épave. Nous avons filmé des décors et des objets que nul n'avait vus depuis le naufrage. Nous avons intégré ces images dans la trame même de **Titanic**. Grâce à elles, nous avons accru son pouvoir de suggestion.

L'écrasante pression exercée sur vos épaules par l'ampleur de *Titanic* ne vous a-t-elle pas donné envie de goûter à une entreprise plus modeste ?

J'aimerais tourner un tout petit film de un ou deux millions de dollars, dénué de tout effet spécial et qui pourrait être analysé uniquement selon des critères artistiques, scénaristiques. Quoiqu'il en soit, je développe des projets qui ne prennent pas du tout cette direction. **Terminator 3** notamment, mais j'ai une bien meilleure idée pour un **True Lies 2**. Arnold Schwarzenegger et Tom Arnold aimeraient rempiler. Jamie Lee Curtis également. J'adore les personnages qu'ils interprètent dans le premier **True Lies**. Le concept présente un potentiel énorme.

Maintenant que *Titanic* sort enfin sur les écrans, quel est votre état d'esprit ?

J'ai aujourd'hui davantage d'énergie que j'en avais il y a quelques mois, lorsque je m'étais mis dans la tête que jamais je ne tournerais un autre film. C'est trop de problème, trop de temps pris sur votre vie, trop de temps hors du contexte familial. Je compare la fabrication d'un film à la naissance d'un enfant. Après l'accouchement, demandez à une femme si elle veut un autre bébé et elle vous répondra «jamais !». Puis, un an après, les choses ont changé et cette femme peut très bien se retrouver enceinte. Le cinéma, c'est du pareil au même.

■ Propos recueillis par **Lindy SALWEN** ■



■ *Brock Lovett (Bill Paxton), un explorateur des mers passionné par le Titanic* ■

LA MISE AU POINT DE JAMES CAMERON

Déjà évoquée dans ces pages (Impact n°69), la réponse du réalisateur à un article comme la presse américaine en a consacré de nombreux sur le tournage épique de TITANIC.

«En tant que scénariste, réalisateur et producteur de **Titanic**, j'aimerais revenir directement sur quelques points développés par Claudia Puig dans son article («Epic-Size Troubles on Titanic», *Calendar*, 19 avril).

Sur chaque nouveau film, j'essaie de me défier moi-même en tant qu'artiste et technicien, afin de surpasser tout ce que j'ai pu faire jusque là. J'essaie de m'entourer d'une équipe qui, comme moi, aime les challenges, apprécie cette opportunité d'aller toujours un peu plus loin en mettant leurs capacités, leur habileté et leur endurance à l'épreuve.

Il ne sert à rien à un alpiniste de raconter son ascension en minimisant les dangers de la montagne ou la hauteur du sommet. De la même manière, ceux qui ont connu le baptême du feu sur un de mes films ne peuvent s'enorgueillir d'avoir vécu cette expérience comme une routine. Par conséquent, il est très facile pour un journaliste, à partir d'un ordre du jour négatif, de rassembler des propos de mon équipe et de mes acteurs, pris hors de leur contexte, et de dépeindre l'emploi du temps de **Titanic** comme étant cruel, sans aucune compassion pour l'équipe, inhumain et seulement concerné par le profit. Rien n'est plus faux.

Pour moi, **Titanic** est un travail de pure passion, très différent de ce que j'ai pu faire précédemment. (...) Je voulais que le public partage l'émotion de ceux qui ont survécu à ce drame et de ceux qui y ont laissé leur vie. Je savais qu'il m'en coûterait toute mon énergie de metteur en scène, et bien plus encore, afin que ce projet qui me tenait tant à cœur se concrétise.

Pour réduire l'impact économique sur la *20th Century Fox* des dépassements de budget, j'ai décidé d'abandonner mes salaires de producteur et réalisateur, ainsi que tout pourcentage sur les recettes du film. Personne ne m'a demandé d'agir de la sorte. J'ai pris seul cette décision pour prouver que j'assume l'entière responsabilité de mes films lorsque les choses tournent mal, de la même façon que je m'attribue le mérite de mes succès lorsque les choses se passent bien. Je continuerai donc à agir de la même façon, même pendant cette période de post-production exténuante, tout simplement parce que j'aime ce film. Mon investissement sur **Titanic** est total, et je n'abandonne jamais avant d'être sûr qu'une scène ne peut être améliorée. Tous les jours, je demande aux personnes qui travaillent sur le film de s'élever à mon niveau d'exigence.

Que ce soit dans le rang des techniciens ou celui des acteurs, la plupart des personnes impliquées dans le tournage de **Titanic** ont déjà travaillé avec moi, certains depuis dix ans. Mon directeur de la photographie est resté à mes côtés pendant plus de 350 jours. Mon chef opérateur, que je considère comme mon bras droit, collabore sur tous mes projets depuis **Abyss**. Personne n'oblige ces gens à travailler sur mes films. Ce ne sont ni des esclaves, ni des domestiques en contrat d'apprentissage. Ils adorent l'intensité de ces tournages et les défis qu'ils représentent. Parce qu'ils sont les meilleurs, ils reçoivent le salaire qu'ils méritent. Quand les journées de tournage s'éternisent, les heures supplémentaires sont payées. Ça aussi, ils adorent.

Quand donc les Etats-Unis ont-ils cessé de célébrer une certaine éthique du travail et le principe de se donner à fond pour obtenir le meilleur résultat possible ? Il semble que travailler trop dur, donner le meilleur de soi-même, soit devenu de nos jours un concept honteux.

Concernant la sécurité sur le tournage, les mesures prises sur mes films vont bien au-delà de la moyenne de l'industrie cinématographique. Mes méthodes sont tellement rigoureuses qu'elles entraînent des pertes de temps. Je refuse de tourner une scène de cascade tant qu'elle n'a pas été répétée, vérifiée, répétée encore, vérifiée de nouveau - tant que tous les risques n'ont pas été pris en compte. Après douze années aux commandes de séquences d'action «mammouth», je n'ai vu les urgences qu'une seule fois (pour une brûlure au bras pendant le tournage de **True Lies**).

Sur **Titanic**, pendant une séquence impliquant quatre-vingt dix cascadeurs tombant les uns sur les autres, trois d'entre eux ont souffert de fractures. C'est arrivé alors que ces cascades avaient été répétées en vidéo et sur le plateau, et ceci depuis plusieurs semaines.

Certains pourraient attribuer ces accidents aux risques du métier. Pas moi. J'ai décidé de suspendre le tournage de cette scène, et de la terminer en recourant à l'animation par ordinateur, ce qui a entraîné des sur-coûts de production. On a fait de ce cas isolé une histoire déformée, grossie de dizaines de blessures et de manquements aux mesures de sécurité. En fait, quatre mois de tournage supplémentaires ont été nécessaires, notamment pour les scènes d'action incluant des cascades, et ce sans que les secours aient à intervenir de nouveau.

Parallèlement à nos mesures de sécurité, nous étions assurés d'équipes médicales en permanence sur le site. Un hélicoptère stationnait à proximité du plateau les jours de tournage des scènes avec les cascadeurs. A ma connaissance, personne d'autre ne prend cette précaution. Suite aux rumeurs véhiculées par l'article, la Screen Actors Guild (*le syndicat des acteurs, NDLR*) a mené son enquête sur le tournage de **Titanic**. Ils nous ont lavé de tout soupçon et ont même conclu par, je cite, «les producteurs ont pris des mesures exceptionnelles pour assurer la sécurité de l'équipe et des acteurs».

Titanic a également fait l'objet de critiques concernant ses journées chargées. Comme l'article le signale à juste titre, le tournage s'est principalement déroulé en extérieurs de nuit. Pas besoin d'être astrophysicien pour en déduire que les journées de tournage pouvaient difficilement excéder douze heures.

Les longues journées constituent le pain quotidien des personnes qui ont décidé de se lancer dans cette profession. L'emploi du temps de **Titanic** était identique à celui de n'importe quel film tourné à travers le monde. En général, les gens travaillant dans ce milieu sont plutôt fiers de leur endurance. Ils sont conscients de faire partie d'une certaine élite, d'un groupe de privilégiés que des millions de personnes aimeraient intégrer.

Suis-je motivé ? Oui, absolument.
Est-ce que je perds le contrôle ? Jamais.
Est-il dangereux de travailler avec moi ? Vous plaisantez ?



■ *A la verticale, le Titanic s'enfonce dans les flots : quelques secondes de sursis pour des passagers qui vont connaître un bain glacé...* ■

Façon L'ANGE DE LA VENGEANCE en plus hard, un polar féministe à l'idéologie ambiguë...

A GUN FOR JEN

briseuse de noix !

DEBORAH TWISS

Originaire de Pittsburgh, Deborah Twiss débute dans le métier en tant que réceptionniste dans une petite société de production new yorkaise spécialisée dans les films publicitaires pour aliments. Elle y fait la connaissance de Todd Morris, qui partage la même passion qu'elle pour le cinéma d'exploitation et la dénonciation de problèmes sociaux. De leur association naît A GUN FOR JENNIFER, un film extrêmement féministe, une fable teigneuse qui va à l'encontre des mâles qui abusent de leur position de force.

Comment est née l'idée du film ?

De mon expérience personnelle. C'est très difficile de survivre financièrement à New York. J'ai eu plein de petits jobs que j'ai rapidement perdus car j'avais beaucoup de mal à accorder mes différents emplois du temps. Un jour, des amis m'ont suggéré un poste de danseuse dans un Go-Go bar, ces boîtes à strip-tease. Je me suis dit que ce ne serait pas la fin du monde. Il suffit de monter sur scène et de danser seins nus. Mais le public, dans ce genre de bar, ne sait pas se tenir. Les hommes sont généralement odieux : ils vous rabaissent, essaient sans cesse de vous tripoter. J'y ai travaillé pendant six mois, et au terme de cette période, j'ai commencé à fantasmer cette histoire d'un groupe de filles qui prennent leur revanche sur ce type d'hommes. Au début, je ne prenais pas cette idée très au sérieux, puis il s'est avéré que j'avais vraiment envie de concrétiser ce fantasme qui s'adresserait aux femmes victimes d'abus sexuels.

***A Gun for Jennifer* ne ressemble pas du tout à un film moderne, mais plutôt à un de ces films d'exploitation des années 70 dans la veine de *Switchblade Sisters* (1), avec la touche plus sérieuse d'un *Ange de la Vengeance* par exemple. Etait-ce intentionnel ?**


■ Quand les rôles sont inversés : la milice féministe au grand complet dans leur bar topless ■


■ Becky (Rene Alberta) et Jesse apprennent à Jennifer (Deborah Twiss, au centre) le maniement d'arme ■

Oui, car Todd et moi-même sommes de grands admirateurs de l'œuvre de John Cassavetes, Sam Peckinpah et Abel Ferrara. Nous avons vu et revu leurs films un nombre considérable de fois. Notre préférence va à ce genre de films sombres et terriblement réalistes. Mais on ne voulait pas refaire **Switchblade Sisters**. On préférait opter pour quelque chose qui serait à la fois plus sérieux et plus brutal.

Tous les personnages masculins du film sont montrés sous un mauvais jour à l'exception de ce policier, Grady, que vous n'hésitez pas à tuer. Pourquoi ?

On a essayé de tout pousser à l'extrême, c'était la seule chance d'atteindre notre but. Si on avait décidé de faire un film avec une part de personnages masculins positifs et une autre de négatifs, les spectateurs n'auraient pas compris notre message. La mort de Grady, c'était pour bien marquer la rupture. A ce moment précis, on comprend que les filles commencent à aller trop loin, que la situation les dépasse. Lorsque vous essayez de montrer une violence réaliste qui existe au quotidien, il y a toujours ce moment où les choses dérapent, où certains personnages commencent à aller trop loin, à perdre le contrôle de leurs actes.

***A Gun for Jennifer* doit-il être vu au premier ou au second degré ?**

Je dirais qu'il se situe quelque part entre les deux, même si, d'après moi, le premier degré l'emporte sur le second. Il doit être vu comme un fantasme très sombre. Sans ces deux tableaux sur lesquels nous jouons simultanément, le public ne percevrait pas le film de la même manière et ne pourrait donc pas l'apprécier à sa juste valeur. Utiliser le second degré nous permet aussi de leur rappeler que tout ça n'est que du cinéma.

Comment une fille si sympathique que vous a-t-elle fait pour rentrer dans la peau de ce personnage si violent ?

Il nous a fallu un an et demi pour compléter le scénario. Pendant tout ce temps, j'ai en quelque sorte vécu avec le personnage. Emotionnellement, j'étais donc totalement préparée pour jouer ce rôle. Nos parcours sont en plus très proches. Comme elle, je viens d'une petite bourgade des Etats-Unis, Pittsburgh très précisément, qui n'a rien en commun avec une grande métropole comme New-York, où la vie est très dure, où il faut se battre pour survivre et arriver à ses fins. Sa vie ressemble donc à la mienne, en plus extrême.

Où avez-vous trouvé vos actrices, qui semblent être nées pour interpréter leur rôle ?

Il y a un journal à New York, *Backstage*, qui s'adresse aux gens qui désirent percer dans le monde du cinéma indépendant. Nous avons donc passé une annonce et reçu quelque mille candidatures, accompagnées d'une photo et d'un CV. On a sélectionné cent hommes et cent femmes pour les auditions. Nous avons fait en sorte que les filles du film soient naturelles, sans artifice, sans maquillage outrancier, ni coiffure soignée.

Y-a-t-il eu des personnes qui ont refusé de travailler sur le film à cause de son esprit extrême ?

On a perdu deux actrices qui devaient interpréter le rôle de la sœur de Jesse. Après avoir lu le scénario, elles sont venues nous voir et nous ont dit qu'elles ne pouvaient pas jouer dans un film si violent, qu'elles ne pourraient pas rentrer dans la peau du personnage tant elles se sentaient différentes. On a eu beau leur expliquer nos intentions, notre vision du personnage, il n'y a rien eu à faire. A priori, elles ont très mal interprété notre vision de l'histoire et des personnages. Mais ce n'est pas très grave, car après réflexion, nous nous sommes dit qu'une actrice hésitante aurait été un handicap pour le film. Il nous fallait plus que de simples actrices.

NIFER

Nous cherchions des filles qui nous comprendraient, qui marcheraient sur la même longueur d'onde que nous.

Pourquoi avoir choisi de faire un film si violent, si graphique, comme lors de cette scène où une des filles est écorchée vive ?

On voulait vraiment exprimer la rage, la haine que certaines femmes peuvent ressentir à l'égard d'hommes sans scrupules, qui sont en fait de véritables monstres. Chaque scène a donc été conçue dans cette optique. Nous voulions montrer de manière très réaliste les sévices dont elles sont victimes. La scène où Jesse, la meneuse du groupe, est disséquée vivante est donc très symbolique. Un de ses seins est découpé et lui est arraché par un faux médecin sadique. Le sein est le symbole physique le plus représentatif d'une femme. Lorsque vous faites un film comme celui-ci, vous devez aller jusqu'au bout afin d'attirer l'attention du spectateur en le dérangeant et en le choquant.

Votre film rencontre à ce sujet quelques problèmes avec la censure et va bénéficier en France d'une interdiction très stricte. Qu'en pensez-vous ?

Je suis totalement d'accord avec eux. Je ne pense pas qu'une personne trop jeune soit en âge de voir ce film, car elle ne le comprendrait pas. Seuls les enfants maltraités pourraient interpréter correctement ce qui se passe à l'écran. Mais je ne pense pas que ce soit une bonne chose pour un jeune adolescent de voir **A Gun for Jennifer**, car il ne représente pas non plus la meilleure manière de faire face à ce genre de situation.

Mais ne pensez-vous pas que votre film dérange certaines institutions parce qu'il inverse les rôles bourreaux/victimes ?

Certainement, car la société est très hypocrite. Malheureusement c'est comme ça, et ça me met d'ailleurs encore plus en colère. Car il y a énormément de films de ce genre qui montrent des hommes battre des femmes et qui ne rencontrent pas autant de problèmes. Je pense sincèrement que c'est une grossière erreur. Certaines choses devraient être mieux contrôlées.



■ Une chanteuse lesbienne et punk s'ampute du dernier aspect de virilité qu'il lui reste ■

Quelles réactions attendez-vous des spectateurs ?

Des réactions extrêmes en tout cas : soit ils vont adorer le film, soit ils vont tout simplement le détester. Par chance, pour l'instant, il y a plus de personnes qui sont dans notre camp. En faisant notre film de cette manière nous nous étions préparés à recueillir ce genre de réactions. Notre but est de déranger intentionnellement, provoquer un déclic, faire réfléchir le spectateur sur un sujet grave auquel il ne pense pas habituellement. **A Gun for Jennifer** nous permet de tirer la sonnette d'alarme. C'est un véritable détonateur.

■ Propos recueillis et traduits par **Damien GRANGER** ■

(1) Réalisé par Jack Hill dans les années 70, **Switchblade Sisters** *décrit l'action entreprise par une poignée de nanas féroces pour rétablir l'ordre dans une ville un peu trop machiste.*



■ Jesse (Freida Hoops), la meneuse du groupe, donne une leçon méritée à un client mâle embouché ! ■

ARMÉES POUR RÉPONDRE

À la manière du **Vigilante** de William Lustig, Deborah Twiss livre un film sur l'auto-défense, mais en inversant les stéréotypes. Les flingues, généralement empoignés fermement par des hommes, atterrissent cette fois entre les mains d'un gang de filles enragées. Leur but : débarrasser la ville de ses violeurs, pédophiles et autres débris du sexe opposé. Mais ne vous y trompez pas, les amazones de **A Gun for Jennifer** n'ont aucun lien de parenté avec les super-canons des productions Andy Sidaris. Elles seraient bien plus proches d'un Paul Kersey gonflé à la progestérone.
Après avoir tué son mari psychopathe et fuit son Ohio natale, Allison (Deborah Twiss) débarque à New-York. A peine a-t-elle posé le pied sur le sol de Manhattan qu'elle est agressée par deux violeurs, eux-mêmes froidement exécutés par un groupe de féministes activistes sous les yeux de la victime. Témoin gênant, Allison (qui se fait désormais appeler Jennifer), devient malgré elle un membre actif de cette «milice». D'abord serveuse dans un bar de strip-tease qui leur sert de couverture, elle apprend très vite à manier le revolver et les rejoint dans leur mission punitive. L'enquête de la police piétine jusqu'à ce qu'une jeune flic, Billie Perez (Benja Kay), découvre la triste vérité sur le passé de Jennifer. Alors qu'une lente descente aux enfers s'amorce pour les autres filles, Billie offre à Jennifer une chance de retourner dans le droit chemin en dénonçant ses complices...

Même si de nombreux mâles risquent, à tort, de percevoir ce film comme une tirade haineuse envers leur gent, **A Gun for Jennifer** ne se fait jamais l'avocat du diable et reste honnête quant aux fautes commises par ce groupe féministe et extrémiste. Jamais non plus **A Gun For Jennifer** n'essaie d'imposer l'auto-défense expéditive comme meilleur moyen de résoudre le problème. Visuellement déviant mais rarement complaisant, **A Gun for Jennifer** revendique son appartenance au cinéma underground par une ambiance pesante, une image volontairement crade, des meurtres très graphiques à la limite du gore (pour la plupart des castrations au rasoir) et une certaine symbolique à la limite du subliminal (la chanteuse d'un groupe de lesbiennes punk se coupe le pénis au couteau). Vindicative, Deborah Twiss livre un fantasme sur pellicule très personnel, radical, sans concession et féministe jusqu'à la moelle. Ce qui ne signifie pas forcément que **A Gun for Jennifer** marche à sens unique. D'ailleurs, n'oublions pas qu'il est réalisé par un homme !

■ **Damien GRANGER** ■

Action Gitanes/Théâtre du temple présentent Deborah Twiss & Benja Kay dans une production **Conspiracy Films** *A GUN FOR JENNIFER* (USA - 1996) avec Rene Alberta - Veronica Cruz - Tracy Dillon - Freida Hoops - Joe Pallister - Arthur Nascarella **photographie de** David Tumblety & Joe DiGenaro **musique de** J.F. Coleman **scénario de** Deborah Twiss & Todd Morris **produit par** Deborah Twiss **réalisé par** Todd Morris
14 janvier 1998 **1 h 31**

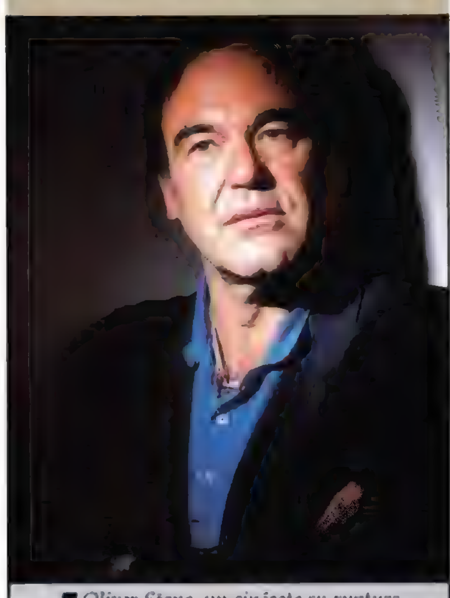
Entre le polar, le western et le thriller passionnel, une visite guidée chez les «scorpions»...

U-TURN

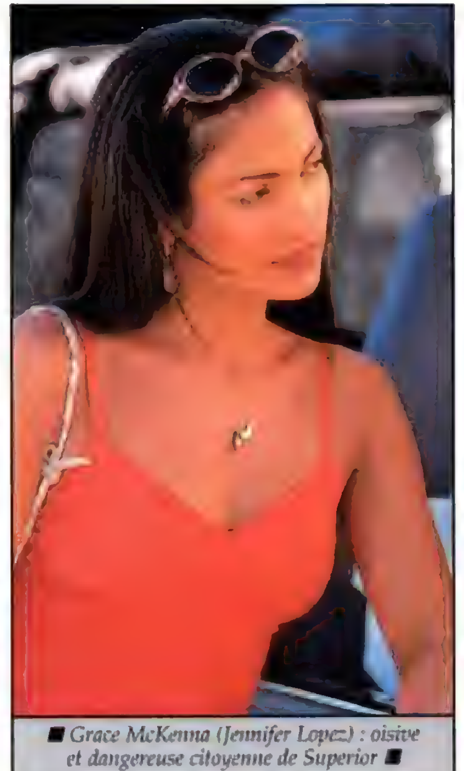


charmeur de serpents
OLIVER STONE

Partisan d'un cinéma résolument politique, Oliver Stone ne cesse de questionner l'Amérique en lui renvoyant un miroir déformant de ses propres valeurs morales. La guerre du Vietnam (PLATOON, NÉ UN 4 JUILLET), les spéculations boursières (WALL STREET), les dessous criminels de la politique (JFK, NIXON), la fascination pour les serial-killers (TUEURS NÉS)... Stone trouve dans la dénonciation, dans la critique cinglante, le carburant de son cinéma... Davantage intéressé par la forme (depuis JFK et TUEURS NÉS), il fait de U-TURN, tourné à l'arraché, une révolution dans un genre moribond : le «film noir». En attendant MISSION : IMPOSSIBLE II, qu'il devrait réaliser, un détour par U-TURN s'impose...



■ *Oliver Stone, un cinéaste en rupture momentanée de message politique* ■



■ *Grace McKenna (Jennifer Lopez) : oisive et dangereuse citoyenne de Superior* ■

Qu'y avait-il de si original dans le roman de John Ridley, «Stray Dogs», pour que vous choisissiez de l'adapter ?

Le livre de Ridley était drôle, différent, et il a stimulé jusqu'au bout mon intérêt. C'est une très bonne histoire, une intrigue de série B que je pouvais espérer transformer en film A. C'était déjà le cas sur **Tueurs Nés**, mais les intentions différaient. **Tueurs Nés** était avant tout un brûlot social. C'était une œuvre plus importante. **U-Turn**, dans sa conception même, était plus intimiste.

Au départ *U-Turn* devait s'appeler *Stray Dogs*, comme le roman. Pourquoi avoir changé ?

Stray Dogs, c'est le titre anglais d'un film de Akira Kurosawa *(Chien Enragé en VF, NDR)*. Et Kurosawa n'a pas voulu qu'on l'utilise, ce titre étant sa propriété. *Mandalay*, la société de production, a donc préféré en rester là.

John Ridley, l'auteur-scénariste du film, a été interdit de plateau. Pour quelles raisons ?

Personne ne voulait adapter le bouquin de Ridley, ni le publier. Moi, j'ai pris ce risque. Et c'est parce que le film se faisait qu'il a réussi à trouver un éditeur. Le problème est qu'il voulait que le bouquin sorte bien avant le film. Je n'étais pas d'accord parce que, même s'il existe des différences entre le scénario et le roman, sa publication dévoilait la fin de **U-Turn**. Et comme **U-Turn** est un thriller qui repose sur un scénario élaboré et à suspense, s'il y a bien une chose que vous ne voulez pas révéler, c'est la fin. Comme il est resté sur ses positions, je n'avais pas à lui faire de cadeau. Je lui en veux. C'est un opportuniste. Je lui ai juste demandé d'attendre un peu. Il faut croire que le jeu n'en valait pas la chandelle pour lui. Ce qui l'intéressait surtout, c'était les quelques milliers de dollars qu'il allait pouvoir toucher plus tôt. S'il avait eu un tant soit peu de morale, le livre aurait dû sortir conjointement avec le film.

Après *Tueurs Nés*, *U-Turn* est votre deuxième incursion en très peu de temps dans l'univers de la comédie sarcastique. Comme si vous vouliez prendre vos distances avec les drames politiques ambitieux qui ont fait votre réputation...

Lorsque je dis «un nid de scorpions» *(1)*, ça évoque Peckinpah... mais ça ne suffit pas. Il faut plonger dans l'état d'esprit à l'origine de ce film pour se rendre compte qu'en fait je suis un optimiste et un idéaliste, et que mes films le sont aussi, même s'ils ont parfois un côté pessimiste et cynique hérité de mon père. Ce versant de ma personnalité existe bel et bien et je compte sur **U-Turn** pour révéler ce côté noir qui existe en moi et mon amour pour les blagues cosmiques. John Huston était comme ça. Billy Wilder aussi. **U-Turn**, c'est aussi une histoire de vautours. Une blague cosmique emballée dans une histoire de vautours. Ce n'est pas parce que ce film est fait avec une plus grande légèreté qu'il ne parle de rien. Une comédie ne parle pas nécessairement de rien. Souvenez-vous d'**Apportez-moi la Tête d'Alfredo Garcia** de Sam Peckinpah, de l'anarchisme et du nihilisme de ce film... Il m'est difficile de dire si le nihilisme de Peckinpah ressemble au mien, mais il y a beaucoup de nihilisme dans **U-Turn**, un nihilisme à caractère moral : on hérite toujours de ce qu'on mérite.

Mais *U-Turn* m'a également fait beaucoup penser au *Facteur Sonne toujours deux fois*, en particulier la version de 1946 avec Lana Turner...

Je ne l'ai pas revu pour **U-Turn**. J'ai revu en revanche **La Soif du Mal**, **Duel au Soleil**, mais même ces films-là ne m'ont pas vraiment influencé. Si je regarde certains films, c'est pour les utiliser comme points de référence. **U-Turn**, c'est mon film B. Il n'était pas question non plus que je fasse un film à la **Détour** d'Edgar G. Ulmer. Quelqu'un a dit que **U-Turn**, c'était du «Ulmer sous acide». J'ai trouvé ça drôle, mais **U-Turn** n'entretient aucun point commun avec **Détour**. Dans un «film noir», il y a toujours un mec qui se retrouve piégé... que ce soit Burt Lancaster, Richard Widmark ou Kirk Douglas. C'est le principe des feux croisés. Mais ce n'est pas ça l'essentiel. L'essentiel, c'est le désespoir de la situation.

■ Bobby Cooper (Sean Penn) : un petit malfrat qui a les yeux plus gros que le ventre ■

Si j'ai pensé au *Facteur sonne toujours deux fois*, c'est parce que c'est un film sur le concept de trio, à l'instar de *U-Turn*...

U-Turn est probablement plus proche d'**Assurance sur la Mort**. **U-Turn** est aussi plus proche de James M. Cain que de Jim Thompson. Mais je ne réfléchis pas à ce genre de trucs. Je ne lis plus ce type de littérature d'ailleurs. J'ai lu Chandler. J'ai lu Cain. J'ai adoré leurs écrits. Tout ce qu'a écrit Cain est formidable. Je ne pense pas en revanche que Thompson a été un aussi grand écrivain que Cain ou Chandler. J'aimais bien Thompson, mais il a tellement écrit qu'il me donnait plus l'impression d'être un écrivain de serial ! Je sais que c'est le Dieu de Tarantino et de ses «disciples», mais je le trouve moins bon néanmoins que Cain et Chandler.

***U-Turn* est un «film noir» certes, mais dans un cadre westernien. Pour les fans du genre, c'est un sacrilège...**

Il y a toujours des rabat-joie qui vous diront qu'un «film noir», ça ne peut se dérouler que dans les rues d'une ville avec des ombres portées très sombres et des trench-coats. Moi, je ne vois pas pourquoi un «film noir» ne pourrait pas se dérouler dans un cadre westernien. **La Fièvre au Corps** *(de Lawrence Kasdan avec William Hurt et Kathleen Turner, NDR)* était un film noir très réussi et pourtant il se situait dans Les Everglades. Je respecte le cinéma de genre, mais je ne me sens pas obligé de me plier à toutes ses contraintes.

Le tournage a été très rapide je crois...

L'idée, c'était de tourner un film en un minimum de temps avec un minimum de déplacements. Le tournage a duré six semaines et on a tout tourné à l'arraché. Le casting a été réduit au strict essentiel et l'histoire se concentre dans une seule ville... Un peu comme une nouvelle.

Chose rare pour un réalisateur de votre calibre, vous avez décidé de mettre votre salaire en participation.

Je ne sais pas si j'ai bien fait car **U-Turn** est vraiment un film très noir. Je crois que je n'aurais pas dû en fait. *(Rires)*



■ *Jake McKenna (Nick Nolte) : notable de Superior et cocu magnifique !* ■

Une fois de plus avec *U-Turn*, vous avez essayé de créer une nouvelle écriture cinématographique. Jusqu'où pensez-vous aller dans cette voie ?

Je ne réfléchis pas de cette manière. J'ai joué avec la forme du film autant que cette histoire le requérait. Si j'avais fait un film plus imposant, plus ambitieux, son montage aurait été moins «affamé». C'est ce dont a besoin un film pour se nourrir qui détermine son style. Dans ma tête, **U-Turn** réclamait un style très radical. Lors du montage - qui, contrairement aux apparences, a demandé beaucoup de temps -, c'était la tonalité générale du film qui était au centre de toutes les interrogations. Il fallait arriver à conserver une unité entre les ténèbres et la lumière. En fait, c'est petit à petit que le langage propre du film a été trouvé. On a fait certaines choses parce que ça semblait juste. Parce que ça fonctionnait.

Côté couleurs, la palette va des bruns jusqu'aux jaunes cramoisis. Excepté le look désertique que vous souhaitiez conférer au film, y-a-t-il d'autres raisons à ces choix ?

L'idée de traiter l'image comme si elle était brûlée vient de «L'Étranger» de Camus, de la séquence qui ouvre le bouquin. Dans sa description, Camus parle d'un homme arrivant dans une ville et du soleil qui lui tape sur la tête. Et cet homme finit par commettre un meurtre sans savoir pourquoi.

Qu'est-ce qui vous a poussé à choisir Ennio Morricone pour la musique ?

Je voulais avoir de la musique westernienne, mais une musique qui a ce côté western spaghetti noir dont Ennio a le secret. Je voulais travailler avec lui depuis **Né un 4 Juillet**, mais il était pris à ce moment-là. ■ ■ ■

■ ■ ■ C'est pour ça que j'ai choisi John Williams pour le film. Ennio est un maestro. Il est l'égal de Puccini et Rossini en Italie. On le prend très au sérieux. Ses musiciens le vénèrent. Aller à Rome, s'asseoir dans son studio d'enregistrement et le voir travailler avec ses musiciens, ça a vraiment été une expérience formidable. Il possède des instruments que je n'ai jamais vus, des tambours dont le son m'était totalement étranger. Il adore sortir de son chapeau des instruments totalement inconnus. C'est vraiment un homme délicieux

C'est Sean Penn qui, au départ, devait réaliser *Tueurs Nés*...

Ça n'a jamais été officiel . Mais c'est vrai que le projet l'intéressait.

Comment l'avez-vous alors convaincu de jouer dans *U-Turn* ?

Après la sortie de **Tueurs Nés**, je l'ai appelé et on en a parlé. Je lui ai dit : «Je sais que tu étais sur le coup et que tu jouais avec cette idée, aussi je m'excuse...». Et il m'a répondu : «Oublie cette histoire, c'est pas grave». Mais en fait, je n'ai jamais très bien su ce qui s'était passé. Ça fait des années que je connais Sean *(le vrai Ron Kovic avait insisté auprès de Stone pour que ce soit Sean Penn qui interprète son rôle dans **Né un 4 Juillet**, NDR).* Je lui ai souvent dit que je voulais travailler avec lui et il a toujours été très ouvert. Lorsque je lui ai montré la première mouture du script, il l'a vraiment aimée. Et puis il est parti sur son projet de long, qui ne s'est finalement pas monté. Après le départ de Bill Paxton *(dix jours avant le début du tournage, NDR)*, qui avait remplacé Penn au pied levé, Sean a réembarqué sur le film. Avec Paxton, le film aurait été très différent. Bobby Cooper aurait plus fait Américain pataud. Sean, lui, a un côté figure de «film noir». Paxton, c'est plus «Mr Stewart goes to town» *(allusion-jeu de mots au film de Frank Capra dans lequel joue James Stewart et intitulé **Mr Smith Goes to Washington/M. Smith au Sénat** en français, NDR).* Sean, c'est plus Robert Mitchum. Beaucoup de gens ont aimé le fait que



■ *Toby N. Tucker (Joaquim Phoenix) : un roquet au look kitsch de rocker* ■



■ *Darrell (Billy Bob Thornton) : le garagiste le plus crasseux de l'Arizona !* ■

un genre au tournant

Le cinéma de genre et Oliver Stone n'ont jamais fait bon ménage. Ces deux premiers essais cinématographiques, **Seizure** et **La Main du Cauchemar**, sont en effet loin d'avoir laissé des traces indélébiles dans la mémoire des fantastico-fans (d'autant plus que ces deux bandes n'ont connu qu'une carrière vidéo dans l'hexagone). Trop intello pour les gore-maniacs, trop lourdement symbolique pour les puristes, ses deux incursions dans le genre centrées sur l'incapacité créatrice ont laissé perplexes tous ceux qui ne jurent que par le fantastique (**La Main du Cauchemar** mériterait une réhabilitation, mais pas dans ces colonnes).
Aujourd'hui, après des années passées à décortiquer le cauchemar vietnamien, à bousculer les fausses assurances de l'Amérique, à militer pour une vision du monde à la Jim Morrison et à mâchonner des champignons hallucinogènes, Oliver Stone s'essaie au «film noir», le genre sacré par excellence pour tous les cinéphiles azimutés de la planète. Et parler de Terre Sainte, dans ce cas, est un euphémisme. Les aficionados du «film noir» supportent mal en effet, voire pas du tout, qu'on maltraite ce genre codifié à l'extrême. Toute entorse aux règles passe pour un sacrilège. C'est à peine si on a le droit d'y introduire une pointe de cynisme... Pardon ! Un peu de recul. Du coup l'annonce du projet **U-Turn** avec Oliver Stone aux commandes avait tout pour faire frémir ce sapiens qu'est l'accroc de «film noir». Stone, il est vrai, ne fait jamais les choses à moitié. Il décuple, voire centuple les ramifications de tous ses films. Il donne l'impression de se dissiper, d'oublier son fil conducteur puis, in extremis (pirouette de magicien ?), se rattrape. C'est aussi un déconstructiviste : il réorganise le temps, l'espace et la narration, et, de surcroît, empli ses œuvres depuis **Talk Radio** d'afféteries stylistiques qui en ont fait hurler plus d'un. Toutes constantes qui ne s'accommodent guère des principes essentiels, primordiaux, absolutistes du «film noir». Et pourtant **U-Turn** est une réussite. Une réussite du genre et dans le genre. Une réussite extravertie, filmée de manière extravertie.

L'histoire ? Un mec, pas vraiment reluisant, sapé comme un p'tit truand, roule vers Las Vegas pour éponger une dette. Son nom : Bobby Cooper. Un nom anodin, transparent. Le temps est au chaud fixe. Et le désert, à perte de vue. Le destin entre en scène. La voiture de Bobby s'époumone, crachote, éructe. Bobby s'énerve, gémit. On le comprend. Un garage s'impose. Ce sera celui de Superior : un trou. Un vrai de vrai. Comme Bobby aime renifler le plouc, il se paye un tour en ville. Second coup du sort : il tombe sur Grace, une déesse - sa définition en tout cas d'une déesse. Elle l'allume. Bobby s'enflamme. Les allumeuses, pourtant, il a pratiqué. Mais tant pis, Bobby accepte d'atterrir chez Grace. Après une séance tapisserie et alors que Bobby allait conclure, Jake, le mari de Grace, interrompt l'idylle, boxe Bobby, décide de lui trouer la peau, puis se ravise et le raccompagne en ville. Sur le chemin du retour, Jake propose à Bobby de tuer Grace. Estomaqué, Bobby refuse et se fait la malle. Manque de pot, la supérette du coin dans laquelle il a décidé de s'arrêter se fait braquer par deux fripouilles qui lui fauchent son sac plein de fric puis explosent son contenu. Sans le sou, incapable de payer les réparations de sa voiture ni même un billet de train, traqué par des mafieux qui réclament leur pognon, poursuivi par un clone d'Elvis Presley et sa copine en couettes, seriné par un Indien aveugle, épié par un shérif interlope, hanté par la carrosserie et le regard triste de Grace, Bobby n'a plus qu'une seule alternative : affronter son destin, autrement dit tuer Jake ou Grace pour survivre.
La suite restera secrète, suspense oblige. Mais ce n'est pas le plus important. Car **U-Turn**, «film noir» westernien visité par l'âme Apache, comédie tragique teintée d'absurde, étude outrée et grandiloquente sur la passion, puzzle visuel démentiel et schyzophrénique, est bien plus qu'une énième sous-version/compilation de **Détour**, **Duel au Soleil**, **La Soif du Mal** ou **Le Facteur Sonne Toujours deux fois**. **U-Turn** est un tournant, ni plus ni moins. Un tournant pour un genre devenu moribond à force d'être violé sans l'ombre d'un quelconque respect (ce qui va de pair !). Un tournant parce que, sans abandonner cet état de désespérance qui faisait tout le prix du «film noir», Stone greffe sur les lois du genre non seulement un contexte expressionniste – le réalisateur de **Platoon** délimitant en effet l'espace de manière symbolique, entre Ciel (les collines) et Enfer (la ville fantôme) - mais aussi une surdimension carnassière entérinée par des acteurs - Nick Nolte et Jennifer Lopez en tête - dévoués corps, âme et entrailles à leurs personnages (sans oublier Sean Penn, faramineux dans le registre looser malchanceux). Vous l'aurez compris, **U-Turn** est une diablerie jouissive et païenne, un trip hallucinatoire et barbare. Bref, une série B mo-der-ne en passe de devenir déjà un futur classique.

■ Gilles BOULENGER ■

Columbia TriStar Films présente Sean Penn dans une production **TriStar Pictures/Phoenix Pictures/Illusion Entertainment Group/Clyde is Hungry Films** ***U-TURN*** (USA - 1997) avec Jennifer Lopez - Nick Nolte - Powers Boothe - Claire Danes - Joaquin Phoenix - Billy Bob Thornton - Jon Voight - Liv Tyler **photographie de** Robert Richardson **musique de** Ennio Morricone **scénario de** John Ridley d'après son roman «Straw Dogs» **produit par** Dan Halsted & Clayton Townsend **réalisé par** Oliver Stone

14 janvier 1998 **2 h 04**

Sean soit la victime dans ce film *(Penn a en effet été de nombreuses fois condamné pour avoir agressé des paparazzis, NDR)*. Il n'est pas aimé aux États-Unis.

Pendant tout le film, vous filmez Grace/ Jennifer Lopez comme un animal sauvage...

C'est vrai qu'elle ressemble à un animal sauvage. L'autre aspect intéressant de la personnalité de Grace est que c'est une Indienne de souche dont l'esprit a été perverti. Si L'Aveugle, le personnage qui joue la conscience de Bobby, est un pur Indien dans son essence, Grace représente, en revanche, l'Indien corrompu. Son âme a été polluée de toutes les manières possibles par la mentalité propriétaire terrien et chercheur d'or. C'est une mentalité traître. Au départ, Grace est une femme fatale qui se morfond mais avec une raison d'exister. À la fin, elle s'est transformée en chiot, en chiot meurtri.

A propos de L'Aveugle justement, c'est un Blanc, Jon Voight en l'occurrence, qui incarne l'Indien en question. Vos détracteurs ont encore dû vous tomber sur le paletot. Ils doivent trouver que vous effectuez-là un retour au vieil Hollywood où les stars de l'époque, comme Burt Lancaster, jouaient les rôles d'Indiens.



■ *Bobby Cooper et le vieil Indien philosophe (Jon Voight)* ■

On peut vous critiquer parce que vous ne cherchez pas à être «politiquement correct», mais je pense que n'importe quel acteur a le droit de jouer n'importe quel rôle. C'est l'essence même du métier d'acteur. Je suis en total désaccord avec le mode de pensée qui veut qu'un Noir joue nécessairement le rôle d'un Noir. C'est peut-être mieux, mais ce n'est pas obligatoire. Si Laurence Olivier veut jouer Othello, libre à lui. Cet argument n'est pas valable. Et puis Jon Voight, depuis très longtemps déjà, a dédié une grande partie de sa vie à la Cause indienne. Si certains critiques n'avaient pas mis le doigt dessus, personne, je crois, n'aurait su que c'était Jon Voight qui incarnait L'Aveugle.

Dans *Entre Ciel et Terre*, tous vos personnages principaux parlent de spiritualité ou tentent de vivre au regard de leurs choix spirituels. Dans *U-Turn*, aucun des personnages ne clame avoir d'engagement spirituel, excepté L'Aveugle, mais cette question reste pourtant au cœur du film...

C'est vrai. Jake *(Nick Nolte, NDR)* révèle beaucoup de lui-même. Vous voyez sa douleur et il est très réaliste par rapport à sa personnalité. C'est probablement le personnage de **U-Turn** qui a le plus conscience de son dilemme... ce qui ne l'empêche pas d'être psychotique. Il nie l'évidence. Il essaie pourtant. Il cherche. Grace, elle aussi à sa manière, tente de se justifier, de trouver une porte de sortie, et elle en parle ouvertement. Bobby, quant à lui, n'a jamais de chance avec les femmes, mais maintenant, pour la première fois à cause de Grace, il croit que l'espoir et l'amour existent. Il la serre dans ses bras et lui dit : «On va s'en sortir, mon bébé !». C'est l'état d'extase spirituelle le plus élevé auquel accède Bobby dans ce film. Bobby n'est pas un être très réfléchi. Dans les films de genre d'ailleurs, ces types de personnages ne sont jamais très réfléchis. Il y a bien Burt Lancaster dans **Les Tueurs** de Robert Siodmak, par exemple, mais **Les Tueurs** n'est pas un film B au sens propre. Il est en effet tiré d'une nouvelle d'Ernest Hemingway. Ça le met à un niveau différent, je pense. Le personnage de Bobby Cooper, lui, n'a aucune raison d'être quelqu'un d'extra lucide. Ça n'est pas la nature du matériau. Les personnages principaux d'**Assurance sur la Mort** et du **Facteur Sonne Toujours deux fois** sont plutôt transparents. Ils n'ont rien à voir avec Ben Hur. Ils ne sont pas à la recherche de Dieu.

Comment avez-vous travaillé plus particulièrement sur le personnage de Darrell, le garagiste joué par Billy Bob Thornton *(le sadique d'**Un Faux Mouvement** et l'acteur-auteur-réalisateur de **Sling Blade**, NDR)* **? C'est vraiment le personnage le plus frappadingue de *U-Turn*...**

Billy Bob a beaucoup aidé à sa conception. C'est un homme très drôle. Il est arrivé avec ses costumes, ses déguisements et son maquillage. Ce personnage était présent dans le script de John Ridley, mais on l'a pas mal amélioré. Billy Bob a ajouté pas mal de choses très drôles, y compris des bouts de dialogues de son cru. Je laisse toujours des espaces de liberté si un acteur a quelque chose à ajouter de meilleur.

Le fait qu'après *Nixon*, *U-Turn* n'ait pas non plus trouvé son public aux Etats-Unis - le film a rapporté un peu de moins de sept millions de dollars aux Etats-Unis pour un budget de 15 - signifie-t-il que vous craignez désormais de ne plus avoir autant de liberté d'action pour faire les films que vous voulez ?

Non. Je pense que j'ai réussi à démontrer que je fais partie du haut du panier des réalisateurs américains. Les pressions seront plus importantes, c'est sûr. Mais de toute façon, j'ai toujours rencontré des difficultés pour faire mes films. J'aurai toutefois l'obligation de prendre bien plus en considération certaines exigences commerciales. J'espère seulement que je ne perdrai pas confiance en moi. On vit dans un système darwinien. C'est une chaîne alimentaire à l'instar de ce film de vautours. Les gens se nourriront sur votre dos s'ils le peuvent. Et vous aurez toujours ceux qui achèvent les blessés... L'important au bout du compte, c'est la sérénité, même si j'ai besoin de sentir une pression s'exercer sur moi. La sérénité dans le chaos, c'est vraiment quelque chose de formidable.

Qu'en est-il de vos projets ? Votre bio sur Martin Luther King ? Votre remake d'*Alexandre le Grand* ?

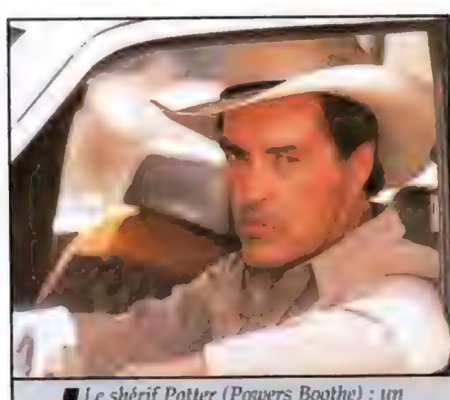
La bio de Martin Luther King, ça fait un bout de temps que je travaille dessus. La *Warner* devait monter le film il y a trois ans et il devait s'appeler **Memphis**. J'ai rencontré tous les proches du Pasteur et Cuba Gooding Jr devait tenir le rôle de Luther King. Mais à l'époque il n'était pas connu *(il n'avait pas en effet reçu d'Oscar, NDR)*, et comme le scénario n'était pas vraiment au point, rien est allé plus avant. *Warner* songe toutefois à remettre le projet sur les rails. Quant à **Alexandre Le Grand**, là aussi c'est un projet qui languit depuis de nombreuses années dans mes tiroirs. J'avais rencontré Gore Vidal *(le scénariste de **Ben Hur**, NDR)* en 1990 et je lui avais proposé de l'écrire. Il a commencé à rédiger un traitement, mais nous ne sommes pas tombé d'accord. Je voulais en effet qu'il évacue toutes les implications érotico-homosexuelles qu'il avait placées dans le synopsis. Récemment d'ailleurs, alors qu'on ne lui demandait rien, il m'a traîné dans la boue par voie de presse, me traitant de manchot et insistant sur le fait qu'il ne travaillerait jamais avec moi. L'hostilité, la haine et la violence de ses dires m'ont vraiment choqué. C'est peut-être de la jalousie...

■ Propos recueillis et traduits par **Gilles BOULENGER** ■

(1) Allusion au premier plan de **La Horde Sauvage**, où des scorpions sont mis à rude épreuve par den enfants.



■ *Qui se frotte à Grace McKenna s'y pique. Forcément...* ■



■ *Le shérif Potter (Powers Boothe) : un représentant de la loi noyé dans le whisky* ■

Une série animée unique dans les annales de la TV et interdite aux enfants !



■ *Spawn : pour répondre au crime, il ne connaît qu'une méthode...* ■



Gore, cruelle et joliment rythmée, SPAWN - LA SÉRIE ANIMÉE, actuellement diffusée sur CANAL JIMMY, est une des bonnes surprises de l'hiver. Le seul cartoon où l'on peut voir des mafieux se décharger des 44 à la figure, des clowns pervers se masturber en ricanant et un héros cinglé écraser des tueurs de petits enfants. Indéniablement, SPAWN n'est pas destiné aux bambins. Voilà qui est réjouissant, non ?

valet des ténèbres

ERIC RADOMSKI

Doit-on encore attendre quelque chose de SPAWN ? Si vous avez vu le long métrage de Mark Dippé, vous écrasez déjà un bâillement et vous vous préparez à tourner la page. Un désastreux super-crétin de plus sur les écrans, après Batman et Robin, et en attendant Steel et Blade, après tout qu'importe ? On ne vous donnera pas tort. Quant à «Spawn» le «best-seller-absolu-du-comic-book» de Todd McFarlane, de deux choses l'une. Vous faites partie des fans inconditionnels du monsieur, vous aimez le trait chargé à l'extrême, les personnages qui bavent et l'ignorance des règles de la perspective. C'est votre droit le plus strict. Ou bien comme quelques vieux crabes, vous ne jurez que par Kirby, Steranko et Joe Kubert, et vous ne comprenez rien, mais alors vraiment rien au succès de ce Batman extrêmiste.

Disons-le franchement, dans ce contexte peu enthousiasmant, nous n'espérions donc rien du dessin animé SPAWN. Entre les poupées articulées, le jeu vidéo et les trading cards, SPAWN le cartoon n'allait être qu'une nouvelle et bassement mercantile exploitation d'un mythe bouffé par sa gloire. Oubliez tout ça. Faites comme nous et jetez-y quand même un coup d'œil. Surprise ! SPAWN est une série intelligente, savamment découpée, et bourrée jusqu'à la gueule d'idées graphiques séduisantes, de séquences d'une cruauté roborative et, osons-le mot, d'une vraie poésie macabre qui dépasse même largement l'original de McFarlane. L'histoire n'est pourtant que l'adaptation littérale du comic book : la saga tragique d'Al Simmons, qui se réveille un jour dans la peau du Spawn, guerrier ultime des armées infernales, et qui tente de mettre bout à bout les pièces du puzzle pourri de son existence. Classique...

Pourtant, grâce à des options graphiques brillantes, entre le manga et le polar hard-boiled, SPAWN s'avère être un objet curieux et décalé mis en place par Eric Radomski, un transfuge de BATMAN LA SÉRIE ANIMÉ, qui s'en donne ici à cœur joie dans la glauquerie assumée. Il n'en fallait pas plus pour nous donner envie de rencontrer le jeune homme qui, étape par étape, est mine de rien en train de métamorphoser l'animation US, en la plongeant dans un bain de plus en plus sombre. Jugez plutôt...



■ *Clown : un être immonde en guise de guide spirituel pour Spawn* ■

On vous connaît surtout en France pour votre travail sur la série animée *Batman*. Qu'aviez-vous fait auparavant ?

Juste avant ***Batman***, j'avais travaillé pour la *Warner* sur la série de Steven Spielberg, ***Tiny Toons***, qui a remporté un très grand succès aux Etats-Unis. J'ai aussi participé à plusieurs programmes pour enfants pour la chaîne *ABC* ainsi que sur quelques programmes éducatifs de *Disney*. Mais il est exact que c'est avec ***Batman*** que j'ai pu réellement aller dans la direction que je souhaitais.

Vu de France, on a l'impression que *Batman* la série animée a été une véritable révolution, en permettant l'éclosion de toute une génération de nouveaux réalisateurs...

La série a eu certainement un impact énorme, peut-être parce qu'elle marquait un changement drastique avec tout ce que l'on avait pu voir auparavant dans le domaine de l'animation pour enfants. Tant dans le mode de narration, la profondeur des scénarios, la remise en cause du personnage, que dans le soin apporté aux dialogues, nous avons vraiment cherché à casser le moule. C'était quelque chose que nous souhaitions tous faire depuis très longtemps. Il y avait sur ce point une grande cohésion dans toute l'équipe...

Comment êtes-vous passé de *Batman* à *Spawn* ? ■■■

Quand nous avons fini les derniers épisodes de ***Batman***, nous avons vécu à la *Warner* une période de flottement, durant laquelle il y a eu de nombreuses hésitations quant à la direction que nous allions prendre. Finalement, le studio a décidé de se lancer sur la série animée ***Superman***. C'était un projet qui ne m'intéressait pas...

Pourquoi ?

Pour moi, c'était un peu comme une régression. Avec ***Batman***, nous avions imposé un style plus adulte qui reposait en fait sur une interprétation «sombre» du personnage. Batman est un personnage complexe et son rôle de vigilante souvent effrayant permet des variations très intéressantes. Quant il a été décidé de mettre au point un ***Superman***, j'espérais que nous garderions la même approche. Mais c'était impossible. Superman est de toute façon un personnage assez difficile à traiter. C'est l'icône absolue de «l'americana», une figure héroïque très monolithique, quasiment infaillible. Pour rendre le concept attrayant, il fallait à mon avis remettre en cause totalement le personnage, peut-être en mettant un peu à mal sa légende. Mais il a été très vite évident que la *Warner* voulait en fait une série classique, une illustration littérale du mythe. Comme se présentait au même moment la possibilité de travailler sur ***Spawn***, je n'ai pas hésité. Spawn, qui est l'opposé du héros lumineux pur et dur, me permettait de pousser plus loin encore l'idée d'un cartoon noir, sérieux et tragique. Et c'est dans cette direction que je voulais aller.

Quand on voit les premiers épisodes de *Spawn*, on a l'impression que vous avez inclus toutes les choses qui vous étaient interdites sur *Batman*. Les dialogues regorgent de jurons, les scènes de combat forcent sur la violence et les effets gore, et il y a même des séquences de nudité...

C'était assez jubilatoire en effet ! *(rires)* Dès la mise en place des premiers scripts, nous savions que nous allions nous éloigner très largement des sentiers bien balisés de la série pour gosses. Le fait que la série ait été développée pour une chaîne câblée et diffusée la nuit nous a permis une totale liberté de manœuvre. Cependant, il n'y a rien de gratuit dans ces partis-pris. La violence, la cruauté sont des composantes majeures de l'univers de Todd Mc Farlane. Pour construire ce monde nocturne, montrer le dilemme d'un personnage qui hésite entre le bien et le mal, il était primordial d'ancrer la série dans un certain réalisme. Les flics emploient par exemple volontiers un langage ordurier dans la série, ponctuant leurs répliques de jurons assez salés. Ce n'est pas du tout une provocation de notre part, mais simplement la manière dont ce type de personne s'exprime dans la vie. Nous voulions échapper aux critères habituels de l'animation, construire un vrai film noir...

Le budget de *Spawn* est-il inférieur à celui de *Batman* ?

Je n'ai pas les chiffres en tête mais je pense qu'ils sont à peu près équivalents. Je dois cependant souligner un point important. L'animation étant réalisée à l'étranger *(en Corée NDR)*, ce qui en diminuait largement le coût, nous avons affecté une grande partie du budget à la pré-production et en particulier à l'écriture des scripts. Pour que la série fonctionne, il fallait que les scénarios soient imparables, très travaillés. C'était une de nos grandes préoccupations.

Todd McFarlane a-t-il travaillé étroitement avec vous sur la série ?

Le projet ***Spawn*** avait en fait démarré avant que j'arrive. Il y eut un premier projet mis au point par *HBO*, qui avait engagé un studio indépendant pour le réaliser. Cette première tentative s'est soldée par un échec, et je crois que Todd McFarlane a été très déçu du tour que prenaient les choses. *HBO* a donc décidé de faire table rase et de monter son propre studio d'animation afin de produire ***Spawn***. C'est à ce moment-là que je suis entré dans le projet. *HBO* avait tiré plusieurs leçons de sa première expérience sur le personnage, et les choses étaient en fait claires dès le début quant à l'esthétique et le ton de la série. Voyant la direction satisfaisante dans laquelle nous nous engagions, McFarlane nous a en fait laissé les mains libres. Il a été très clair sur le fait qu'il ne connaissait rien à l'animation. Il a bien sûr corrigé certains éléments auxquels il tenait absolument, mais tout s'est passé très harmonieusement. Je crois qu'il a été très content du résultat. A tel point qu'il sera probablement impliqué plus directement dans la seconde saison que nous préparons actuellement. Il cerne désormais exactement les possibilités qu'offre le dessin animé.

Dans l'esthétique comme dans l'animation, on sent dans *Spawn* une grande influence du dessin animé japonais. Notamment ceux de Kawajiri comme *La Cité Interdite*...

C'est exact. Todd souhaitait que la série aille dans cette direction. En revanche, je ne pourrai pas citer d'influences directes sur ***Spawn***, que ce soit celle de Kawajiri ou une autre. Si cette influence de l'animation japonaise est palpable dans la série, c'est avant tout parce que nous avons utilisé plusieurs de leurs techniques. Les Japonais sont très forts pour dynamiser par le cadrage et le découpage des scènes où l'animation est réduite à son strict minimum. Ils savent très bien jouer avec les plans fixes. C'est une manière de procéder que les Américains maîtrisent assez mal. Nous avons donc cherché à nous en inspirer. Pour le reste, l'influence majeure de ***Spawn*** reste le cinéma traditionnel. Nous avons beaucoup étudié des séquences entières de films de Martin Scorsese ou d'Oliver Stone. Le but était ici de se rapprocher au maximum du cinéma «live».



Le Violator, créature infernale et seconde nature de Clown : le pire ennemi de Spawn



Pas de super-vilain à combattre pour Spawn, mais un sordide tueur d'enfants



■ *Spawn lové dans sa cape, un habit-gadget indépendant* ■

Cette influence du cinéma a toujours été présente dans votre travail. Je pense notamment à un épisode de la série *Batman, Il s'en est Fallu de peu*, qui était un modèle de découpage, très proche des grands films noirs des années 40...

Dans le cas précis de cet épisode, cette forme de découpage était déjà induite dans le script de Paul Dini. Mais il est certain que je puise le plus possible dans toutes les formes de cinéma, comme d'ailleurs beaucoup de réalisateurs japonais d'animation. Je ne dirais pas que je suis un cinéphile. Disons que je n'ai pas un savoir encyclopédique sur la question, mais que j'en sais suffisamment pour savoir comment retranscrire les scènes que je dois orchestrer.

Comment définiriez-vous le personnage de Spawn ?

Il est assez différent des héros de la vieille garde comme Batman par exemple. Dès le départ, même si la personnalité de Bruce Wayne est complexe et extrêmement torturée, il est admis que le personnage ne remettra jamais en question son statut héroïque. C'est un vigilante, mais il reste toujours dans le chemin du bon droit. A l'inverse, Spawn n'est pas un personnage positif. C'est un être qui oscille en permanence entre le bien et le mal. La grande question qui l'agite est de savoir si oui ou non il va s'abandonner, devenir l'être maléfique vers lequel tout le monde le pousse. Comme les grands personnages populaires, il est le reflet de questions auxquelles son public est également confronté, ce qui explique bien sûr son succès. Si vous enlevez les oripeaux du super-type, Spawn rejoint bien des sujets éternels de la tragédie antique. Son histoire parle du doute, d'un choix crucial qui pourrait modifier son existence. Il parle aussi de la manière dont nous faisons face à la mort, dont nous acceptons la perte d'êtres chers. Sur ce point, c'est un personnage parfaitement classique.

Comment expliquez-vous le fait que les comics books soient devenus depuis une dizaine d'années de plus en plus sombres, marqués par le pessimisme ?

Il y a plusieurs raisons selon moi. Tout d'abord, il est certain que cette forme d'expression, comme toutes les formes de culture populaire, fonctionne par cycle. Quand nous travaillions sur ***Batman***, nous nous étions plongés dans les «pulp novels» des années 40, et les toutes premières aventures du Dark Knight. Nous avions alors réalisé à quel point cette période était dure. Les intrigues étaient très cruelles, violentes. Elles reflétaient probablement les doutes de cette époque. Les mentalités ont aujourd'hui évolué et il me semble en fait logique que nous revenions vers une forme de culture comic book plus «dure». L'information parle à tout bout de champ de massacres, de crises inextricables. Ces choses ont toujours existé, et il est certain que l'évolution de la société permet aujourd'hui d'aborder ce type de sujet dans des dessins animés. C'est un phénomène important. Ces problèmes, ces dérives sont trop graves aujourd'hui pour que la littérature et les dessins animés populaires soient totalement dissociés d'une réalité à laquelle son public est tous les jours confronté. Les tueurs en série, les flics qui abusent de leur pouvoir, les sans abris vivant dans un dénuement total : tous ces sujets peuvent être traiter de front, même dans un cartoon. C'est ce que nous avons essayé de faire avec *Spawn*.

■ *La face de grand brûlé d'Al Simmons : toujours envie d'être super-héros ?* ■

Cette orientation sera-t-elle toujours présente dans la seconde saison de *Spawn* sur laquelle vous travaillez actuellement ?

Absolument. Nous concoctons six nouveaux épisodes, qui seront diffusés dès le printemps prochain aux USA. Parallèlement, j'ai plusieurs projets pour *HBO* qui devraient voir le jour prochainement. Après la première saison de ***Spawn***, j'ai travaillé sur la mini-série «hard boiled» de Ralph Bakshi, ***Spicy City***, et je prépare un nouveau feuilleton que j'ai écrit, qui sera une comédie très noire. Vous allez adorer ! *(rires)* A plus long terme, je pense réaliser un jour un long métrage d'animation adulte, quelque chose entre **Alien** et **Blade Runner** qui clouerait les spectateurs à leur fauteuil. J'aimerais travailler là-dessus avec des Japonais. Je crois beaucoup à ce projet. J'ai l'impression qu'actuellement le monde de l'animation est un peu en train de changer. Le fait qu'une compagnie comme *Dreamworks* produise un dessin animé comme **Prince of Egypt**, que l'on verra bientôt, est tout à fait symptomatique de ce phénomène. On s'apercevra bientôt que l'animation de long métrage n'est pas le privilège de *Disney*, et qu'il est possible d'envisager cette forme d'expression d'une manière différente. Disons... plus adulte ?

■ Propos recueillis et traduits par **Julien CARBON** ■



■ Joe Pesci & Andy Comeau ■

8 têtes dans un sac

Etrange association que celle qui est à l'origine de ce **8 Têtes dans un Sac**. Le scénariste du **Cercle des Poètes Disparus** derrière la caméra, les producteurs de **Dumb et Dumber** qui allongent les biftons, et un des acteurs fétiches de Scorsese qui joue les coursiers mafieux. Etrange association donc, mais payante, car ce vaudeville sorti de nulle part aligne les gags avec un naturel qui se fait de plus en plus rare.
A mi-chemin entre le redoutable Nicky Santoro de **Casino** et l'extravagant Leo Getz des **Arme Fatale**, Joe Pesci interprète ici Tommy Spinelli, un tueur professionnel en partance pour le Mexique où il devra livrer huit têtes de malfrats fraîchement coupées au parrain local. Rien de plus simple pour cet habitué des sales besognes à deux doigts de la retraite. A moins qu'un passager du même vol ait un sac rigoureusement identique au sien. Ce passager, c'est Charlie (Andy Comeau), un étudiant en médecine qui s'en va retrouver sa dulcinée, Laurie (Kristy Swanson), pour passer une semaine de vacances de rêve en compagnie de ses parents. Ce qui devait arriver arrive, et lorsque Tommy récupère son précieux bagage, c'est un sac rempli de vêtements tout propres qui échoue entre ses mains. Face à des employeurs de plus en plus nerveux, il n'a que vingt-quatre heures pour retrouver et livrer les huit têtes. Sinon, c'est la sienne qui tombe...

Imaginez un instant une histoire qui n'est qu'un prétexte à une surenchère de quiproquos majoritairement de premier choix, de scènes d'un surréalisme bienvenu (les huit têtes installées sur une table se mettent à pousser la chansonnette pendant que les corps décapités attaquent le pauvre Tommy : hommage au **Maniac** de William Lustig ?) ou tout simplement de gags jouant sur le macabre (des cadavres ressemblants serviront à remplacer les têtes manquantes). Les acteurs, cabotins à souhait, s'en donnent à cœur joie, surtout Joe Pesci, dont le sérieux est inévitablement motivé par une franche déconnade, et George Hamilton en playboy innocent, victime malgré lui de cet incroyable malentendu. Simple, sans prétention, **8 Têtes dans un Sac** respecte scrupuleusement toutes les règles de ce genre en voie de disparition. Et qu'est-ce que c'est bon.

■ **Damien GRANGER** ■

CTV International présente Joe Pesci & Andy Comeau dans une production **Rank Film Distributors/ Orion Pictures** *8 TÊTES DANS UN SAC (8 HEADS IN A DUFFEL BAG* - USA - 1997) avec Kristy Swanson - Todd Louiso - George Hamilton - Dyan Cannon - David Spade **photographie de** Adam Holender **musique de** Andrew Gross **produit par** Brad Krevoy - Steve Stabler - John Bertolli **écrit et réalisé par** Tom Schulman

31 décembre 1997 **1 h 35**



■ Joe Pesci ■

la prisonnière espagnole

Le dramaturge-cinéaste-scénariste David Mamet se prête toujours au jeu. Dix ans après cette horlogerie suisse qu'est **Engrenages**, il repart dans une embrouille sophistiquée, une arnaque machiavélique. Quand il y a escroquerie, il y a bien sûr pigeon à plumer. Il s'agit de Joe Ross, le jeune inventeur d'un mystérieux «procédé» qui pourrait faire sa fortune et celle de ses employeurs. Un tantinet parano, Joe Ross redoute que son patron le gruge, le prive de ses droits. Inquiet, il fait donc toute confiance à Jimmy Dell, un homme d'affaires doublé d'un playboy rencontré lors d'un congrès sur une île du Pacifique. Jimmy Dell lui lance un hameçon en lui demandant de remettre un livre à une sœur illusoire, à New York. Joe Ross mord à l'hameçon, revoit son nouvel ami à qui il pourrait remettre ses précieux cahiers au terme d'un savant processus psychologique. Lorsque le doute commence à l'assaillir et que les agents du FBI révèlent leur duplicité, le pigeon se réfugie dans les jupons de Susan Ricci, une jolie secrétaire au-dessus de tout soupçon. Est-ce vraiment le cas ? Susan Ricci pourrait-elle constituer un ultime rouage du plan de Jimmy Dell, une roue de secours au cas où ?
Essentiellement composé de faux-semblants et de pièges, de manipulations odieuses et de violences feutrées, **La Prisonnière Espagnole** naît de la rencontre entre David Mamet et un prétendu vice-maréchal de l'Armée de l'air à Las Vegas, durant une convention «soldier of fortune» qu'il couvre pour le magazine *Esquire*. L'homme était un imposteur. Un imposteur doué qui parlait d'investissements dans les îles Cayman, citait des noms... De la poudre aux yeux. A l'heure d'écrire **La Prisonnière Espagnole**, David Mamet se souvient de cet officier d'opérette, de sa tranquille assurance, de ses talents d'improvisateur. A l'écran, le vice-maréchal devient le froid Jimmy Dell, malfaiteur interprété par un Steve Martin en rupture de comique. Une composition étonnante de la part de l'interprète des **Cadavres ne Portent pas de Costard**, tout en veulerie calculée, en élégance féline et raffinement trompeur. **La Prisonnière Espagnole** doit beaucoup à cette surprenante présence. Une illusion qui s'agite dans un film par ailleurs adroit, malin mais souvent frappé de torpeur, parfois amorphe à force de fignoler une pesante atmosphère de suspicion. David Mamet ne retrouve que partiellement le secret de la réussite d'**Engrenages** autour d'une table de poker. Dans un cadre plus vaste, plus ambitieux, l'arnaque perd beaucoup de sa crédibilité et, du scénario, dépassent quelques embarrassantes ficelles indignes de l'auteur, quelques laborieux coups de théâtre si imprévisibles de sa part qu'on se fait finalement mener par le bout du nez. Peut-être est-ce un nouvel artifice dans son miroir aux alouettes ?

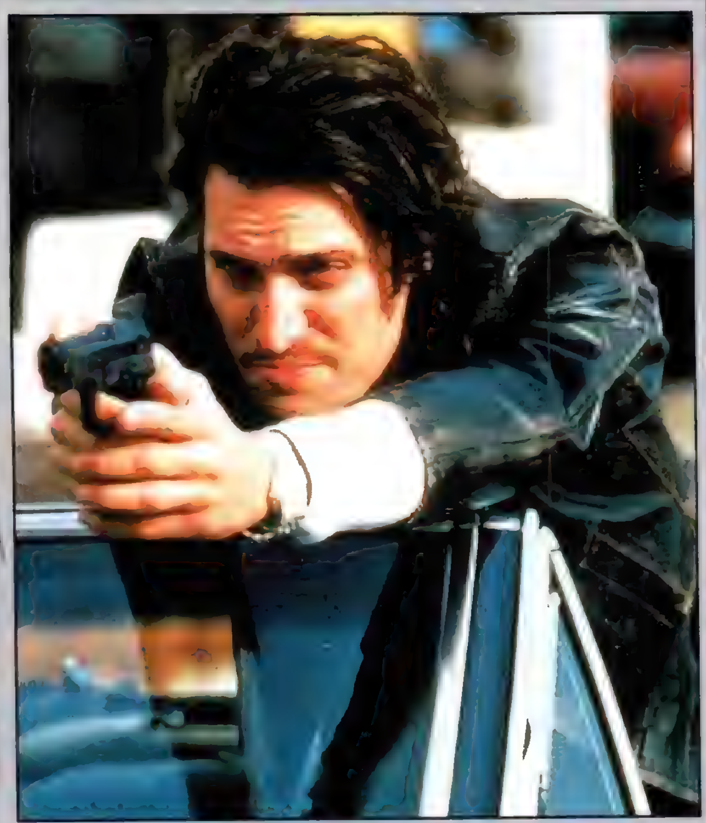
■ **Marc TOULLEC** ■

BAC Films présente Campbell Scott & Steve Martin dans une production **Sweetland Films** *LA PRISONNIÈRE ESPAGNOLE (THE SPANISH PRISONER* - USA - 1997) avec Rebecca Pidgeon - Ricky Jay - Ben Gazzara - Felicity Huffman - Tony Mamet **photographie de** Gabriel Beristain **musique de** Carter Burwell **produit par** Jean Doumanian **écrit et réalisé par** David Mamet

7 janvier 1998 **1 h 50**



■ Campbell Scott ■



■ *Vincent Gallo* ■

la dernière cavale

A sa sortie de prison, Raymond Lembecke (Vincent Gallo) ne désire qu'une chose : vivre des jours heureux avec sa compagne Addy (Kim Dickens). Décidé à rompre avec son passé de truand, il monte un dernier coup pour assurer le futur de la famille qu'il souhaite fonder. Son erreur, s'associer à Marcus (Mykelti Williamson) et surtout à Curtis (Kiefer Sutherland), un psychopathe qui abat froidement ceux qu'ils dévalisent. Commence alors pour eux une longue cavale, en compagnie d'un couple pris en otage. Les choses empirent lorsque Curtis dessoude Vago (Rod Steiger), un caïd de Las Vegas à qui appartient la marchandise volée qu'ils comptaient refourguer. Comme si la police ne suffisait pas, les quatre fugitifs sont désormais poursuivis par un exécuteur sans scrupule (Martin Sheen). Leurs chances de s'en sortir se comptent désormais sur les doigts de la main. Leur seule alternative, aller jusqu'au bout.
A trente ans, Kiefer Sutherland, très inégal en tant qu'acteur, s'impose comme un réalisateur surdoué. Si le scénario de Brad Mirman (**Body**, **Highlander 3**) n'a rien de transcendant, c'est par la mise en scène et le traitement des personnages que Kiefer Sutherland parvient à l'extirper de l'abime dans lequel le film aurait sans doute fini. Plutôt que de s'en remettre à la nouvelle règle qui veut que le mot polar rime avec Tarantino, il préfère puiser ses références du côté de chez Sam Peckinpah et du **Bonny and Clyde** d'Arthur Penn. Si bien que ce n'est pas un polar qu'il réalise, mais un véritable road movie nerveux, avec gunfights brutaux, bien découpés, ralentis parfaitement maîtrisés, jamais envahissants, qui n'empiètent pas sur l'histoire. Aux scènes graphiques, il préfère l'émotion. Ses personnages, méticuleusement travaillés, sont interprétés par des acteurs plus convaincants que jamais. Surtout Martin Sheen, terrifiant en assassin répondant au simple nom de Monsieur. A l'action spectaculaire et à la mise en valeur des acteurs, Sutherland préfère une mise en scène sobre, proche d'un téléfilm haut de gamme (c'est à la télé qu'il a fait ses débuts de réalisateur) et un traitement souvent très froid qui permet au scénario d'évoluer naturellement. Un film qui marche à contre-courant, qui sent le vieux (dans le bon sens du terme), héritier direct d'une époque où les metteurs en scène réalisaient un véritable film plutôt qu'un montage de séquences jouant sur le sensationnel. Du coup, ce «petit» film se transforme en une énorme et bonne surprise.

■ **Damien GRANGER** ■

Columbia Tristar présente Vincent Gallo & Kim Dickens dans une production **Triumph Films** *LA DERNIÈRE CAVALE (TRUTH OR CONSEQUENCES N.M.* - USA - 1997) avec Mykelti Williamson - Kiefer Sutherland - Kevin Pollack - Grace Phillips - Martin Sheen - Rod Steiger **photographie de** Ric Waite **musique de** Jude Cole **scénario de** Brad Mirman **produit par** J. Paul Higgins - Kevin Messick - Hillary Wayne **réalisé par** Kiefer Sutherland

24 décembre 1997 **1 h 41**

contrat sur un terroriste

Une agréable surprise sur le front du film d'espionnage. Loin de l'univers de James Bond et de **Mission : Impossible**, **Contrat sur un Terroriste** raconte de manière très limpide un complot monté dans le but de nuire au fameux Carlos, terroriste international dont le procès se déroule actuellement à Paris. L'intrigue remonte donc au début des années 80, époque où Carlos se montre particulièrement actif. Il commet un attentat au nez et à la barbe de Jack Shaw, patron du bureau parisien de la CIA. Une deuxième fois humilié, après une prise d'otages dont Carlos et ses complices se tirent avec les honneurs, Shaw tisse une discrète toile d'araignée afin de le piéger, de conduire ses alliés à l'éliminer. Avec un homologue du Mossad, l'Américain forme Annibal Raminez, un officier de marine, à se substituer au terroriste, si bien que même ses maîtresses ne pourront deviner le subterfuge. Sosie parfait de Carlos, Raminez accepte à contre-cœur cette mission délicate au terme d'un entraînement physiquement et psychologiquement éprouvant. Raminez devient Carlos, au point que sa propre identité s'étiole progressivement, que l'âme noire de son rôle le ronge de l'intérieur. Sur le terrain, à Tripoli, il doit même abattre plusieurs agents de la DST...
Energiquement mis en images par le réalisateur québécois de **Planète Hurlante** et de **Scanners II & III**, le scénario de Dan Gordon de Sabi H. Shabtai (respectivement ex-soldat de l'armée israélienne et autorité en matière de terrorisme) n'évite pas le rocambolesque, même si ses auteurs assurent qu'il y a beaucoup de vrai dans cette manipulation pour la bonne cause. La réalité dépasserait-elle la fiction ? Possible après tout.
Rocambolesque ou pas, **Contrat sur un Terroriste** intéresse, passionne d'autant plus, sur le mode de **La Lettre du Kremlin**, que bons et méchants jouent à peu près le même jeu. Que les coups bas pleuvent des deux côtés de la barrière, que la frontière ténue entre le bien et le mal ne se justifie à aucun moment. Sans manichéisme aucun, **Contrat sur un Terroriste** explique que la fin justifie les moyens, que seules des méthodes radicales peuvent éradiquer le terrorisme international. Pas de scrupules à avoir, pas de pitié, sinon le regret d'avoir sacrifié quelques agents du même camp pour protéger une couverture. Un discours cynique, probablement lié à des faits réels. Par la sécheresse de sa réalisation, la brutalité de scènes d'action parfois très violentes, Christian Duguay sert parfaitement un récit dont l'unique tort est d'arriver un peu tard. Produit dix ans plus tôt, **Contrat sur un Terroriste** aurait certainement défrayé la chronique, suscité de vives polémiques sur les moyens employés par les services secrets. Aujourd'hui, en dépit d'évidentes qualités, il risque fort de passer totalement inaperçu, périmé par l'actualité du procès du sanguinaire Carlos Sanchez.

■ **Marc TOULLEC** ■

Columbia/TriStar présente Aidan Quinn dans une production **Allegro Films** *CONTRAT SUR UN TERRORISTE (THE ASSIGNMENT* - Canada/Québec - 1996) avec Donald Sutherland - Ben Kingsley - Claudia Ferri - Cécile Bonnier - Vlasta Vrana - Al Waxman **photographie de** David Franco **musique de** Normand Corbeil **scénario de** Dan Gordon & Sabi H. Shabtai produit par Tom Berry - Franco Battista & Stefan Wodoslawsky **réalisé par** Christian Duguay

14 janvier 1998 **1 h 59**



■ *Ben Kingsley & Aidan Quinn* ■

COMMANDEZ LES ANCIENS NUMÉROS

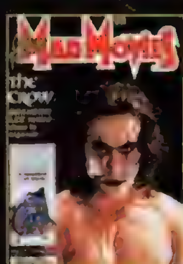
MAD MOVIES

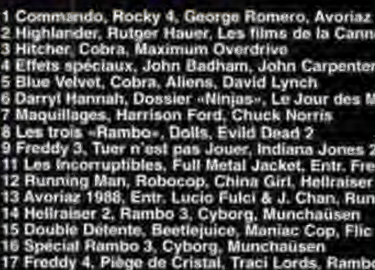


27 Le Retour du Jedi, Creepshow, Les Prédateurs, B. Steele
29 Harrison Ford, Joe Dante, Avoriaz 1984
30 Maquillage : Ed French, Cronenberg, L. Bava
32 David Lynch, La Compagnie des Loups, maquillages
33 Gremlins, Les effets spéciaux d'Indiana Jones
34 Les Griffes de la Nuit, Dune, Brazil, Avoriaz 1985
36 Day of the Dead, Lifeforce, Tom Savini, Re-Animator
37 Mad Max 3, Legend, Ridley Scott
38 Retour vers le Futur, Vampire, Vous Avez Dit Vampire ?
39 La Revanche de Freddy, Avoriaz 1986
40 Re-Animator, Highlander, Alfred Hitchcock
41 House, Psychose, Dossier : le gore au cinéma
42 From Beyond, F/X, Rencontres du 3ème Type
43 Aliens, Critters, Les Aventures de Jack Burton
44 Massacre à la Tronçonneuse 2, Stephen King
45 La Mouche, Star Trek 4, Avoriaz 1987
46 King Kong (tous les films), Superman, entr. maquilleur
47 Robocop, Indiana Jones, Freddy 3, Evil Dead 2
49 Hellraiser, Dossier Superman, Série B US, Fulci
50 Robocop, Hidden, Effets spéciaux, Index des n°23 à 49
51 Avoriaz 1988 : Robocop, Hellraiser, Near Dark, Elmer, Hidden
52 Running Man, Hellraiser, les films de J. Carpenter
53 Dossier «zombies», Near Dark, Elmer, Festival du Rex 1988
54 I. Jones, Mad Max, Conan, etc., Les «Vendredi 13»
55 Roger Rabbit, les films de «Freddy», Bad Taste
56 Beetlejuice, Freddy 4, Near Dark, FX de Evil Dead 2
57 Le Blob, Vampire, Vous Avez Dit Vampire ? 2, Avoriaz 1989
58 Dossier Cronenberg, Brazil, Horror Show, Carpenter
59 Batman, Hellraiser 2, Freddy (série TV), Cyborg
60 Freddy 5, Re-Animator 2, Les «méchants» du Fantastique
61 Indy 3, Abyss, Batman, Les super-héros (Hulk, Spiderman...)
62 Spécial effets spéciaux : de Star Wars à Roger Rabbit
63 Avoriaz 1990 : Simetierre, Re-Animator 2, Elvira, Society
64 Dossier Frankenstein, Cabal, Basket Case 2, Freddy TV
65 Total Recall, Akira, Tremors, Halloween 4, Lamberto Bava
66 Robocop 2, Freddy 5, La Nurse, Maniac Cop 2, Star Trek 5
67 Dossier Total Recall, Robocop 2, Dick Tracy, Lucio Fulci
68 Les Tortues Ninja, Darkman, George Lucas
69 Avoriaz 1991, Cabal, Highlander 2, Henry, Les Feebles
70 Predator 2, Massacre à la Tronçonneuse 3, Twin Peaks
71 Terminator 2, Akira, Hardware, Ça, La Nuit des Morts-Vivants
72 Les Feebles, Warlock, Dossier «La Malédiction», Freddy 6
73 Numéro spécial Terminator 2, Fisher King
74 Evil Dead 3, Rocketeer, Freddy 6, Hellraiser 3, Forum «T2»
75 Avoriaz 1992, Tetsuo, Freddy 6, Le Sous-sol de la Peur
76 Le Festin Nu, Hook, Brain Dead, La Famille Addams
77 Alien 3, Universal Soldier, Batman le Défi
78 Dossiers Batman le Défi & Alien 3, Le Cobaye, Star Trek 6
79 Dossier «Vampires», Dracula de Coppola, Innocent Blood
80 Numéro spécial «Stephen King», entr. Roger Corman
81 Dracula de Coppola, tous les films d'Avoriaz 1993
82 Fortress, Star Trek Deep Space Nine, Argento, Joe Dante
83 Last Action Hero, Robocop 3, Body Snatchers, Stephen King
84 Jurassic Park, entretiens George Romero & Dick Smith
85 «Spécial Dinosaures» : du Monde Perdu à Jurassic Park
86 Demolition Man, La Famille Addams 2, Action Mutante
87 «Fantastica 1994» : tous les films, Evil Dead 3, Carpenter
88 Dossier Loup-Garou, Wolf avec J. Nicholson, Body Melt
89 Dossier TV : Batman, Robocop, Superman, Indiana Jones
90 X-Files 1ère saison, The Crow, Les Flintstones, Eraserhead
91 Dossier «Manga», Wolf, Tetsuo, The Mask, Ed Wood
92 L'Etrange Noël de Mr Jack, Entretien avec un Vampire
93 «Fantastica 1995», Stargate, Frankenstein, Highlander 3
94 Streetfighter, entretiens Tobe Hooper & John Carpenter
95 Ed Wood, Batman Forever, Freddy 7, Fred Olen Ray
96 Judge Dredd, Tank Girl, Le Village des Damnés, Congo
97 Aux Frontières du Réel, Waterworld, Mortal Kombat
98 Dossier X-Files, Johnny Mnemonic, Une Nuit en Enfer
99 Seven, The Crow 2, L'Armée des 12 Singes, Fantastic'Arts
100 Sp. 100 pages : X-Files, «Nos 100 meilleurs films fantastiques»
101 Terminator 2-3D, Independence Day, Une Nuit en Enfer
102 Sp. 100 pages : Crash, Barbwire, Planète Hurlante
103 Independence Day, Cœur de Dragon, Multiplicity, Tsui Hark
104 L.A. 2013, Fantôme du Bengale, Disjoncté, X-Files, Millennium
105 Mars Attacks !, The Crow 2, Ghost in the Shell, Lost Highway
106 Star Wars, Star Trek Premier Contact, Le Maître des Illusions
107 Le 5è Elément, Alien Resurrection, Anaconda, Shining TV
108 Men in Black, Scream, Batman & Robin, rétro Godzilla
109 Le Monde Perdu, Contact, Volte/Face, Mimic, Vampires



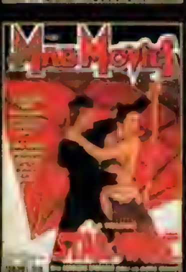










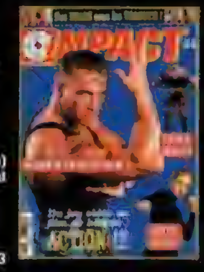


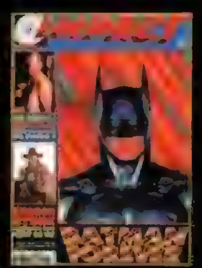


IMPACT

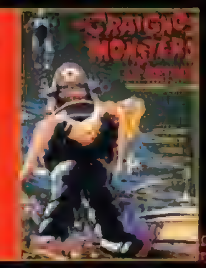


1 Commando, Rocky 4, George Romero, Avoriaz 1986
2 Highlander, Rutger Hauer, Les films de la Cannon
3 Hitcher, Cobra, Maximum Overdrive
4 Effets spéciaux, John Badham, John Carpenter
5 Blue Velvet, Cobra, Aliens, David Lynch
6 Darryl Hannah, Dossier «Ninjas», Le Jour des Morts-Vivants
7 Maquillages, Harrison Ford, Chuck Norris
8 Les trois «Rambo», Dolls, Evild Dead 2
9 Freddy 3, Tuer n'est pas Jouer, Indiana Jones 2
11 Les Incorruptibles, Full Metal Jacket, Entr. Fred Olen Ray
12 Running Man, Robocop, China Girl, Hellraiser
13 Avoriaz 1988, Entr. Lucio Fulci & J. Chan, Running Man
14 Hellraiser 2, Rambo 3, Cyborg, Munchaüsen
15 Double Détente, Beetlejuice, Maniac Cop, Flic ou Zombie
16 Spécial Rambo 3, Cyborg, Munchaüsen
17 Freddy 4, Piège de Cristal, Traci Lords, Rambo 3
18 Les «Inspecteur Harry», Avoriaz 1989, Tsui Hark
19 Avoriaz 1989, Munchaüsen, Punisher, Schwarzenegger
20 Indiana Jones, Simetierre, Punisher, La Mouche 2
21 Total Recall, Freddy 5, Jean-Claude Van Damme
22 Batman, Permis de Tuer, L'Arme Fatale 2, Haute Sécurité
23 Spécial les trois «Indiana Jones», Punisher
24 Ciné-muscles : Van Damme, Schwarzie, B. Lee, etc.
25 Robocop 2, Total Recall, Entretien Roger Corman
26 Dossier «Super Nanas», Maniac Cop 2, Effets Spéciaux
27 Gremlins 2, Van Damme, Jackie Chan, Traci Lords
29 Total Recall, Predator 2, Stallone et Arnold (20 ans d'action)
30 La saga des Rocky, Arnold, Hong Kong Connection, Cabal
31 Coups pour Coups, Highlander 2, le retour du Western
32 Le Silence des Agneaux, Predator 2, Muscles
33 Terminator 2 (entretien Arnold), Van Damme
35 Terminator 2, entretien Schwarzenegger, Jackie Chan
36 Vingt ans d'Avoriaz (tous les films), Universal Soldier, Alien 3
37 Les Nerfs à Vif, JFK, Hook, Le Dernier Samaritain
38 Basic Instint, entretien Stallone, Batman 2, Arts Martiaux
39 Universal Soldier, L'Arme Fatale 3, Jeux de Guerre
40 Les trois «Alien», Reservoir Dogs, Cliffhanger, Impitoyable
41 Van Damme, programme 93, Dossier «Flics», Jeux de Guerre
42 Dracula, Van Damme (Chasse à l'Homme), Steven Seagal
43 Cavale sans Issue, Steven Seagal, Body, Bad Lieutenant
44 Cliffhanger, Action Men (dossier), True Romance
45 Dossier Robocop, John Woo, Last Action Hero, Dragon
46 Dans la Ligne de Mire, Le Fugitif, Last Action Hero
47 Dossier Spielberg, Cliffhanger, entr. Stallone et John Woo
48 Dossier Space Opera, K. Costner, Jackie Chan, Peckinpah
49 Space Opera 2, Demolition Man, L'Impasse, Van Damme
50S Spécial Action : Seagal, Van Damme, Arnold, Stallone
51 Amicalement Vôtre, Pulp Fiction, Killing Zoé, Rapa Nui
52 Speed, Brandon Lee, Killing Zoé, Wyatt Earp, Pierce Brosnan
53 True Lies, Danger Immédiat, TimeCop, Pulp Fiction, Batman TV
54 Frankenstein, Entretien avec un Vampire, Dossier : la BD au ciné
55 Les jeux vidéo à l'écran (Streetfighter), Stars sous les verrous
56 Judge Dredd, The Killer, James Bond, Entr. Jim Wynorski
57 Batman Forever, Mort ou Vif, Die Hard 3, Cannes 1995
58 Judge Dredd, Desperado, Bruce Willis, USS Alabama
59 Mortal Kombat, Assassins, Apollo 13, Mel Gibson, Jade
60 GoldenEye, Dossier James Bond, Seven, Showgirls
61 Broken Arrow, Heat, Casino, L'Ile aux Pirates, Tsui Hark
62 Dossier Crying Freeman, Mort Subite, Ultime Décision
63 L'Effaceur, Le Grand Tournoi, Rock, Twister, Fargo
64 Mission : Impossible, L.A. 2013, Poursuite, John Woo
65 Au Revoir À Jamais, Daylight, Risque Maximum, La Rançon
66 X-Files (Chris Carter), les FX de Mars Attacks !, Star Wars
67 Batman & Robin, Spider-Man, Superman, Roméo & Juliette
68 Le Monde Perdu, Dobermann, Speed 2, Le Saint, Double Team
69 X-Files saison 4, Volte/Face, Titanic, Volcano, Les Ailes de l'Enfer









ZE CRAIGNOS MONSTERS, LE RETOUR

(par Jean-Pierre PUTTERS)

216 pages sur les Robots d'Acier, Insectes Géants, Monstres Japonais, Créatures de Frankenstein, Savants Fous, Envahisseurs, Yetis, Géants Humains... Que du bon en 600 photos. Tout en couleurs. Brochage de luxe, couverture cartonnée. 240 F (port compris)

Egalement disponible, la réédition du premier tome ZE CRAIGNOS MONSTERS 240 F (port compris)

Bon de Commande

Pour commander : découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez-le, accompagné de votre règlement à **MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris.**

Chaque exemplaire : 25 F. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon (*Mad* n°1 à 26, 28, 31, 35 et 48 : épuisés, ainsi que *Impact* n°10, 28 et 34). Frais de port gratuits à partir d'un envoi de deux numéros (sinon : 5 F de port). Pour l'étranger, les tarifs sont identiques, mais nous n'acceptons que le mandat-international.

NOM ____________ PRÉNOM ____________

ADRESSE ____________________

____

____

désire recevoir les numéros entourés ci-contre, règlement joint

MAD MOVIES 27 29 30 32 33 34 36 37 38 39 40 41 42 43 44 45 46 47 49 50 51 52 53 54 55 56 57 58 59 60 61 62 63 64 65 66 67 68 69 70 71 72 73 74 75 76 77 78 79 80 81 82 83 84 85 86 87 88 89 90 91 92 93 94 95 96 97 98 99 100 101 102 103 104 105 106 107 108 109

IMPACT 1 2 3 4 5 6 7 8 9 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 29 30 31 32 33 35 36 37 38 39 40 41 42 43 44 45 46 47 48 49 50 51 52 53 54 55 56 57 58 59 60 61 62 63 64 65 66 67 68 69

❑ ZE CRAIGNOS MONSTERS

❑ ZE CRAIGNOS MONSTERS, LE RETOUR

RAYON INÉDITS

par Marc TOULLEC

Des acteurs ? Mickey Rourke - David Caruso - Jimmy Smits - Rob Lowe - Maggie Cheung - Olivier Gruner - Kelly Lynch - Jeff Fahey - Lance Henriksen - Brian Bosworth - James Belushi - Tupac Shakur

Des réalisateurs ? Ringo Lam - Takeshi Kitano - Philippe Mora - George Miller - Julien Temple - Ernest Dickerson

Leurs films ? tous inédits au cinéma, en France

La vidéo dans IMPACT, ou quand le petit écran complète positivement le grand



▲ *Lysette Anthony dans* ***Pour une Nuit de Plus...*** ▲

pour une nuit de plus...

Au carrefour de **Liaison Fatale** et du **Beau-Père, Pour une Nuit de Plus...** avertit les épouses poussées vers une éphémère infidélité par des maris drogués de travail : les amants de passage sont des psychopathes en puissance. Thriller conjugal, cette série B d'une société spécialiste du genre, *Image Organization*, montre comment la belle antiquaire Faith Moore trompe son époux qu'elle soupçonne du même vice sous couvert d'un boulot absorbant. Déprimée que celui ci ne lui téléphone pas depuis son hôtel, elle succombe aux avances d'un client, un certain Walter Kane. Un charmant garçon a priori. Mais lorsque les choses rentrent dans l'ordre, que le couple se réconcilie pour fêter une promotion, Walter réagit fort mal. Faith, il la veut seulement pour lui Rien que pour lui. Malheur à qui tente de l'en empêcher. Malheur à la meilleure amie. Econduit par sa fugitive maîtresse, il s'installe dans un pavillon voisin du sien. Quand Faith s'aperçoit que Walter n'en est pas à sa première liaison exagérément possessive, la situation s'envenime...

Rien que de très ordinaire dans ce suspense sous influence, y compris dans le moindre rouage du déroulement, dans le choix des armes et une morale très politiquement correcte qui somme aux épouses délaissées de prendre leur mal en patience, d'attendre patiemment que monsieur gagne du galon et ramène davantage de dollars au foyer. Négation de la libération de la femme, **Pour une Nuit de Plus...** ne figure donc pas parmi les films-cultes des féministes. Et Lysette Anthony, par ailleurs charmante, devrait changer de perruque, ou abandonner des permanentes aussi hideuses, aussi laquées que celles qu'elle arbore ici.

20th Century Fox Home Entertainment présente ***POUR UNE NUIT DE PLUS... (MAN OF HER DREAMS*** - USA - 1997) avec Lysette Anthony William R. Moses - Patrick Cassidy - Wanda Acuna - Alina Thompson **réalisé par** Martin Kitrosser

froid comme la vengeance

Produit par Oliver Stone, écrit et réalisé par John Ridley, le scénariste-romancier à l'origine de **U-Turn, Froid comme la Vengeance** vaut essentiellement par la féroce rivalité d'un couple de braqueurs, Ned Tash et Jude Law. Traqués par la police à la suite d'un casse sanglant, ils se séparent dans leur fuite. Une séparation forcée puisque Jude pousse Ned du véhicule et s'enfuit avec les diamants volés. Rancunier, le truand jure de lui faire payer le prix de sa trahison. Chemin faisant, il embarque une jeune fugueuse tandis que son ex séduit un plouc, lui enseigne l'usage d'un pistolet pour mieux se protéger. Désagréable surprise lorsqu'elle constate que la recrue en question est en cheville avec Ned. Arrive le temps de régler les comptes, de retrouver l'argent. Experte en manipulation des hommes et faussement sincère, Jude prépare un nouveau tour..

Une garce, une vengeance, un magot planqué, les paysages arides de l'Amérique... Tous les ingrédients prévisibles répondent à l'appel. Toute la réussite de **Froid comme la Vengeance** réside donc dans la manière. Dans une élégante mise en images, dans un cinémascope de circonstance, dans l'irrésistible magnétisme du cadre et la personnalité d'une Kelly Lynch qui cherche ici à rivaliser avec Linda Fiorentino (**Last Seduction**) et Sharon Stone (**Basic Instinct**). Sorte de brouillon amélioré de **U-Turn** avec lequel il partage un final mi-passionnel mi-saignant façon **Duel au Soleil, Froid comme la Vengeance** illustre parfaitement la fascination des cinéastes américains pour les icônes les plus classiques du crime. Fascination partagée par les spectateurs européens, demandeurs de «néo-noir».

20th Century Fox Home Entertainment présente ***FROID COMME LA VENGEANCE (COLD HEART*** - USA - 1995) avec David Caruso - Kelly Lynch - Stacey Dash - Chris Noth - John Spencer **réalisé par** John Ridley

coupable ou innocente ?

Beau gosse marié et père de deux enfants, le professeur Justin Thorne, par ailleurs saxophoniste dans un bar, plaît à ses étudiantes. Particulièrement à Jennifer Carter, la plus assidue de toutes à ses conférences sur l'amour et les philosophes. Thorne ne voit d'abord pas venir cette adolescente délurée, cette baby-sitter dévouée. Elle s'offre à lui. Il lui cède au terme d'une crise de colère et la rejette ensuite. Tandis qu'il regrette déjà son geste, Jennifer repose à l'hôpital, violée et tabassée tandis qu'elle rentrait chez elle, auprès de son père. Tout condamne Justin Thorne. Traîné devant les tribunaux, il voit sa réputation anéantie, son ménage menacé. Est-il coupable ? A moins que ce soit l'ex-petit ami de Jennifer, jaloux. A moins que le secret de cette affaire réside dans les rapports que Jennifer entretient avec son père, un individu assez louche sous des airs respectables...

Réalisé par George Miller (l'autre, pas celui des **Mad Max**), **Coupable ou Innocente ?** entretient assez adroitement son énigme, même si le prétexte reste mince. Histoire d'étoffer un brin son film, le cinéaste traite les séquences se déroulant dans l'imposante maison Carter comme s'il illustrait un thriller gothique, à la limite de l'épouvante Une astuce qui permet à l'entreprise d'échapper au syndrome «film de procès» et aux interminables débats qui en résultent généralement.

Gaumont/Columbia/TriStar Home Vidéo présente ***COUPABLE OU INNOCENTE ? (GROSS MISCONDUCT*** - Australie - 1993) avec Jimmy Smits - Naomi Watts - Sarah Chadwick - Adrian Wright - Ross Williams **réalisé par** George Miller



▲ *Jimmy Smits dans* ***Coupable ou Innocente ?*** ▲



▲ *David Caruso dans* ***Froid comme la Vengeance*** ▲



▲ *Trois moines de Shaolin et une ex-prostituée : les survivants du* ***Le Temple du Lotus Rouge*** ▲

DE CAPE ET D'ÉPÉE
à propos du temple du lotus rouge & de l'auberge du dragon

Début des années 90. Toute l'industrie du cinéma de Hong Kong vibre pour un retour au film de chevalerie. Un retour aux sources d'une culture en somme. Retour aussi éphémère que productif. A Hong Kong, un genre ne peut bénéficier que quelques mois durant des faveurs du public. Lassé par le débarquement sur les écrans de plusieurs dizaines de titres tous coulés dans le même moule, il s'en détourne ensuite. Au polar ultra-violent succèdent les histoires de fantômes. A celles-ci des comédies grimaçantes. Au burlesque local des biographies de gangsters, puis des arts martiaux, puis... Une ronde sempiternelle. A Hong Kong, rien ne dure très longtemps, mais tout revient tôt ou tard. Au début des années 90 donc, les films de chevalerie ont le vent en poupe.

Cinéaste génial et producteur avisé, Tsui Hark se met au diapason du genre qu'il a lui-même contribué à ressusciter par l'intermédiaire de la saga **Swordman**. Au succès de **The Legend of Fong Sai-Yuk** avec Jet Lee, il répond par **Le Temple du Lotus Rouge** qui partage le même héros, Fong Sai-Yuk.
Moinillon de Shaolin, Fong survit à l'attaque du monastère, considéré comme une source de rébellion par les Mandchous. Après que la mort de son oncle, il échoue au Temple du Lotus Rouge où s'entassent les siens, réduits à l'esclavage dans une forge souterraine. Mais Fong n'est pas moine à se laisser faire. Il défie le maître des lieux, un général félon qui décide de profiter pleinement de la vie, quitte à surenchérir dans la cruauté et les dépravations. Il organise la révolte, rallie à sa cause un frère qu'il considérait comme un traître. Mais quitter l'enfer du Temple du Lotus Rouge nécessite une connaissance parfaite du terrain car les pièges abondent. Des gaz toxiques, des trappes, des puits lardés de pieux, des ponts où poussent des lames tranchantes, de la mitraille... Un incroyable arsenal dont peu possèdent le plan.
Entre le cinéma carcéral, le feuilleton populaire à la Fu Manchu et **La Trente-sixième Chambre de Shaolin**, **Le Temple du Lotus Rouge** excelle non seulement dans les combats acrobatiques, pleins de pirouettes savantes et de membres tranchés, mais aussi dans l'atmosphère. De l'ambiance, il y en a dans **Le Temple du Lotus Rouge**. Claustro-gothique, claustro-fétide quand le Calife de l'endroit exprime une sexualité débridée et blasphème Bouddha en baptisant son fief «Paradis sur Terre». Macabre, délirant et cruel, **Le Temple du Lotus Rouge** porte curieusement la signature de Ringo Lam, réalisateur de polars excessifs jusqu'à la caricature et de **Risque Maximum** avec Van Damme. **Le Temple...** compte parmi ses meilleurs films, même si la «patte» Tsui Hark lui ôte un pourcentage non négligeable de cette paternité.

Produit un an avant **Le Temple du Lotus Rouge**, **L'Auberge du Dragon** sort également de la *WorkShop* de Tsui Hark. Lequel en délègue la mise en scène à un collaborateur de longue date, Raymond Lee, officieusement impliqué dans la réalisation de plusieurs de ses films. Il tire néanmoins toutes les ficelles de ce remake d'un classique de King Hu, le picaresque **L'Auberge du Dragon**. Cette tonalité particulière, mélange de chevalerie traditionnelle et d'humour iconoclaste, Tsui Hark et Raymond Lee la préservent tout en modernisant le récit. Du moins dans la façon de le raconter puisque, fondamentalement, il reste le même. C'est ainsi que sous la Dynastie Ming, les Eunuques prennent le pouvoir en créant plusieurs ministères parallèles dont la Loge Orientale, une officine de renseignement. Cette police politique exécute systématiquement les opposants, y compris les généraux impériaux. Ce sont le bras droit de l'un deux et ses enfants que la Loge Orientale recherche à travers tout le pays. Peut-être se sont-ils réfugiés dans une auberge isolée après la bataille qui les a séparés ? L'établissement de Jade se remplit en un éclair. S'y installent, après les rebelles, les policiers de la Loge Orientale tandis que l'armée des Eunuques fait route dans cette direction. Les hostilités tardent à éclater tandis que Jade, la vénale patronne, courtise ouvertement le beau Garde Impérial, meneur de la résistance. Au grand désespoir de sa maîtresse Mo-Yan, incarnée par la sublime Lin Ching Hsia.
Il ne s'agit là que d'une péripétie parmi tant d'autres de **L'Auberge du Dragon** qui, du passage secret sous la cave au toit, exploite magistralement la moindre parcelle de décor. Nettement plus agité qu'un huis-clos classique et que son modèle, **L'Auberge du Dragon** passe les genres en revue. Vaudeville par la force des choses, suspense, comédie grivoise... Et, finalement, l'affrontement attendu dans un désert balayé par une tempête de sable entre le Grand Eunuque et les trois rebelles survivants. Un duel dans la grande tradition du cinéma de chevalerie, c'est-à-dire totalement fantaisiste, parcouru de ce souffle épique que l'on ne retrouve que dans les fleurons du genre. **Le Temple du Lotus Rouge** et **L'Auberge du Dragon** en sont deux.

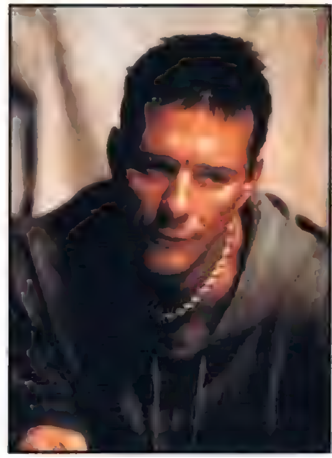
HK Vidéo & Seven Sept présentent ***LE TEMPLE DU LOTUS ROUGE (BURNING PARADISE/THE RAPE OF THE RED TEMPLE/HUO SHAO HONG LIAN SI*** - Hong Kong - 1994) avec Willie Chi - Carmen Lee - Yang Sheng - John Shing **réalisé par** Ringo Lam

HK Vidéo & Seven Sept présentent ***L'AUBERGE DU DRAGON (DRAGON INN/XIN LONG MEN KE ZHAN*** - Hong Kong - 1993) avec Lin Ching Hsia - Maggie Cheung - Tony Leung Kar Fai - Donnie Yen **réalisé par** Raymond Lee

Actuellement disponibles à la vente en version sous-titrée et format respecté.



▲ *Maggie Cheung dans* ***L'Auberge du Dragon*** ▲

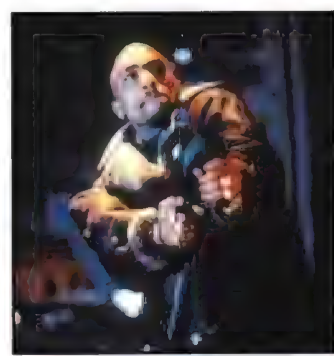


▲ *Mickey Rourke dans* **Bullet** ▲

bullet - la guerre des gangs

Du réalisateur très clean d'**Absolute Beginners**, Julien Temple, on n'attendait certainement un film aussi décadent, aussi destroy dans la description de la déchéance suicidaire d'un junkie qui, à peine sorti de prison, replonge dans la défonce et la délinquance. Butch Stein, alias Bullet, est ce récidiviste qu'un profond mal de vivre entraîne par le fond. Au terme de quelques années au trou, il retrouve son fief aux mains de Tank, lequel accepte mal son retour aux affaires. Il tente bien de l'éliminer en lui fourguant de la came empoisonnée, mais il échoue. Pas préoccupé du tout par sa sécurité, Bullet navigue nonchalamment d'un casse à une injection d'héroïne dans les veines. Au grand désespoir des parents dont les trois fils ne font pas la fierté. Butch ne cultive pas le mystère sur ses activités, Ruby peint des fresques sur des immeubles entre deux virées avec son grand frère tandis que Louis, paranoïaque paramilitaire, transforme sa chambre en camp retranché et arpente les buissons environnants comme s'il s'agissait de pans de jungle vietnamienne.
Très proche du **King of New York** d'Abel Ferrara, très violent et très cru, **Bullet** n'a de cesse que de saisir sur le vif les moindres faits et gestes de son «héros», d'assister à ses trips, à ses magouilles et ses deals minables dans des ruines investies par les trafiquants et les junkies. Dans sa peinture du naufrage assumé d'un être humain, Julien Temple ne présente aucun alibi culturel ou sociologique. Il cherche plus modestement à capturer l'essence d'une poésie de la déglingue, d'un lyrisme embrumé de la seringue plantée dans une veine. Objectif souvent atteint, notamment grâce à un Mickey Rourke criant de vérité, fiévreux et habité par son rôle. Grâce aussi à une bande musicale très riche qui se termine sur un «The meaning of life» rap lourd de sens.

TF1 Vidéo présente ***BULLET*** (USA/ Australie - 1996) avec Mickey Rourke - John Enos III - Tupac Shakur - Adrien Brody - Ted Levine - Jerry Grayson **réalisé par** Julien Temple



▲ *Tupac Shakur dans* **Bullet** ▲



▲ *Matt McColm & Amanda Pays dans* ***Subterfuge*** ▲

subterfuge

Postulant star vidéo du **Scorpion Rouge 2**, Matt McColm retente sa chance dans **Subterfuge**, agréable série B mêlant humour et action. Un cocktail pas très original certes, mais qui se laisse agréablement consommer. Matt McColm se la joue donc décontracté avec Jonathan Slade, ancien des Commandos de Marine et des Services Secrets, recyclé dans l'enseignement du ski nautique. Playboy des plages, il reprend du service sous la pression musclée d'un ancien comparse. Lui et son frère Alfie, un as de l'informatique spécialiste de l'effacement des prunes dans les fichiers de police, partent donc pour la Turquie. Officiellement touristes, ils doivent retrouver une précieuse mallette, contenue dans la carcasse d'un avion de ligne. Flanqués d'Alex, agent américain de charme, ils mènent de peu fructueuses recherches non loin de la frontière russe, ne sachant pas précisément ce que contient la dite mallette. Peut-être un document stratégique de la plus haute importance...
Pas de quoi casser trois pattes à un canard. Mais **Subterfuge** ne manifeste pas d'autre prétention que celui du divertissement populaire. Il se plie ainsi à toutes les recettes de rigueur. Un beau héros musclé qui forme avec son frangin chétif un couple irrésistible dans la grande tradition du buddy-movie, une belle espionne pleine de ressources, un méchant qui joue double-jeu, des comparses qui se font abattre et de jolies silhouettes sur la plage...

TF1 Vidéo & Métropolitan Film et Vidéo présentent ***SUBTERFUGE*** (USA - 1996) avec Matt McColm - Amanda Pays - Jason Gould - Richard Brake - Glynn Thurman **réalisé par** Herb Freed

ultime péril

Un bon petit thriller domestique. L'architecte Walter Woods laisse sa femme enceinte à Seattle et s'installe dans un meublé de Los Angeles. Là, il se met à la disposition d'un client exigeant, un certain Harrison, commanditaire d une résidence de luxe. Mais le séjour de Woods dans la mégapole californienne tourne rapidement au cauchemar. A peine arrivé, il est victime d'un chauffard. De prétendus rats urinent sur ses plans, un inconnu lui brise un orteil pendant son sommeil et les rongeurs envahissent son lit. Ce lit où il se réveille auprès de sa voisine, pute de luxe étranglée à l'aide de sa propre cravate. De plus, Harrison fait tourner Woods en bourrique à force de changer d'avis. Manifestement, quelqu'un lui en veut méchamment. S'agit-il de l'ex-mari de sa femme, un type très rancunier et dont il ne connaît pas le visage ? Sans doute...
Mené avec savoir faire par un réalisateur venu de la série B de science-fiction, Jack Ersgard, **Ultime Péril** retient surtout l'attention par l'étonnante galerie de fêlés que rencontre Walter Woods. C'est d'abord un voisin teuton, postulant comique de cabaret spécialisé dans les blagues d'Allemagne de l'Est, puis le manager du même immeuble, un grincheux misanthrope que Dean Stockwell prend un évident plaisir à jouer. C'est également un trafiquant d'armes qui se targue d'avoir serré la main du Président des Etats-Unis. Des protagonistes pittoresques qui apportent une certaine originalité à une intrigue qui en manque un peu.



▲ *Rob Lowe dans* ***Ultime Péril*** ▲

Gaumont/Columbia/TriStar Home Vidéo & Travelling Productions présentent ***ULTIME PÉRIL*** (***LIVING IN PERIL*** - USA - 1996) avec Rob Lowe - James Belushi - Dana-Wheeler-Nicholson - Dean Stockwell - Tony Longo - Richard Moll **réalisé par** Jack Ersgard



▲ *Olivier Gruner dans* ***T.N.T.*** ▲

T.N.T.

Après **Mercenaire**, Olivier Gruner remet ça. Fort de son expérience dans les commandos de marine, le français favori de la série B américaine interprète Alex Gérard, ancien soldat de la Guerre du Golfe désormais membre du T.N.T., Troupe de Neutralisation Technique au service d'un certain Russo. Cette prétendue agence gouvernementale, il la quitte à la suite d'une bavure dans une opération contre un trafiquant de drogue dont la famille ne devait pas faire partie du convoi attaqué. Traumatisé, Gérard quitte le T.N.T. Sous une fausse identité, il se réfugie dans un patelin paumé des Etats-Unis, enseigne l'aérobic, dégote une très aimante petite amie en compagnie de laquelle il nourrit de beaux projets d'avenir, et fait copain-copain avec le shérif, son futur beau frère. Mais un détective miteux retrouve sa trace, avertit Russo qui, aussitôt, expédie sur place quelques-uns de ses meilleurs hommes, dont Miles avec qui il aurait dû en découdre depuis longtemps.
Bâclé par Rob Radler (**Best of the Best I & II**), **T.N.T.** tire davantage vers la série Z que la série B. Script anémique, dialogues éprouvants, comédiens inexistants, montage mou, images laides... Tout ceci passerait à la rigueur si les séquences d'action tenaient la route. Ce minimum syndical, Rob Radler ne l'assure même pas. Vide de toute substance même pyrotechnique, en dépit de la volonté d'Olivier Gruner de la jouer «sentimentale», ce navet décevra même les amateurs les moins regardants de cinéma guerrier.

PFC Vidéo & Pathé Vidéo présentent *T.N.T.* (USA - 1996) avec Olivier Gruner - Randy Travis - Rebecca Staab - Eric Roberts - Ken Olandt - Sam Jones Ben Radler - Simon Rhee **réalisé par** Robert Radler



▲ *Daniel Bernhardt dans* ***Bloodsport II*** ▲

bloodsport II

Dix ans après le premier **Bloodsport**, une suite qui obéit à toutes les conventions du genre. Que le Suisse Daniel Bernhardt remplace le Belge Van Damme ne change strictement rien à l'affaire. Les poncifs grouillent dans ce quasi-remake de l'original. Son héros : Alex, un aventurier jeté dans une prison thaïlandaise pour avoir tenté de voler une épée sacrée. Derrière les barreaux, il rencontre Sun, un maître des arts martiaux qui lui enseigne l'humilité et le self-contrôle. Au terme d'un entraînement façon **Karaté Kid** et **Shaolin**, Alex Cardo se jette dans l'arène du Kumité, tournoi d'arts martiaux fréquenté par les meilleurs combattants du monde dans des disciplines différentes, à la demande du riche propriétaire de la relique volée. En se battant et gagnant pour lui, Alex pourrait lui restituer l'épée et racheter sa faute. Dans le Kumité, il retrouve le maton qui lui menait la vie dure au pénitencier, l'indispensable brute sadique de tout film de kickboxing. L affrontement est inévitable...
S'efforçant de ressembler à Van Damme, Daniel Bernhardt anime cette séquelle d'une platitude exemplaire, dénuée du moindre effet de surprise. Ne manquent ni la camaraderie virile, ni l'idylle à deux sous, ni la kickboseuse sosie de Cynthia Rothrock, ni une philosophie zen... Idem pour des combats mille fois vus. Souvent en mieux.

TF1 Vidéo & Métropolitan Film et Vidéo présentent ***BLOODSPORT II*** (***BLOODSPORT II : THE NEXT KUMITE*** - USA - 1995) avec Daniel Bernhardt - James Hong - Pat Morita - Nick Hill - Donald Gibb **réalisé par** Alan Mehrez



▲ *Takeshi Kitano dans* ***Violent Cop*** ▲

violent cop

▲ *«La réponse du Japon à l'Inspecteur Harry»* publiait le magazine britannique *The Face* au sujet de **Violent Cop**, la première mise en scène de Takeshi Kitano. Une formule efficace mais loin d'être juste. A travers le portrait de l'Inspecteur Azuma qu'il interprète, Kitano n'essaie pas un seul instant d'imiter Clint Eastwood ou Charles Bronson. Azuma cultive sa différence. C'est un flic de Tokyo de la vieille école, mal vu de sa nouvelle hiérarchie. Radin et brutal, il cogne jusqu'au petit ami de sa fille, descendu d'un escalier à grand coups de pied dans le cul. Les truands, il les tuerait à poings nus si ses collègues ne se mettaient pas à trois ou quatre pour l'arrêter. Un ado, coupable d'avoir tabassé à mort un clochard, est même rossé dans sa chambre, sous le toit familial, par le «flic violent». Un exemple de sa «méthode». Après le meurtre d'un indic, Azuma défie un chef yakuza en col blanc, redouble de violence dans l'enquête. A son opiniâtreté, la pègre réagit par le kidnapping de sa fille.

▲ Dans **Violent Cop**, il y a, à peine larvé, tout **Hana-Bi**. Des éléments importants comme la peinture, l'hôpital, le partenaire tué, un profond sentiment de tristesse, d'amertume, l'océan, le bord de plage. Il y a surtout l'apparition pour la première fois à l'écran de cette étonnante silhouette. Un peu comique de loin, avec ses jambes arquées, ses mains dans les poches et la tête basse. Plus inquiétante de près, avec ce visage impassible, fermé, dont les traits ne varient jamais, y compris dans l'expression des sentiments les plus contraires. Des émotions, Azuma ne semble en ressentir qu'une : la frustration de ne pas pouvoir à lui seul éradiquer le crime de la société. La frustration de ne pouvoir aller jusqu'au bout. Tout ceci, Takeshi Kitano le filme avec une rare économie de moyens, presque tranquillement, sans jamais accélérer le rythme ou recourir à des artifices techniques. Un style limpide que partagent tous ses films. Que se soient des polars (**Boiling Point**, **Sonatine**, **Hana-Bi**), une comédie loufoque (**Getting Any**) ou une chronique (**Kids Return**). Takeshi Kitano ne varie pas. Il jette toujours le même regard sur le monde. A la fois généreux, caustique, sensible, dur et douloureux. De cette douleur toujours traduite par des images pures. Pures et insoutenables lorsqu'elles montrent une jeune femme violée et droguée par trois gangsters qui se relaient à longueur de journée dans leur ignoble tâche.
Paradoxalement, **Violent Cop** est une œuvre très tendre. De cette tendresse traduite par les regards dans le vague de son héros grand distributeur de baffes, impitoyable justicier doublé d'un être humain faible, incapable de contrôler ses pulsions.

HK Vidéo & Seven Sept présentent ***VIOLENT COP*** (Japon - 1989) avec Takeshi Kitano - Itoku Kishibe - Mikiko Otonashi **réalisé par** Takeshi Kitano
A la vente le 12 janvier en VOSTF.



▲ *Brian Bosworth dans Retour en Force* ▲

retour en force

▲ L'année 1997 de la vidéo est celle de Brian Bosworth. Après **Guerrier d'Elite, Black-out** et **Virus**, voici venir **Retour en Force**, polar torché par un cinéaste à la calamiteuse réputation, Philippe Mora, dont les nanars fantastiques (**Horror**, **Golden Planet**) font marrer dans les chaumières. Affirmer qu'il fait dans **Retour en Force** du bon boulot serait très exagéré. Disons qu'il fait au moins attention à ce qui rentre dans le champ de la caméra, même si cette histoire de ripoux, de drogue planquée dans un petit bolide à quatre roues et d'argent volatilisé ne verse pas dans une folle originalité. Surtout que les derniers succès du buddy-movie, genre **Bad Boys**, pèsent très lourd sur les épaules des producteurs.
A Brian Bosworth revient l'honneur d'interpréter Joe Elkhart, un flic limogé, reconverti dans la mécanique et auditeur très actif des émissions tardives d'une psy des ondes. Il reprend du service au contact de son ex-partenaire Tony Dunbar. Tout indique que celui-ci joue double-jeu, que la fréquentation de la pègre l'a considérablement enrichi. Dunbar est en vérité une taupe chez les trafiquants, une taupe chargée de démasquer un gros bonnet. Il tombe sur un os, le ripoux du FBI qui est parvenu à envoyer Joe Elkhart tremper ses mains dans le cambouis à longueur de journée. Différence notable avec ses précédentes prestations de coriace : l'humour et la légèreté. Brian Bosworth est donc assez décontracté dans ce polar cool à l'intrigue plutôt vague, au fil conducteur parfois indistinct tellement les préliminaires s'éternisent. Il faut attendre une bonne demi-heure, avec partie de basket, retrouvailles des deux potes et présentation d'une jolie divorcée, avant que les choses se décantent un peu. Suivent les scènes d'action de rigueur (une fusillade dans un entrepôt, l'explosion d'un bateau de plaisance...) qui ne se succèdent pas à un rythme frénétique. C'est le moins que l'on puisse dire. Justement parce qu'il met la pédale douce et accorde une large part aux palabres, **Retour en Force** se laisse gentiment voir.

TF1 Vidéo & Métropolitan Film et Vidéo présentent ***RETOUR EN FORCE*** (***BACK IN BUSINESS*** - USA - 1996) avec Brian Bosworth - Joe Torry - Brion James - Dara Tomanovich - Alan Scarfe - Ron Glass **réalisé par** Philippe Mora


▲ *Jeff Fahey dans* ***Gangs Rap*** ▲

gangs rap

▲ Les récents règlements de comptes sanglants dans les milieux américains du rap ont-ils motivé cette production *PM Entertainment* ? Plus que probable. **Gangs Rap** prend effectivement pour point de départ le refus du propriétaire d'une salle de concert, l'Alligator, de céder son frère et vedette à un requin du show-business répondant au doux sobriquet du Chasseur. A peine celui-ci a-t-il tourné les talons qu'un commando lourdement armé attaque le club et laisse neuf cadavres après lui. Dont celui du rappeur convoité. Un flic coriace, Donnogan, découvre que le Chasseur, malgré son apparente culpabilité, ne tire pas les ficelles. Ce sont trois musiciens dépossédés de leur tube disco (!) qui mènent leur petite croisade anti-rap et attendent du plagiaire le versement de cinq millions de dollars. Donnogan prend cette affaire très à cœur après que son partenaire, à deux ans de la retraite, a été abattu par le même commando dont les trois membres portent des masques de Ronald Reagan. Il fait équipe avec un flic au look rappeur dans une enquête frappée du sceau *PM Entertainment*, c'est-à-dire pleine de voitures qui décollent du sol et de flinguages homériques. De la confection courante, idéale pour soirée flemmarde.

Gaumont/Columbia/TriStar Home Vidéo & **NVA** présentent *GANGS RAP* (*THE UNDERGROUND* - USA - 1996) avec Jeff Fahey - Gregory Scott Cummins - Brion James - Debbie James - Willie C. Carpenter - Kenneth Tigar **réalisé par** Cole McKay

black killers


▲ *Ice T dans* ***Black Killers*** ▲

▲ Du même réalisateur que **Fuite sans Issue**, **Black Killers** débute sur une idée à la **Piège de Cristal** pour embrayer ensuite sur un cas de démence vengeresse. **Un Piège de Cristal** situé dans la somptueuse maison d'un richissime marchand d'art dont les murs sont habillés de coûteux tableaux. C'est dans ce cadre familial que revient Daniel Beckett, le fils rebelle, venu présenter sa fiancée Suzanne aux siens, des aristocrates passablement décadents que des tueurs exécutent avant de se livrer à un pillage en règle des lieux. Les tueurs négligent cependant de soigner le travail. Dans la cave batifolent Daniel Beckett et sa petite amie au moment de l'attaque. Ils s'y cachent un moment, avant que les événements prennent une surprenante tournure. Daniel Beckett n'est pas celui qu'il semble être. Artiste frustré jusqu'à la folie, il monte cette mise en scène pour hériter d'une véritable fortune et prendre sa revanche sur une famille ingrate. C'est désormais Suzanne qui risque de payer le prix d'une démence déjà riche en cadavres... Un suspense d'honnête facture en dépit de la prolifération des clichés. Une araignée sur la main de l'héroïne craintive, la voiture qui ne démarre pas à temps, l'emploi de la batte de base-ball, la jeune femme qui se reprend en main dans un ultime sursaut... Des «trucs» tantôt efficaces tantôt éventés. Mais, dans l'ensemble, Kurt Voss assure un spectacle décent, rehaussé par les jolies cuisses d'une Alyssa Milano curieusement frileuse de sa pulpeuse morphologie.

Gaumont/Columbia/TriStar Home Vidéo présente *BLACK KILLERS* (*BELOW UTOPIA* - USA - 1996) avec Justin Theroux - Ice T - Tiny Lister - Alyssa Milano - Nicholas Walker **réalisé par** Kurt Voss


▲ *Damon Wayans dans* ***A l'Epreuve des Balles*** ▲

à l'épreuve des balles

▲ Par le réalisateur de **Que la Chasse Commence**, c'est un buddy-movie de studio comme Hollywood en a tant produit. La formule étant depuis longtemps rodée, les scénaristes d'**A l'Epreuve des Balles** ne prennent donc aucun risque à mettre dans le même panier un faux malfrat très sympathique et un véritable malfrat qui ne l'est pas moins. Le premier, Rock Keats, fait copain-copain avec le second, Archie Moses, depuis un an. Patient, il attend de coincer un gros bonnet du trafic de drogue. Officiellement vendeur de voitures d'occasion, ce Frank Colton prend très mal l'intervention musclée de la police en pleine opération de chargement de ses véhicules. Opération qui prend une tournure dramatique pour Keats puisse son «pote» lui envoie une balle en pleine tête. Un regrettable accident. Keats survit à l'opération et assure lui-même le convoi d'Archie. Les choses tournent au vinaigre car Colton, renseigné par une taupe, les interceptent sur un petit aéroport. Rapidement en tête en tête, les deux anciens copains jouent au jeu du chat et de la souris, survivent au crash de leur avion en pleine cambrousse, à une fusillade dans un motel-lupanard kitsch et à une tonne de péripéties doublement orientées vers la comédie et l'action...
Des innovations, mieux vaut ne pas en chercher dans **A l'Epreuve des Balles**, sinon l'exploitation d'une recette qui a fait ses preuves. De l'humour pas léger-léger et des séquences d'action très improbables. Tout ça pour servir la soupe à Damon Wayans (**Le Dernier Samaritain**) et Adam Sandler, deux transfuges du comique TV. Il remplissent leur contrat dans un déluge de petits mots bien sentis, de vulgarité à portée de tous et d'évidente complicité.

CIC Vidéo présente *A L'EPREUVE DES BALLES* (*BULLETPROF* - USA - 1996) avec Damon Wayans - Adam Sandler - James Caan - James Farentino - Kristen Wilson **réalisé par** Ernest Dickerson



▲ *Lance Henriksen dans* ***Fuite sans Issue*** ▲

fuite sans issue

▲ Du rififi à Baja, un bourg miteux de l'autre côté de la frontière mexicaine. S'y installent coup sur coup un couple, un tueur cynique et un mari... Le couple se compose de Bebe et d'Alex, en fuite après une foireuse transaction de drogue. Le mari, c'est celui de Bebe, venu là à la demande de son père, le riche Stone, grand consommateur de calmants et de whisky. Le tueur s'appelle Tom Burns, un dangereux poivrot, miné par des problèmes matrimoniaux et raciste au point d'affubler tous les Mexicains du sobriquet de «Poncho». Qui l'a engagé ? Un trafiquant rancunier ? A moins que ce soit Stone, pas rassuré qu'Alex en sache trop sur l'assassinat de sa femme...
Du niveau d'un bon roman noir, le scénario de **Fuite sans Issue** permet d'abord la peinture picaresque du trou le plus perdu du Mexique. Il permet ensuite un bestiaire de personnages hauts en couleurs. A commencer par Alex, truand accro de la fréquentation des églises et des cuites à répétition, et de Tom Burns, exécuteur teigneux et volubile peu avare d'histoires folkloriques, auquel Lance Henriksen, en très grande forme, prête son visage émacié et d'inquiétantes grimaces. Si le scénario vaut mieux que la mise en scène, **Fuite sans Issue** ménage néanmoins des séquences franchement réussies. Comme deux étreintes en montage alterné. L'une tendre entre Bebe et son mari sur le retour. L'autre entre Burns et une prostituée mexicaine qu'il traite comme la dernière des chiennes.

IMATIM Diffusion & **Free Dolphin Entertainment** présentent *FUITE SANS ISSUE* (*BAJA* - USA - 1995) avec Lance Henriksen - Molly Ringwald - Donal Logue réalisé par Kurt Voss

DEBBIE ROCHON

«Je ne suis pas simplement une Scream Queen !»

«*Ce qui me passionne dans le métier d'actrice, c'est de me glisser dans la peau de personnages sans cesse différents. Un jour, vous incarnez une splendide séductrice, et la semaine suivante vous vous retrouvez en victime en train de courir frénétiquement dans un bois en hurlant de toutes vos forces. C'est très amusant. Il faut toujours être parfaitement préparée, car d'une minute à l'autre vous passez d'une séquence romantique à une scène gore où votre visage est couvert de sang. La première situation peut paraître plus plaisante, mais elles sont en fait toutes les deux distrayantes et enrichissantes*» déclare la Canadienne Debbie Rochon qui, à 29 ans, s'impose comme la nouvelle Scream Queen la plus prolifique et la plus sollicitée de sa génération.

Ses premiers pas dans le cinéma, elle les fait en 1980 dans une sorte de version punk de **Spinal Tap**. Elle n'a que 12 ans lorsqu'elle passe trois mois sur le tournage de ce **Ladies and Gentlemen the Fabulous Stains**, où elle côtoie des personnalités telles que Diane Lane, Laura Dern et quelques-uns des membres des Sex Pistols. Des débuts timides qui lui permettent d'oublier une enfance douloureuse (son père est alcoolique au dernier degré et sa mère gravement malade) et d'échapper aux foyers dans lesquels elle est alors placée. Poussée par ses proches qui la qualifient de surdouée, elle s'en va pour New-York l'année de ses 18 ans, espérant pouvoir y entamer une véritable carrière dans le cinéma. Très rapidement, elle figure dans de nombreux films institutionnels sur la drogue ou le sida. Puis les ex-pornocrates Chuck Vincent et Roberta Findlay, séduits par sa petite bouille innocente, lui offrent quelques rôles mineurs dans une ribambelle de comédies sexy et autres films d'horreur peu avares en effets très gore. Elle apparait ainsi entre autres dans **Party Incorporated**, **Cleo/Leo**, **Lurkers** et **Band**, des titres qui ont fait les grandes heures de feu *La 5*.

En 1992, un nouveau venu, Jay Lind, lui propose de tenir les rôles principaux de ses deux projets : **Valérie**, un film de vampires érotique, et **Do you Like Women ?**, remake d' un certain **Aimez-vous les Femmes ?** avec Guy Bedos et Sophie Daumier. Malheureusement pour Debbie Rochon, le premier restera à l'état d'ébauche de dix minutes, et le second ne trouvera jamais de distributeur. Si elle a abondamment participé à la promotion de ces deux films à l'époque, elle se refuse aujourd'hui à tout commentaire sur cette fâcheuse expérience. On peut la comprendre. Alors que la série B de genre est en plein déclin et que les Scream Queens les plus renommées (Linnea Quigley, Michelle Bauer) annoncent un départ en retraite anticipée, Debbie en profite pour mettre les bouchées double et grossit sa filmo de nombreux titres. Pas moins d'une douzaine de films, tous bouclés entre 1994 et 1996, qui viennent définitivement l'établir au firmament des nouvelles actrices du genre. Normal, car la ravissante Debbie a suffisamment de talent pour rentrer avec conviction dans la peau de n'importe quel personnage : serial-killer dans **Hellblock 13**, cousine germaine de Scully dans **Alien Agenda : Endangered Species**, Scream Queen désabusée persécutée par un maniaque dans **Santa Claws**... Cet envol, elle l'attribue à *Troma*, et plus précisément à l'affiche du film belge **Maniac Nurses Find Ecstasy** pour laquelle elle a servi de modèle. «*Ça a été décisif pour ma carrière. J'étais sollicitée de partout. C'est fou, car je n'étais même pas dans le film, juste sur l'affiche*» confie-t-elle. Du coup, elle rempile, toujours pour le compte de Lloyd Kaufman et Michael Herz, les deux papas du **Toxic Avenger**, dans **Broadcast Bombshells** et dans le gentiment indécent **Tromeo and Juliet** où elle incarne une nurse lesbienne rivale de Tromeo. Elle est aujourd'hui l'égérie de la nouvelle génération de «B-movie makers», des fans qui, grâce à l'explosion du support S-VHS, s'improvisent réalisateurs, certains avec beaucoup de talent. «*Je trouve que les films à petit budget sont les plus intéressants aujourd'hui. Ils se sont améliorés à tous les niveaux : la mise en scène, la photographie, le jeu des acteurs... Le talent et la créativité n'ont rien à voir avec le budget. Il y a de nombreux réalisateurs qui font désormais de très bons films avec des sommes dérisoires, qui essaient de dépasser les stéréotypes mis en place par la série B des années 80. La nudité ne me gêne pas tant qu'elle est motivée par l'histoire. Les personnes qui me font tourner sont davantage des auteurs qu'auparavant. Avoir des millions de dollars en poche et le nom d'ILM au générique n'est pas obligatoirement un gage de qualité. D'ailleurs, mes préférences iraient plutôt du côté de* **Blow Up** *d'Antonioni ou des films de John Cassavetes*». Et en plus, elle a du goût !



■ *Do you Like Women ?* ■



■ *Lenore* ■

■ Damien GRANGER ■



6 nouveautés à ne pas manquer...

DISPONIBLE À LA VENTE EN VIDÉO DEBUT JANVIER